PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

MAY 31

41e Année. N° 10.

LA

REVUE DE PARIS

15 MAI 1934

		Pages.
incesse Bibesco . .	*Lettres de Combattants anglais*	241
tor.	*La Situation en Autriche*	265
rcel Arland	*Florence*.	283
l Reynaud	*Un Programme républicain*	309
bert Mauge	*Poèmes*.	319
rdinand Goetel. . .	*Au Jour le Jour*. — II.	324
o Ernst	*La Captivité de Lafayette*	375
nte de Fels	*Optimisme maçonnique*	392
rnard Faÿ	*Portrait de Sinclair Lewis*.	401
nstantin Photiadès.	*Musique et Musicologie*	416
rcel Thiébaut . . .	*Autour de Chateaubriand*	431
bert Flament. . . .	*Le Salon de l'Europe*.	461

Copyright 1934 *Revue de Paris*.

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement :*

Le Pouvoir des Fables

par ROBERT DE TRAZ

Peintres français en Italie

par HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française

Lettres de Turquie

par PAUL CAMBON

Afghanistan

par J. HACKIN

La Révolution des Cinq

par ALBERT THIBAUDET

Les Mocassins bleus

par D. H. LAWRENCE

Stefan Zweig

par MAURICE MURET

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL: 625 MILLIONS DE FRANCS

Reg. Com.: Seine n° 64.462

Assemblée générale annuelle du 24 avril 1934.

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 24 avril, sous la présidence de M. Joseph Simon.

Le rapport du Conseil indique que, si l'économie mondiale a continué de subir, en 1933, les effets de la crise, un certain mouvement de redressement s'est, néanmoins, dessiné; mouvement d'ampleur inégale selon les pays et généralement marqué par une tendance vers l'accroissement de l'activité industrielle, la résorption des stocks et la diminution du chômage. En France, ces symptômes d'amélioration se sont notamment traduits par un relèvement de l'indice général de sa production industrielle, mais ils sont encore trop imprécis pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions définitives. L'agriculture a subi les effets d'une récolte surabondante. La balance commerciale, toujours en déficit, n'est pas sans soulever de légitimes préoccupations; la situation défavorable dans laquelle se trouvent aujourd'hui placés le commerce et l'industrie en France ne paraît pouvoir être atténuée que par une compression énergique des prix de revient, compression qui, pour produire des effets durables, devrait être accompagnée d'un aménagement nouveau des charges fiscales.

Dans ces circonstances difficiles, la Société, tout en assurant la liquidité et la sécurité de ses remplois, a continué d'accorder à sa clientèle tous les crédits qui pouvaient lui être nécessaires, pourvu qu'ils fussent suffisamment garantis et qu'ils répondissent à des besoins justifiés par les transactions commerciales.

L'activité financière de la Société a été principalement consacrée, pendant l'année 1933, au placement des emprunts de l'État, des Colonies, des Chemins de fer et des collectivités publiques.

Les opérations bancaires, qu'il s'agisse d'escompte de papier commercial ou d'avances par caisse, se sont maintenues à un niveau assez voisin de celui de l'année précédente.

Les bénéfices de l'exercice 1933 s'élèvent à frs : 60.200.554,72. Le dividende a été maintenu à frs : 45 par action non libérée et à frs : 57,50 par action libérée. Un acompte de frs : 10 net ayant été distribué le 15 novembre dernier, le solde sera mis en paiement le 7 mai, sous déduction des impôts.

Le report à nouveau s'établit à frs : 27.119.536,36.

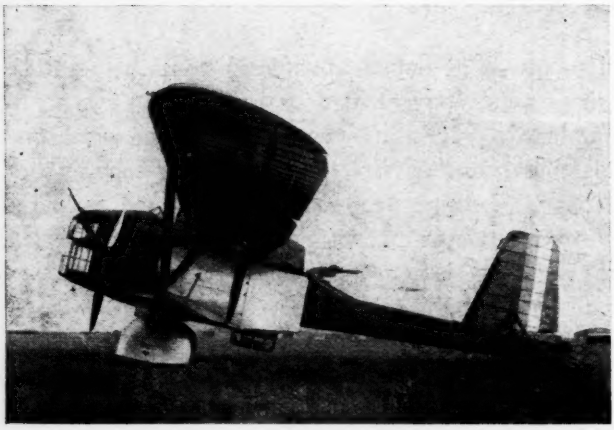
L'Assemblée générale a renouvelé pour cinq ans les mandats expirés de MM. Brière, Dubreuilh et Taffineau, Administrateurs.

Elle a, en outre, renouvelé pour trois ans celui de M. Borduge, en qualité de Censeur.

BREGUET

Avions et Hydravions Métalliques

militaires et commerciaux



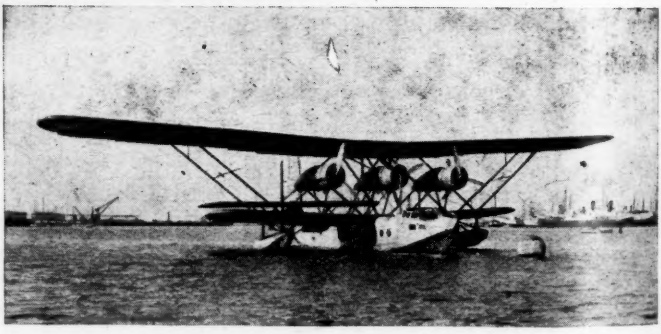
Le MULTIPLACE
41 M 3

Le seul Avion de combat
et de bombardement
qui ait dépassé la
vitesse de 300 km. heure

Le
BIZERTE

Hydravion
d'exploitation

Le plus grand appareil
militaire français



Sté Ame des Ateliers d'Aviation Louis BREGUET
Siège Social : 24, Rue Georges-Bizet — PARIS

USINE D'AVIONS
A VÉLIZY-VILLACOUBLAY

USINE D'HYDRAVIONS
AU HAVRE

FOUQUET

CONFISEUR

36, RUE LAFFITTE
22, RUE FRANÇOIS-Ier
1, AV. DE MESSINE
72, AV. DE LA BOURDONNAIS

EXPERTS IN RIDING HABITS

FOR LADIES
AND GENTLEMEN
SINCE
THE DAYS
OF THE
ENGLISH REGENCY

NICOLL

of Regent Street, London

29, RUE TRONCHET, PARIS

CHEMINS de FER d'ORLÉANS et du MIDI

AUX VACANCES
DE LA

PENTECOTE

DU 19 AU 22 MAI
VOUS POUVEZ VISITER

le Centre de préhistoire des Eyzies,
la Vallée de la Dordogne et le Sarladais,
le Haut-Quercy et le Bas-Limousin.

VOTRE VOYAGE NE VOUS COUTERA QUE 345 frs
(de Paris à Paris tous frais de ch. de fer, d'hôtel et d'autocars compris).

RENSEIGNEMENTS : Agence P.-O.-MIDI 16, Bd. des Capucines et à la Maison de France, 101, Champs-Elysées, PARIS.

LA NATIONALE

Compagnie anonyme d'Assurances sur la Vie

Entreprise privée, régie par la loi du 17 mars 1905

ANCIENNEMENT COMPAGNIE ROYALE D'ASSURANCES SUR LA VIE
FONDÉE EN 1830 — CAPITAL SOCIAL 75 MILLIONS

SIÈGE SOCIAL : 2, Rue Pillet-Will, PARIS

Depuis son origine jusqu'au 1er Janvier 1934, ses opérations ont porté sur

9 milliards 841 millions 038.873 fr.
de Capitaux assurés

165 millions 237.050 francs
de Rentes Viagères

ASSURANCES EN CAS DE DÉCÈS — MIXTES
ASSURANCES MIXTES COMPLÈTES
AVEC PARTICIPATION DANS LES BÉNÉFICES
ET COUVERTURE DU RISQUE D'INVALIDITÉ
ASSURANCES FAMILIALES, D'ÉDUCATION ET DE DOT

Rentes Viagères

Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la Rente Viagère est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.

Les garanties les plus importantes
Les tarifs les plus avantageux

Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en Province.

Imprimerie BRODARD ET TAUPIN, Coulommiers-Paris.

LETTRES
DE COMBATTANTS ANGLAIS

Un très curieux livre a été publié, à Londres, sous ce titre simple, mais qui dit bien ce qu'il veut dire : *Lettres de guerre d'hommes anglais qui sont tombés*. Pas de dates sur la couverture. Pas d'autre indication. Qui sont ces hommes anglais? Où sont-ils tombés, et pourquoi? Il n'est pas besoin de précisions. Le public a compris. Le livre a eu ce qui s'appelle là-bas : « une immense circulation ». On peut prédire qu'il circulera longtemps; qu'il circulera toujours, tant qu'il y aura des hommes que le problème de la guerre et de la paix intéresse. C'est un document prodigieux, qui peut en apprendre plus long sur le caractère britannique, que n'importe quelle étude livresque. Quatre-vingt-quinze correspondants, pas plus, mais choisis avec un rare discernement. Quatre-vingt-quinze hommes jugés dignes de représenter ce qu'un million de morts anglais ont senti, souffert, pensé, et, aussi, ce dont ils ont joui, car, pour quelques-uns, la guerre fut une jouissance, et ils l'ont avoué. Ces lettres ont toutes été écrites par des combattants qui sont tombés, les armes à la main, et peu de jours avant qu'ils ne tombent. Les dates, les lieux sont soigneusement notés par le compilateur, Laurence Housman. Le jour de la dernière lettre expédiée et le jour de la mort se suivent, le plus souvent, de très près. Ce sont, en quelque sorte, des testaments. Ceux qui les ont écrits n'ont eu le temps d'y apporter aucun changement, aucune retouche. Pas de codicille. Leur signature, et c'est tout. En haut de la page,

une note brève, indiquant le nom de l'auteur, ses prénoms, qualités, titres militaires ou absence de titres, car, s'il y a des lettres d'officiers, il y en a aussi de soldats, de ceux qui, en Angleterre, s'appellent des « privates », des *privés*, comme si le devoir de se faire tuer dans le rang, était, pour un Anglais, une affaire strictement personnelle. Conception noble qui correspond à l'armée de volontaires, ce qu'à toujours été l'armée anglaise. Car s'il faut qu'un homme sacrifie sa vie, le tout est qu'il le veuille. Après les noms et les titres, il est fait seulement mention du collège, de l'université, de la simple école de village, où l'esprit de l'homme qui écrit a été formé. Chose d'importance, et qui donne, par là même, un tableau d'ensemble de l'instruction publique anglaise, qui est plutôt une éducation.

J'ouvre au hasard :

Lieutenant l'Honorable Gerald William Grenfell. Rifle Brigade (les fusiliers). Élevé à Eton et au Collège de Balliol, Oxford. Lawn-tennis : les Bleus. 1910. Tué « in action » (c'est-à-dire en combattant), dans les Flandres, le 30 juillet 1915, à l'âge de 25 ans.

Aristocrate. Grenfell est le nom patronymique de lord Desborough, chevalier de la Jarretière; ce jeune homme était son fils. Éducation classique. Après la mort de son frère aîné Julian, tué à l'ennemi, il est devenu l'héritier du château de Taplow, dont les tours voisinent avec celles de Windsor. Allée de cèdres fameuse, la plus belle du Royaume Uni; la Tamise coule dans le fond du parc. Voyons ce qu'il écrit à sa mère, le jour même où son frère a été tué.

(France), Mardi, 25 mai 1915.

« Chérie, un seul mot pour vous bénir et vous donner bon espoir. Je sais comme vous avez été forte et comme vous le serez encore. Comment pourrions-nous ressentir autre chose que de la sérénité, au sujet de notre Julian chéri soit que les clairons sonnent pour lui de ce côté-ci du rivage, ou de l'autre. »

Votre

BILLY

Cinq jours plus tard, il écrit encore, pour consoler sa mère :

1er juin 1915.

« Chérie... Plus je pense à notre Julian chéri, plus je me rends compte que la mort n'est rien. Il n'a fait que passer, et comment peut-on passer mieux que de la manière dont il a passé : à marée haute, en pleine force, en pleine gloire, et sans peur... De telle manière qu'il n'y a pas d'interruption... Comme son poème est beau[1]! Il exprime parfaitement l'unité et la continuité de toutes choses créées, dans leur Créateur. Je prie pour qu'un dixième au moins de son joyeux esprit descende sur moi... »

Quelques jours plus tard, le 11 juillet, il écrit à son père et à sa mère, et ce sera son avant-dernière lettre :

« ... Nous sommes arrivés ici après avoir marché pendant quatorze « miles», en passant par Poperinghe. Oh! l'odeur des vaches, et du foin nouvellement coupé, après être demeuré dans une cage avec vingt-deux Allemands qui n'étaient pas enterrés! Quel divin pays, et quelle solitude! Cependant, *l'esprit me poussant*, j'ai demandé à partir sur une auto mitrailleuse, parmi les « boums-boums », à Bailleul. Vous rendez-vous compte que je n'avais pas vu un « corpus vile » depuis mes quinze ans, quand j'ai été à la Morgue, et que j'en ai rêvé ensuite pendant plusieurs semaines? Je défie à présent qu'on me montre quoi que ce soit de nouveau dans ce genre-là. J'ai dû enterrer cinq de nos hommes dans un trou d'obus, sous le nez des Allemands. J'avais joliment envie de leur signaler que nous construisions un tombeau et non pas un fort. Néanmoins, nous avons réussi, je ne sais trop comment, à finir notre besogne, et nous avons lu le service funèbre avant de nous en aller. Ce même soir, nous avons cueilli, dans un petit bois, en avant de ma tranchée, vingt-huit fusils britanniques, la plupart fermement tenus dans les mains de leurs derniers possédants. Un seul autre incident digne de vous être signalé : après sept jours de « bully beef » (ce qui correspond à la boîte de singe des Français) nous avons senti qu'il nous *fallait* du homard et du vin blanc, mon menu habituel avant les matches de tennis à

1. Officier de dragons, Julian Grenfell était aussi poète.

l'Université... Aussi avons-nous envoyé une équipe de trois pour faire notre marché dans le dernier magasin qui soit encore debout à Ypres. Après des heures d'attente, un seul est revenu disant que des deux autres, l'un avait été gazé, l'autre souffrait d'un coup de soleil, mais nous apportant, quand même, quatre homards en boîte et quatre bouteilles... Cher Julian est si constamment près de moi, et rit si gentiment de mes bêtises et de mes hésitations. Je prie pour avoir ne serait-ce qu'un dixième de son courage... »

Suivent, dans l'ordre alphabétique, les lettres de Julian lui-même, le premier né, le premier tombé. Même éducation. Eton, Oxford. Officier de dragons de l'armée régulière. 27 ans. A sa mère.

« J'ADORE la guerre. C'est comme un grand pique-nique, avec aucun des inconvénients habituels des pique-niques. Je ne me suis jamais senti si bien, ni si heureux... Je n'ai pas ôté mes bottes une seule fois depuis dix jours, et me suis lavé seulement deux fois... Nous sommes debout, nos fusils à la main, à cinq heures du matin, faisant du travail d'infanterie, et sur nos chevaux à 4 h. 30 du soir. »

Une seule note triste :

« Nos pauvres chevaux ne peuvent pas être dessellés, pendant que nous sommes dans les tranchées. » Il se plaint aussi d'avoir vu, dans des villages déserts, des chiens et des chats abandonnés, dont la vue blesse ses sentiments. »

Il écrit, avec le même entrain juvénile, quelques jours plus tard :

« Je ne me suis pas lavé depuis une semaine, et je n'ai pas retiré mes bottes depuis quinze jours. Tout cela est de la meilleure drôlerie (best fun). Je ne me suis jamais, jamais senti si bien, ni si heureux, et rien ne m'a jamais si parfaitement réussi. Cet état convient à ma solide santé, à mes solides nerfs, à ma prédisposition barbare. L'excitation du combat vivifie tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce qu'on fait, On n'aime jamais mieux son prochain qu'au moment où l'on est décidé à le tuer... »

Voilà le gai Julian, le cher Julian, dans toute sa splendeur, sa force et sa joyeuseté, sans peur, et sans reproche. Il est sain de corps et d'âme. Sa conscience est bonne; quand il agit, elle est en repos. Il continue : « Il y a des quantités de bottes de paille pour dormir, et l'on dort comme une bûche, et l'on se réveille avec de la rosée plein la figure. » Il n'est pas seulement bucolique. Il décrit aussi les shrapnells. « Vous les entendez venir pendant des lieues, et tout le monde imite leur bruit; ils éclatent avec un « boum » et font un grand trou dans la terre, et ne font aucun mal, excepté s'il arrive qu'ils choyent dans votre tranchée, ou directement sur votre chapeau... Un de ces shrapnells est tombé l'autre jour à quelques dix yards de nous, et n'a fait que nous renverser, moi et mon cheval. Nous nous sommes relevés; nous nous sommes regardés; et nous avons ri. » Ce cheval qui rit, c'est la dernière note gaie d'une lettre qu'il faudrait citer tout entière, tellement elle respire le courage et la joie du sacrifice.

L'Honorable Julian Grenfell n'a précédé que de quatre semaines chez les ombres, son jeune frère, l'Honorable William. Leur mère n'a plus de fils. Leur père mourra sans héritier. Les ombrages séculaires de Taplow passeront à des inconnus. Ces jeunes gens avaient tout à perdre. Mais ils ont cru qu'ils gagnaient tout et que leur mort valait plus que leur vie.

***

« ... Et qui, pour la plupart, reposent en France... » Je notais hier cette inscription laconique qui se trouve à Notre-Dame de Paris, sur le dernier pilier de la travée de droite. Une main pieuse avait planté deux petits rameaux de buis, debout, dans la charnière de la balustrade posée là, pour maintenir la foule, pendant la Semaine Sainte. Ces deux rameaux verts montaient la garde devant la plaque de marbre écussonnée aux armes d'Angleterre où l'on peut lire : « *A la Gloire de Dieu et à la Mémoire du million de morts de l'Empire britannique tombés dans la Grande Guerre, 1914-1918, et qui, pour la plupart, reposent en France.* »

Cette dédicace lapidaire résume, en quelque sorte, le livre de Laurence Housman, ses : *Lettres d'hommes anglais qui*

sont tombés, carte d'échantillons complète du caractère britannique, où tout Français, désireux de s'entendre avec l'Angleterre, trouverait à s'instruire et à s'émouvoir. Ces lettres vont de la crânerie — une espèce de crânerie plus sombre que la française, une sorte de crânerie à la Hamlet, crâne en main — jusqu'à des élans religieux, qui n'ont rien d'appris, rien de didactique, mais qui semblent l'inspiration naturelle de ces hommes, nourris de Bible, qui voient se renouveler en eux le mystère de l'Eucharistie, le don du corps et du sang, offert et versé pour le salut du monde. Dans cette foule d'un million, il y eut des Anglais de toute provenance, de toute qualité, de toute classe sociale, de toute éducation, bien différents entre eux, de genres bien tranchés par leur profession, leur formation première, leurs habitudes de vie. Et cependant, de ce recueil de lettres écrites du front, qui résument l'ensemble de leurs tendances, on peut tirer une formidable leçon, une somme. Elle compte et vaut pour toute la communauté britannique.

Pendant que dans les cabinets des ministres, les chancelleries, et les rédactions, les augures s'épuisent à percer le mystère des négociations diplomatiques, se consultent et s'épient : — Que veut le cabinet de Londres? Que vont faire les Anglais? — j'aimerais que des Français aient lu et médité ces lettres, miroir fidèle de l'âme anglaise d'hier et de demain, et j'aimerais savoir que des Allemands aussi les lisent et les méditent. Chacun y pourrait trouver un choix de réflexions salutaires. Voici, par exemple, pour ceux qu'effraie ou qu'intéresse le socialisme anglais, une lettre du capitaine John Eugène Cromble, des Gordon Highlanders. Éducation : Collège de Winchester. A quitté l'école pour s'engager. Tué en France, le 23 avril 1915, âgé de vingt ans.

(A sa mère.)

Mars 1917.

« Il recommence à faire horriblement froid, et bien entendu, nous ne pouvons faire de feu sous nos tentes. Nous serons beaucoup plus confortables quand nous serons montés en ligne, et je me réjouis à la perspective d'y aller bientôt.

Il fait un soleil ravissant aujourd'hui; aussi, Sinclair et moi, avons-nous décidé d'aller à Arras, pour voir ce qui en reste. De la distance où nous sommes, il semble qu'il y ait encore quelque chose à voir là-bas. On parle d'un cloître carré construit par les Maures, qui est à peu près intact, et, paraît-il, fort beau. Je laisserai cette lettre ouverte, jusqu'à notre retour d'Arras...

» Je pensais que *l'Union pour le Contrôle démocratique*[1] était la seule organisation socialiste intelligente avant la guerre, et je le pense toujours. Je ne sais pas encore ce que sont leurs idées concernant la paix, mais, en somme, je suis parfaitement d'accord avec Snowden et tout ce clan-là. Quand on y pense, la situation morale est absurde. Nous ne pouvons battre l'Allemagne qu'en adoptant sa mentalité et ses méthodes, en reconnaissant l'État comme un dieu suprême dont les commandements, en ce qui regarde les choses militaires, doivent être obéis, même s'ils sont en contradiction flagrante avec le christianisme et la morale... Nous appelons l'usage que les Allemands font des gaz asphyxiants : un procédé inhumain, mais déjà, nous sommes obligés de l'adopter... J'admets qu'il n'existe aucune autre alternative, et que je n'en saurais proposer aucune, mais j'admets aussi que Ramsay MacDonald a raison... Je ne crois pas que nous arrivions à détruire le militarisme allemand, à la fin. On ne peut pas changer la morale d'une nation par une conquête militaire; de cela, je suis certain; mais il faut admettre, bien entendu, que les choses étant ce qu'elles sont, nous ne pouvions faire autrement que de nous battre. Je suppose que, dans le stage présent de l'histoire du monde, on ne peut s'attendre à autre chose. La question est intéressante...

. . . . . .

» Je reviens à l'instant d'Arras. Seigneur! Quel spectacle! Pour ce qui est de la désolation, je n'ai rien vu qui égale cela. Je ne puis décrire le sentiment que j'éprouvais... C'est pire que de voir une ville entièrement détruite... Ces murs fantômes, sans forme, sans raison, vous saisissent le cœur, et ce silence!

1. Association socialiste anglaise dont le capitaine Cromble faisait partie.

» Je crois qu'il m'eût été impossible de proférer une seule parole à haute voix, même s'il se fût agi de sauver ma vie. L'écho m'aurait rendu fou... »

Après cette visite à Arras, décrite à sa mère, sur plusieurs pages, dès le lendemain, hanté par ce qu'il a vu, il écrit à un ami, une longue lettre, dans laquelle je relève ce passage significatif, qui renforce encore sa pensée :

« Le fait est que si nous nous décidons à battre l'Allemagne à son jeu, nous ne pouvons le faire qu'en étant plus Prussiens que les Prussiens; et si nous détestons tout ce qui est prussien, comme nous le devons, nous devons être et devenir, en même temps, tout cela que nous haïssons... Et si nous sommes vainqueurs, ce sera un argument de plus pour le Prussien; il sera convaincu que s'il eût été encore un tout petit peu plus prussien, il aurait été vainqueur; et il essaiera de toutes ses forces de l'être davantage, la prochaine fois. Et c'est là, précisément, ce que nous voulions éviter. Mais nous ne le pourrons que si nous gardons vis-à-vis de lui notre attitude de supérieur.

» Je ne crois pas que nous puissions faire de l'Allemand un pacifiste, si ce n'est par l'exemple, et nous n'avons fait que lui rendre l'exemple qu'il nous a donné, en un peu plus fort, avec plus d'efficacité, et voilà tout. Mais la question est : « Que pouvions-nous faire d'autre? » Si nous ne nous étions pas battus, nous aurions admis la supériorité de son exemple, car cela eût démontré qu'il pouvait nous conquérir, et, par la conquête, il pouvait nous imposer, de force, ses principes. »

Le raisonnement du jeune raisonneur sous les armes s'arrête là. A vingt ans, lui qui raisonnait si bien, il a donné sa vie pour ne pas être obligé de penser comme un Prussien.

Il m'est difficile de continuer à faire un choix dans ces lettres, car à mesure que je les lis, je voudrais les citer toutes, et tout entières. Il n'est pas de lecture plus utile pour connaître et approfondir ce mystère des mystères humains : la personnalité anglaise. Voyez ce Cromble, un capitaine qui n'a pas encore atteint sa majorité, un blanc-bec, affilié à une organisation socialiste qu'il approuve, ce qui ne l'a pas empêché de prendre du service au sortir de l'école, et de se

conduire de telle sorte qu'il commande déjà, en second, une compagnie. Il réfléchit à ce qu'il fait, comme on peut le voir par ses deux dernières lettres. Il parle librement, comme à soi-même. Je crois le voir, en Highlander, ses genoux nus sous sa tunique plissée de danseuse, sautant, comme un chevreuil de son pays, au milieu des ruines, dans les rues spectrales d'Arras, et regardant cette désolation en silence, avec des yeux candides que l'épouvante agrandit. Au bout de sa pensée, il arrive à la conclusion rigoureuse : il mourra.

Mais, il n'y a pas eu la jeunesse seulement, et les élèves des grandes écoles seulement, qui aient su comment s'y prendre pour sauver l'Angleterre, et dans l'Angleterre, l'homme, et dans l'humain, sa part de divinité.

Voici la lettre du sergent Duncan, qui approche de la quarantaine. Ce sous-officier appartient à la classe moyenne anglaise, « the middle-class », ce que chez nous, on appellerait : la petite bourgeoisie.

Le sergent James Duncan. Éducation : École primaire, Islay, Argyll. Tombé en France, le 23 septembre 1918, âgé de 38 ans.

(Au Révérend Duncan MacArthur...)

« Je suppose que vous avez envie de savoir quelque chose de la guerre. Comme les journaux vous l'auront appris, nous vivons des heures émouvantes et décisives.

» Au printemps, le Hun a semé le vent; en automne, il va récolter la tempête. Le grain a été semé dans les larmes; la moisson sera faite dans le sang. J'ai suivi la féroce moissonneuse et j'ai aidé à aiguiser le fer de sa faux, qui fait tomber les gerbes, des Vosges jusqu'à la mer. Quand vous réfléchissez au fait que ceci est le produit du christianisme et de l'évolution, vous ferez sans doute, comme moi, une pause : pesez et considérez...

» Il y a quelques jours, le régiment s'est arrêté près d'une ambulance de première ligne. Il y avait là un officier allemand prisonnier, dont les blessures étaient légères. Comme il parlait anglais, je me suis approché de lui. Je lui ai montré

du doigt tous les brancards en ligne, avec leur fardeau d'humanité meurtrie, et je lui ai demandé :

» — Eh bien, Fritz, pensez-vous que ça vaille le coup?

» Il a haussé les épaules :

» — C'est la guerre, rien que la guerre...

» Je lui ai demandé quelle victoire pourrait jamais compenser la mesure de ce sacrifice consenti par eux et par nous.

» Il m'a répondu :

» — La victoire d'une paix durable, faite par un peuple assez fort pour discipliner l'humanité, et la conduire sur le chemin d'une plus haute culture.

» Réponse type d'un Allemand type, j'entends un Allemand cultivé. Je lui ai dit que les destins des générations à venir seraient dans les mains d'un peuple tout différent de celui auquel il pensait. Il a haussé les épaules, et m'a souri d'un air de fatigue. Ce sourire désabusé est symptomatique de l'état d'esprit des Allemands d'aujourd'hui. J'ai vu des prisonniers venant des batailles de la Somme, des batailles de Mons, de Messines et tout le long de la route de Menin; ils avaient alors une expression de dur défi sur leurs visages : leurs yeux disaient : « Vous m'avez eu; mais il y en a encore beaucoup d'autres, comme moi, pour continuer la lutte et nous vous écraserons, à la fin. » Maintenant, leurs soldats ne sont plus qu'une masse abjecte. L'éreintement dans l'esprit qu'accompagne l'éreintement du corps. Ils sont marqués du sceau des vaincus...

» Je me souviens que le 23 mars, quand nous étions en retraite, je passai près d'un groupe de prisonniers allemands. Ils nous ont regardés en ricanant. Ce ricanement m'a touché au vif de l'âme... Ce fut le coup qui fit déborder mon verre, ce jour-là... Je peux sympathiser avec eux plus qu'à moitié, à présent, sachant par expérience ce qu'ils doivent sentir, parce que je l'ai senti moi-même, et ce fut la plus amère expérience de ma vie... Je peux y repenser à présent que nous avons effacé cela... Je me souviens que ce qui nous tourmentait le plus alors, c'était la pensée d'affronter un jour nos anciens camarades et les femmes de chez nous... Si vous pouvez comprendre ce que j'ai senti alors, vous devez comprendre quel est à présent notre état d'esprit quand nous entrons dans

cette période de la guerre de mouvement qui va nous mener jusqu'au Rhin...

» ... Ma propre batterie, à trente yards d'ici, envoie des boulets toutes les deux minutes (poids trois cents pounds) dans la ligne Hindenburg. Tout le long de la vallée et au-dessus de la crête, il y a des canons, et encore des canons. L'aboiement des 18 et le grincement des 60, l'effroyable potin de l'artillerie lourde, forment un roulement continu qui défie toute description. Pour nous, qui sommes habitués, la seule note discordante dans ce concert est le hurlement de l'obus que Fritz nous envoie en retour, car nous reconnaissons ce bruit-là au milieu de notre propre tonnerre. Nous sommes en train de faire, pour ainsi dire, *une route de feu*, par où nos légions des tranchées vont passer. On peut bien dire, en employant les mots de Bismarck lui-même, que cette route sera « faite de sang et de fer »...

» Par le large sentier de la vallée, une de nos divisions passe, les hommes pas rasés, pas tondus, leurs vêtements déchirés et couverts de boue. Vous n'avez pas besoin d'être un expert pour savoir d'où ils reviennent; mais il y a un sourire de triomphe sur leurs faces hagardes, qui parle du devoir parfaitement accompli. Ils ont gagné leur repos aussi bien qu'une place sur les tablettes de la gloire... Une nouvelle division passe près d'eux, en sens inverse. Dans leurs rangs il n'y a pas de trous... Ils sont tirés à quatre épingles, propres et nets jusqu'au dernier bouton, leurs fusils et leur accoutrement polis au point que le soleil s'y mire. Des cuisines de campagne les suivent, avec la nourriture chaude qu'ils recevront quand ils seront arrivés au lieu de leur destination dernière... Ils échangent des propos avec les hommes qui en reviennent... Ceux-ci leur crient qu'il y a encore quelques Boches à tuer, mais qu'il y a très peu de cœur laissé dans leurs ventres. Sur la route à notre gauche, il y a une procession sans fin de camions automobiles, de chevaux de transports, de canons de campagne, d'ambulances, etc. La loi de la route est : « Garez-vous, parce que personne ne s'occupera de vous garer. » On tient sa droite. Les ambulances avec les blessés, et les canons qui vont entrer en action ont le pas sur tous les autres passants. Un obus boche tombe sur la route, touche une batterie...

Il y a une courte pause, des chevaux morts, et des membres humains sont enlevés de sur la route. Il n'y a pas de temps pour s'occuper de savoir où tombera leur prochain obus. Si votre nom est écrit dessus, eh bien, c'est que votre chance vous a quitté!... Les hommes blessés sont rapidement pansés, hissés dans les camions qui passent et emportés en dehors des lignes. Les morts sont laissés sur le côté de la route, sous leurs couvertures. Dans quelques jours, une compagnie de fossoyeurs viendra pour les mettre quelque part dans ce sol bouleversé. Le trou sera comblé, le fleuve continuera à couler. Il commence à se faire tard. Le soleil descend derrière l'horizon, à droite de Cambrai. Sa pourpre et sa gloire me sont en partie cachées par des nuages de fumée, car le brouillard de la guerre couvre notre horizon du côté de Douai et de Lens. L'arrivée de la nuit ne nous apportera ni la paix, ni le repos. Nous tournons dans le cycle sans fin, fouettés par l'action inhumaine de l'homme contre l'homme.

» ... Et de penser que ce même soleil se couche sur les bruyères des paisibles collines de Melford! Je vous imagine rentrant avec votre canne à pêche et portant un lourd panier, le long de quelque lac tranquille de chez nous, écoutant le bruit que fait une truite qui saute après la mouche du soir. Moi aussi, je vais retirer ma ligne, en espérant que le poids de votre pêche fait plier votre épaule, pendant que vous descendez la colline... A vous, comme autrefois,

(Signé :) JAMES DUNCAN

P.-S. — Si vous rencontrez où que ce soit, un *pessimiste*, ami ou ennemi, n'hésitez pas : tirez-le au jugé!... »

Voici une autre lettre, celle d'un jeune homme pauvre, qui a quitté son travail, pour faire la guerre, parce que l'impérieux devoir le commandait.

Le capitaine John Llewellyn Thomas Jones, troisième régiment de Londres. Éducation : Llangollen Country School. Employé dans une imprimerie. Tué en combattant en France, le 16 août 1917, à l'âge de 22 ans.

(A son père et à ses sœurs.)

(France), le 4 août 1917.

« Mon très cher Papa, Ethel et Gwen,

» Je vous écris cette lettre, dans le cas où il m'arriverait quelque chose, de façon à ne pas m'en aller sous terre avant de dire à ceux de la maison que je les chéris, combien je leur dois de reconnaissance pour leurs tendres soins, et toutes les petites bontés qu'ils ont eues pour moi, et qui ont fait de ma vie quelque chose de si plaisant et de si tendre. Vous savez quelle nature renfermée est la mienne, que je ne suis pas démonstratif, mais, malgré cela, mon amour pour vous tous est fort, — je le sens, — fort, et profond, et bien que je n'aie rien dit de toutes ces choses avant de quitter l'Angleterre, je les sentais, et je me suis tu, simplement parce que mon cœur était trop plein... Il me faut maintenant envisager la possibilité d'être tué, comme l'ont été beaucoup d'autres garçons, meilleurs que je ne le suis... Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il ne faut pas vous lamenter sur moi, parce que, même si cela vous paraît excessivement don quichottesque, je ne conçois pas une meilleure manière de quitter ce monde que celle-ci : en combattant pour le pays qui nous a protégés et nourris toute notre vie. La guerre est une chose cruelle et je la déteste, mais puisqu'il n'était pas possible de s'y soustraire, sans y perdre son prestige, et peut-être pire encore, il est de notre devoir à tous de la mener avec succès jusqu'à sa conclusion. Bien entendu, cela suppose des sacrifices, mais c'est compris dans le jeu. J'avais espéré de pouvoir retourner à la maison et de prendre ma petite part des responsabilités qui pèsent sur vos épaules, et de m'occuper de mes sœurs, dans la mesure de mes moyens, mais si cela ne doit pas être, je veux que vous vous souveniez tous que, même si la séparation vous paraît insoutenable, il y a beaucoup d'autres foyers que le nôtre qui auront eu à supporter les mêmes pertes... Nous devrions plutôt, je pense, remercier Dieu d'avoir fait de nous une heureuse petite famille, unie, et s'aimant bien... Je sais combien c'est dur, et pendant que je vous écris, la pensée que je pourrais ne jamais vous revoir dans ce monde, me

serre la gorge, et fait venir des larmes dans mes yeux. J'ai confiance que je reviendrai. Pourtant...

» Tout ce que je peux vous dire, c'est que je remercie Dieu de m'avoir donné le meilleur des pères en ce monde, et deux sœurs chéries... Je ne peux pas vous écrire à tous, mais je vous envoie mon profond amour... Je ne crois pas pouvoir écrire davantage, je n'ajouterai qu'un au-revoir, et que Dieu vous bénisse et vous protège, telle est ma fervente prière. »

(Signé :) LLEW

Le lieutenant Henry Paul Mainwaring Jones. Corps des Tanks. Éducation : Dulwich. Étudiant élu de Balliol College, Oxford. Engagé volontaire en sortant de l'école. Tué en combattant, en France, le 31 juillet 1917, à l'âge de 21 ans.

(A son père.)

« Je vous suis plus reconnaissant que je ne peux le dire de m'avoir envoyé votre permission pour être transféré dans l'artillerie. Depuis que je vous ai écrit, une circulaire est venue du Grand Quartier général, disant que des officiers volontaires pour l'artillerie étaient instamment demandés... C'est parce que je suis convaincu que je pourrais faire un meilleur ouvrage dans une autre direction, que je désire si vivement mon déplacement. Dans mon cœur et dans mon âme j'ai toujours souhaité d'entrer dans le tumulte de la guerre, comme j'ai pu souhaiter d'entrer dans un match de football autrefois. Ce que j'ai vu jusqu'ici de la guerre ne m'a pas effrayé le moins du monde, mais au contraire, a rendu mon désir plus vif de prendre part au combat. Être « l'organisateur de la victoire », c'est très bien, mais cela ne me tente guère, même si j'appartenais au type d'esprit particulier qui est nécessaire pour ce genre d'action... Je ne suis pas un bon directeur d'entreprise, et les détails d'une affaire m'ennuient à crier. D'autre part, c'est mon passionnant désir de partager les duretés et les dangers de cette guerre...

» Quelques mots à présent au sujet de certaines réflexions personnelles que j'ai faites. Dans un certain village, non loin d'ici, un grand nombre de prisonniers boches sont cantonnés.

On les emploie à charger et décharger les wagons de l'armée. Il m'arrive tous les jours d'apercevoir un Boche assis sur le siège de ces camions, à côté d'un conducteur anglais, et côte à côte ils s'en vont, et si le Boche peut parler anglais, on les voit bavardant gaiement, comme s'il n'y avait jamais eu de guerre. J'ai vu un Tommy passer la direction à son captif, qui s'est assis gaiement au volant et a mené le camion à son poste, pendant que le conducteur en titre, assis à ses côtés, tenait les bras croisés et riait de tout son cœur. Ceci vous montre combien peu le soldat britannique cultive la haine. Ce sont ces petits incidents, qui ne sont pas officiels, qui ne sont pas même « légaux », qui me font comprendre le véritable secret de la grandeur anglaise; la magnanimité et la bonté de l'homme britannique. »

(Du même à son frère.)

« Avez-vous jamais réfléchi, sur le fait que, en dépit des horreurs de la guerre, c'est tout au moins une grande chose? Je veux dire que cela nous place brusquement vis-à-vis de la réalité. La folie, l'égoïsme, le luxe, les petitesses de la vile existence commerciale menée par les neuf dixièmes des gens du monde en temps de paix, sont remplacés brusquement par une sauvagerie, qui est au moins plus honnête... Considérez la chose de cette manière : en temps de paix, on ne fait que vivre sa petite vie, engagé dans des soucis pleins de trivialité, se tourmentant pour son propre confort, pensant à des affaires d'argent, ne vivant que pour soi-même. Quelle vie sordide! En guerre, même si vous êtes tué, vous ne faites qu'anticiper de quelques années, sur l'inévitable. Et vous avez la satisfaction de savoir que vous avez passé en dessous, en essayant d'aider votre pays. Vous avez, par le fait, atteint un idéal, ce qui, aussi loin que je puis voir, est très rarement le cas dans la vie ordinaire. La raison en est que la vie de tous les jours est fondée sur des bases commerciales égoïstes; si vous voulez « arriver », comme ils disent, vous ne pouvez guère garder les mains propres... Personnellement, je me réjouis souvent à la pensée qu'il y a eu la guerre sur ma route... Cela m'a fait comprendre quelle chose médiocre était la vie... Je pense

que la guerre a donné à chacun la chance de « sortir de soi », comme on pourrait dire... Bien entendu, il y a le revers de la médaille, qui frappe l'imagination... Mais, quant à moi, je n'ai jamais pris le point de vue de la mélancolie, et j'aime à regarder le bord argenté des nuages... Certainement, ne parlant que pour moi-même, je peux vous dire que jamais, de toute ma vie, je ne me suis senti dans un état d'exaltation comparable à celui que j'ai senti au début d'une attaque, comme celle d'avril, par exemple... Ce que j'ai senti, une demi-heure avant était comme *jamais rien sur la terre...* La seule chose qui se puisse comparer à cela, ce sont les quelques minutes qui précédaient le début d'un grand match, à l'école... »

Le sergent-major Frédéric Hillersdon Keeling. Infanterie légère du duc de Cornouailles. Éducation : Winchester et Trinity College, Cambridge. Écrivain et étudiant, sociologue économiste. Tué en combattant en France, le 18 août 1916, âgé de 30 ans.

(A un ami.)

« ... Eh bien, pensez-vous qu'il y ait une chance de célébrer le prochain Noël en paix et sécurité? Il est pathétique de voir combien de Tommies s'imaginent toujours que la paix sera conclue dans un mois ou deux. On peut observer sur le vif comment les religions naissent et grandissent... L'humain désir d'être réconforté est toujours si fort... Jusqu'à l'automne, nous n'avons même pas eu de tentes, mais généralement, tout juste, nos manteaux de pluie sur nous dans Dieu sait quels abris de fortune... Dans notre brigade, un homme est diablement heureux s'il attrape une douzaine d'heures de sommeil après trois jours dans les tranchées, et il y a toujours du travail de sentinelle et de poste d'écoute, jour et nuit... Mais je ne haïrai pas les Allemands sur l'ordre de n'importe quel politicien, et la première chose que je ferai après la guerre, sera d'aller en Allemagne et d'y créer autant de liens moraux que je pourrai entre nous et les Allemands. Ce sont les soldats qui feront les bons pacifistes, comme tous les pacifistes convenables devraient être des soldats aujourd'hui, qu'ils soient Allemands ou Anglais. Je n'aime pas plus Lieb-

knecht que je n'aime l'Union of Democratic Control de chez nous. Je n'ai aucune sympathie pour les gens qui veulent exécrer la nation allemande autant que possible. Cela n'aide pas à gagner la guerre... Les femmes paraissent particulièrement mauvaises, dans cette voie... J'ai rencontré une dame (c'était une infirmière dans l'hôpital où j'ai été après Hooge), dont la férocité de chatte au sujet des Allemands m'a rendu simplement malade... Une petite dose de bombardement assagirait tout cela... Quand vous êtes couché sur la terre et que vous entendez le tonnerre continu des bombardements, vous ne pouvez pas vous empêcher de penser que les pauvres diables de l'infanterie, des deux côtés, sont à plaindre. On n'est pas, ayant une telle pensée, un moins bon soldat ni un moins bon combattant, au contraire... La monarchie prussienne doit être écrasée, mais le peuple doit avoir une chance de mener une vie honorable, dans le monde, s'il veut se séparer de son système sanglant de militarisme... »

Voici encore une lettre écrite à l'instant d'affronter la mort par un jeune homme de vingt et un ans, qui avait déjà fait trois ans de guerre, sans que l'eût quitté l'esprit qui le fit s'engager. Cet esprit qui lui souffle la parole inouïe : « Je suis tout à fait content de mourir... »

Sous-lieutenant Clyn Rhys Morgan, Royal Welsh Fusiliers. Éducation : Pontypridd. École intermédiaire. Engagé volontaire au sortir de l'école. Proposé pour la Victoria Cross, à titre posthume. Tué au combat dans les Flandres, le 1er août 1917, à l'âge de 21 ans.

(France), 30 juillet 1917.

« Mon cher Papa,

» Cette lettre est écrite à la veille d'enjamber la balustrade, pour une grande attaque. C'est seulement parce que je sais quelles sont les chances de n'en pas revenir sans dommage que je l'écris. Elle ne vous sera envoyée que si, éventuellement, j'étais tué dans ce combat. Vous, je le sais, mon cher papa, allez supporter ce choc aussi courageusement que vous avez supporté la longue inquiétude de me savoir ici; cepen-

dant, je voudrais vous aider à supporter ce choc d'un cœur aussi fort que je l'aurai tout à l'heure, je l'espère, en « sautant par-dessus les sacs ».

» Je crois vous avoir dit plus d'une fois que la mort elle-même ne me fait pas peur. L'au-delà n'a pas de terreurs pour moi. Je suis tout à fait content de mourir pour la cause à laquelle j'ai déjà donné à peu près trois ans de ma vie, et j'espère montrer à la mort un front aussi brave que je l'ai vu à d'autres hommes avant moi. Mon seul regret c'est que l'occasion ne m'ait pas été donnée de vous rendre toutes les bontés et le généreux dévouement que vous n'avez cessé de me montrer. J'espérais pouvoir le faire dans ma lutte pour la vie. Il se peut toutefois que je vous aie payé quelque chose de ma dette, dans cette lutte que j'ai menée entre la vie et la mort, entre l'Angleterre et l'Allemagne, entre la liberté et l'esclavage... Eh bien, Père, je vous prie de porter le fardeau de bon cœur; alors, je serai tout à fait content.

Adieu, le plus chéri des Pères, adieu E. et G.

Votre affectionné fils et frère,

GLYN

Maintenant, il faut entendre comment s'exprime un jeune employé de banque britannique, un clerc, un bourgeois, qui a quitté son bureau pour s'engager, et qui a dû traverser, pour aller se faire tuer, dans ce champ, en France, tout l'Atlantique. Il demande à « Celui qui marchait sur les flots », la raison principale de son acte, et se confesse à sa mère, dans sa dernière lettre, avec un emportement de Chrétien des Catacombes.

Le soldat Roger Marshall Livingstone, Quarante-quatrième bataillon, Canadian Expeditionary Force. Employé de banque, mort de ses blessures, en France, le 27 octobre 1917, à l'âge de 24 ans.

(A sa mère.)

(France.)

« Mère chérie,

» Vos lettres m'inquiètent, elles m'inquiètent beaucoup. Il est évident *que vous ne comprenez pas*; mais je vais vous poser

la question de la manière suivante : Comprenez-vous que le Christ est le premier qui soit tombé dans cette présente guerre? Comment? Simplement comme ceci : les principes mêmes pour lesquels le Christ a donné sa vie, sont identiquement les principes pour lesquels la Grande-Bretagne donne, aujourd'hui, le sang de ses veines. C'est le même combat, et le Christ lui-même a été le premier martyr de la cause. Nous nous battons pour le principe. Droit contre force. Est-ce que le monde vaudrait la peine qu'on y vive, si la force et la force seule devait prévaloir? Ainsi donc, ma mère, plutôt que de prier pour que Harry et moi ne soyons jamais envoyés au front, priez pour que nous nous acquittions de ce que nous avons à faire ici, comme des hommes, pour que nous soyons forts, car nous faisons, avant tout, notre devoir envers Dieu. Ne vous tourmentez pas à la pensée que nous avons été spécialement choisis pour une tâche dangereuse. Considérez cela plutôt comme un honneur et un privilège spécial, puisque nous avons été choisis pour défendre précisément la cause pour laquelle le Christ a donné sa vie. Si vous priez pour notre retour, et seulement pour notre retour, voilà de l'égoïsme... Priez pour la victoire de la justice..., priez pour que nous soyons capables de faire notre devoir fidèlement, et si nous devons tomber pour la cause qui est celle du Christ, souvenez-vous, mère chérie, que *il n'y a pas de plus grand amour, que de donner sa vie pour son Ami.*

» Personnellement, je n'en veux pas revenir, si ce n'est avec honneur et la claire conscience d'avoir fait ce que je devais. La vie, dans toute autre circonstance, après la guerre, ne me paraîtrait pas valoir qu'on la vive... »

» En lisant cette lettre, je me demandais si jamais ceux qui ont eu affaire à cet employé de banque, derrière son guichet, se sont doutés qu'une telle âme habitât le corps de ce civil, préparé pour les calmes jours d'une carrière bancaire, et dont l'*événement* fit un soldat du Christ, aussi facilement que l'eau fut changée en vin, et pour des raisons qu'il sentait les mêmes?

***

Celui qui parle à présent n'a que dix-neuf ans. Un jeune Anglais de cet âge est un enfant. Écoutons-le; il est ivre

d'orgueil d'être un grenadier garde; il pense comme un jeune Athénien, que les yeux des vieillards sont sur lui, et qu'il est beau de mourir pour une élite.

Lieutenant l'Honorable Edward Wyndham Tennant. Les Grenadiers Gardes. Éducation : Collège de Winchester. S'engage au sortir de l'école. Tué en combattant en France, le 22 septembre 1916, âgé de 19 ans.

(A sa mère.)

(France), 20 septembre 1916.

« Cette nuit nous revenons à nos anciennes tranchées, et demain, nous sautons le mur... Notre brigade a moins souffert que les deux autres brigades... c'est pourquoi nous serons placés au premier rang dans la bataille qui vient. Je suis plein d'espoir et de confiance, et je prie pour être digne de mes ancêtres batailleurs. Celui que je connais le mieux, c'est sir Henry Wyndham, dont le buste est dans le hall, à 44 Belgrave Square, et il y a aussi un portrait de lui dans l'escalier, au 34 Queen Anne's Gate. Nous allons probablement attaquer sur mille deux cents yards. Mais nous serons si fortement appuyés par l'artillerie qu'il est possible que la ligne boche que nous devons conquérir soit anéantie avant d'être atteinte. Mais, même si l'artillerie (ce qui est improbable) ne répondait pas tout à fait à nos espérances, l'esprit qui anime la brigade de la Garde emportera toutes les résistances.

» O l'orgueil d'appartenir à ce régiment! Et la pensée que tous les vieillards, « anciennement grenadiers de la Garde », qui sont assis dans les clubs de Londres, pensent en ce moment à ce que nous faisons ici, et espèrent en nous!... Je n'ai jamais été si fier d'aucune chose que d'être un grenadier garde! si ce n'est de votre amour pour moi...

» Aujourd'hui est un grand jour. Ces paroles de Harry illuminent ma mémoire : « Hauts cœurs! Hautes paroles! Hautes actions, sous des regards qui nous honorent. »

» J'ai assisté au service divin sur la pente d'une colline ce matin, et j'ai pris la sainte communion. Cela aide toujours, n'est-ce pas?

» J'ai dormi comme une toupie la nuit dernière, et j'ai rêvé

de quelqu'un que je connais *très* bien (mais je n'arrive pas à me souvenir d'un nom), qui s'est approché de moi et m'a *dit combien j'avais grandi*... Je me sens plutôt enclin à dire : « *Que ce calice passe loin de moi si c'est possible* », mais la triomphante parole finale, « *Pourtant que votre volonté soit faite et non la mienne* », me ravit en esprit et m'envoie à la bataille le cœur couvert d'un triple airain...

» Je porte toujours avec moi quatre de vos photos, quand je vais au feu; une est dans mon livre de poche, deux dans ma petite boîte de cuir, et la dernière attachée à mon cou. Et j'ai gardé ma petite médaille de la Sainte Vierge. Votre amour de moi et mon amour de vous ont fait de ma vie une des plus heureuses qui ait jamais été...

» L'adieu de Brutus à Cassius résonne dans mon cœur : *If not, farewell; and if we meet again, we shall smile... Si non adieu; et si nous nous retrouvions, ce serait avec un sourire.*

» Maintenant toutes mes bénédictions sont avec vous, et avec tous ceux que nous aimons. Que Dieu vous bénisse et vous donne la paix. Éternel amour de

BIM

Ce quelqu'un qu'il connaît très bien *et qui lui dit qu'il a grandi*, en rêve, c'est sa race, cette race batailleuse et croyante dont il est la suprême expression. Le chœur grec des vieillards « assis dans les clubs de Londres », pourra bien entonner le péan, en voyant tomber sur l'autel de la patrie ces jeunes roses anglaises.

Il semble que ce soit à dessein qu'on ait cité aussitôt après la lettre de ce pur enfant patricien, celle d'un soldat sorti d'une ferme de la Colombie Britannique. Celui-là aussi a dû venir de loin, pour rougir de son sang, la terre de Flandre, pour écouter chanter, au matin de sa mort, l'alouette française :

Le soldat Franck Brignall, 11e Régiment British Columbia, Éducation : Brighton Grammar School. Fermier en Colombie britannique. Tombé en combattant dans les Flandres, le 24 avril 1915, à l'âge de 37 ans.

(A sa famille.)

« Chers Parents,

» Ma dernière lettre vous parlait d'un certain mouvement exécuté par nous pour entourer une certaine ville, le lundi 5 avril. Nous avons été logés dans une ferme des plus confortables jusqu'au mercredi 14 avril... D'autres compagnies sont arrivées et le plus étrange de tout, les autobus de la Compagnie générale de Londres... Nous sommes montés dedans pêle-mêle, et en avant le long convoi des hommes qui riaient, conduits par quelques bons cockneys, à travers les villages et quelques bonnes grosses villes où tout le monde sortait sur le pas des portes, pour voir le défilé! « Les Canadiens pour les tranchées! » Nous avons couvert ainsi dix lieues et il s'est mis à pleuvoir fort... On nous entasse dans une grande fabrique vide, mêlés aux troupes régulières, et nous attendons pendant des heures, pendant que les autobus s'en retournent, pour en chercher d'autres... Sac au dos, et en avant pour dix nouvelles lieues de marche, car nous devons occuper les tranchées cette nuit. Nous traversons d'un bout à l'autre, en ralentissant le pas, une ville dont vous avez tous entendu parler, une ville célèbre pour ses splendides monuments, sa cathédrale, et son marché. Si tout le monde en Angleterre pouvait voir cette ville comme nous l'avons vue mercredi dernier, avec ses plus beaux monuments détruits, avec une telle évidence, pour le seul plaisir de détruire... eh bien, je crois que même le maître d'une grande école publique cesserait de prêcher qu'il faut aimer ses ennemis. Des murs branlants, des toits enlevés, tout cela irréparable... A présent, nous attendons l'obscurité et nous nous étendons par terre, sans nous occuper autant que dans le jour de savoir si la place où nous nous couchons est humide ou non. De nouveau, on repart... Nous traversons un village bombardé dont quelques maisons à peine subsistent... Des soldats commencent à passer, revenant des tranchées... Ils appartiennent au régiment dont nous sommes la relève... Des obus tombent à intervalles réguliers, et quelques-uns inconfortablement près... Une très angoissante et fatigante journée...

» Il en est tombé un dans les tranchées de notre 2e compagnie,

sur notre gauche, et nous nous demandons s'il y a des blessés. La question ne demeure pas longtemps sans réponse, car à peine la fumée est-elle dissipée que le mot passe tout le long de notre ligne rapidement, de bouche en bouche : « Les brancardiers, en avant! » Ils nous donnent plusieurs heures de ce divertissement chaque jour, et nous répondons obus pour obus. Généralement elles ne font aucun mal et on s'y habitue tellement que les conversations n'en sont même pas interrompues et que l'on continue à allumer sa pipe. C'est le menu quotidien et cela doit être accepté. Et pendant qu'on rit encore d'une plaisanterie, bonne ou mauvaise, l'ordre est passé tout le long de la ligne : « Les brancardiers, en avant!... »

» Je suis commandé pour le poste d'écoute. D., F., et moi-même, partons les premiers, et trois autres hommes viendront nous relever après une heure. Nous les relèverons à notre tour, et cela durera toute la nuit... Prendre le poste d'écoute veut dire que vous montez au-dessus du parapet aussitôt qu'il fait noir, que vous rampez entre les fils barbelés le long d'un étroit fossé pendant une quarantaine de mètres, et qu'arrivé là, vous vous couchez à plat, essayant de voir et d'entendre les mouvements de l'ennemi. Si l'on désire des sensations qui donnent la chair de poule, je recommande cette occupation. Il y a un grand attrait pour moi dans ce genre de travail, et je le préfère à tout autre... Ça vaut vraiment le coup. Je ne crois pas qu'il existe un homme vivant dont la respiration ne devienne pas plus courte quand passe l'ordre murmuré d'une sentinelle à l'autre : « Poste d'écoute n° 10, la relève! » On grimpe, on atteint péniblement le sommet du parapet, on se laisse glisser de l'autre côté, en essayant autant que possible de ressembler à un lapin retournant à son terrier, et l'on part, laissant derrière soi une longue ligne de sentinelles qui veillent, invisibles. Nous y sommes pour quatre heures, une heure de repos après une heure de guet. C'est assez long comme ça, car il y a une fatigue des yeux et de l'esprit, et quand la relève vient, après une heure, on est tout raide, et, après avoir traversé à nouveau les fils barbelés, on est content, en se laissant glisser de l'autre côté, de pouvoir enfin s'étirer, se moucher, et tousser à discrétion. Nous en sommes enfin à notre quatrième tour et l'heure, qui précède

l'aube, est de toutes la plus froide. Quand cette obscurité, à l'Est, fera-t-elle place au soleil levant?... Soudain, sans qu'on l'entendît partir, une alouette s'est élevée du milieu de cette terre de désolation, et très haut, très haut, son chant éclate, plus distinct à mesure qu'elle monte. L'espace d'une seconde vous oubliez que vous êtes là, couché à plat ventre, le fusil chargé, baïonnette au canon, et que vous êtes là pour tuer, si c'est nécessaire... Écoutez ce chant! Mais soudain, l'obscurité du ciel sur votre tête est déchirée par une vilaine flamme rouge, et boum! un cri strident, un obus qui éclate derrière vous, et vous êtes revenu à la réalité et à ses dangers. La relève s'approche, on redégringole derrière le parapet; on entend le mot d'ordre qui passe : « Brancardiers, en avant? » Vous tombez à terre à côté de la tombe qui est au milieu de notre tranchée. sur une croix fruste sculptée par un soldat, ou vous pouvez lire : « Cit-gît un soldat français, mort au champ d'honneur. » L'ordre de « repos » est crié bientôt; l'aube est là, un autre jour commence...

FRANK

Six jours plus tard, cet homme est tombé, les armes à la main, à des milliers de lieues marines de l'endroit où sont sa ferme et son foyer. « Nul ne se laisse conduire aisément au delà de ce qu'il voit », dit le moine de l'Imitation. Que voyait-il, de son poste d'écoute, ce guetteur de l'aube, qui essayait, autant que possible, de ressembler à un lapin? Que voyait-il, pour se laisser conduire, jusqu'à ce champ?

Chez nous tous, terriens d'Europe, les hommes ont défendu leur potager, leur champ, le sillon qu'ils avaient creusé. Mais que dire de ces fermiers d'un Nouveau Monde, qui sont venus défendre chez nous, avec nous, quoi? Quelque chose de bien plus grand que toutes les patries terrestres.

« Que celui qui peut comprendre comprenne! »

PRINCESSE BIBESCO

LA SITUATION EN AUTRICHE

L'Autriche a de nouveau beaucoup fait parler d'elle ces derniers mois, plus sans doute qu'elle ne l'eût désiré, plus assurément qu'il n'eût convenu à une Europe à laquelle il faudrait ménager les émotions : attentats hitlériens, déplacements de la fameuse légion autrichienne le long de la frontière bavaroise, visites de M. Suvitch à Vienne, de M. Dollfuss à Budapest et à Rome, événements du 12-15 février, écrasement du socialisme autrichien, refonte radicale de l'État sur des bases entièrement nouvelles. L'encre n'a pas été seule à couler : il y a eu du sang. Le canon a tonné sur les bords du Danube. Les cadences sinistres des mitrailleuses ont chassé des échos de Vienne, pendant quatre interminables journées, les refrains de Strauss. Un *Kapellmeister*, quittant la baguette pour le fusil, a enlevé à la tête de ses musiciens non plus une ouverture de Mozart, mais une barricade « rouge ». Que s'est-il donc passé pour que les choses en soient venues à ce point dans un pays foncièrement pacifique, ennemi de la violence et terre d'élection des compromis?

On a parlé de milliers de cadavres, de quartiers en ruines, d'exécutions sommaires. On a dit que M. Dollfuss était tantôt le précurseur et le fourrier du hitlérisme, tantôt l'exécuteur des hautes œuvres du fascisme. Un complot dont l'origine se devine aisément a bien été tramé, mais pas du côté où une certaine propagande aurait voulu le faire croire. Il y a eu un mot d'ordre lancé de Berlin, — et suivi avec une singulière docilité dans d'autres pays, — pour discréditer

le Chancelier autrichien en l'accusant de n'être en somme qu'un émule maladroit de Hitler. Comment cette sollicitude, cousue de fil brun, pour les « droits du peuple » a-t-elle pu donner le change à tant de braves gens, ce n'est un problème que pour ceux, s'il en est encore, qui ignorent les ressources de l'art culinaire contemporain en matière d'opinion publique. Quand on s'est posé à la fois en adversaire de l'Internationale brune et de l'Internationale rouge, on a trop de choses à se faire pardonner. Le paisible entêtement de M. Dollfuss à démentir les pronostics des augures pessimistes, sa volonté de restaurer l'ordre et l'autorité, sa victoire enfin sur le dernier carré de la IIe Internationale au cœur de l'Europe, n'ont pu le servir qu'aux yeux de ceux qui se placent au-dessus de la mêlée, et l'espèce s'en fait rare aujourd'hui. L'émeute de février est venue à point nommé fournir d'arguments ses adversaires. Car enfin, c'est un fait : le sang a coulé. Il y a eu des morts, des blessés, — moins qu'on ne l'a prétendu, assez cependant pour émouvoir douloureusement, en dehors de tout préjugé de parti, l'opinion mondiale. M. Dollfuss, qui a des sentiments humains, a dû lui-même regretter d'avoir été designé par le sort comme le Chancelier de la répression. Encore une fois, pourquoi et comment en est-on venu là?

Les faits en eux-mêmes, dégagés de tout parti pris, sont simples et clairs. Depuis des années, les adversaires et les victimes de l'austro-marxisme, — un socialisme très avancé, presque communiste, qui s'est désigné lui-même sous le nom spécial de « IIe Internationale A », — ne cessaient de protester contre la tyrannie de ce parti, l'influence néfaste qu'il exerçait dans la législation, les finances, la vie sociale, contre la menace permanente que constituaient ses organisations paramilitaires. Vienne avait été dotée, aux frais des épargnants, d'une ceinture rouge à étiquette philanthropique, en réalité d'un système, défensif ou offensif suivant le cas, de forteresses pourvues d'armes, de munitions, de garnisons (le fameux *Schutzbund*). Le gouvernement délibérait et agissait sous la menace permanente de l'émeute, appuyée quand il le fallait par des démonstrations qui entretenaient le trouble et l'inquiétude. La propagande hitlérienne ne se fit pas faute

d'exploiter, non sans succès, ce qu'elle appelait l'inertie et la lâcheté des pouvoirs publics devant cet état de choses. L'agitation était dans la rue, l'obstruction au Parlement, la ruine dans le pays. Cela dura tant bien que mal jusqu'à la conquête de Berlin par Hitler. Mais alors, il fallut agir. Si l'on voulait sauver l'Autriche, il n'y avait qu'un moyen : serrer les rangs et refaire dans le calme l'union des esprits — tâche impossible avec un socialisme qui, ici comme ailleurs, avait perdu, en se maintenant volontairement à l'écart des responsabilités du pouvoir, le sens des réalités et qui, ayant réalisé sans obstacle les conquêtes matérielles du marxisme, n'était plus qu'un parti de guerre civile.

C'est ce qui le perdit. Il croyait à la « lutte finale » et s'armait en conséquence, faisant ainsi apparaître de plus en plus nettement qu'il n'était pas et ne pouvait être un allié du gouvernement pour une tâche nationale exigeant l'union et l'apaisement. M. Dollfuss essaya de fermer les yeux le plus longtemps possible, au risque de perdre la face à l'égard de ses propres troupes. Le jour où les camions municipaux, transportant un matériel qui eût suffi à l'armement d'une division moderne, ébranlèrent avec trop de fracas le pavé de Vienne, il n'était plus possible d'être aveugle ni sourd, sous peine de passer pour complice ou pour vaincu. Des perquisitions furent ordonnées. Elles précipitèrent des événements que beaucoup, connaissant le dessous des cartes et la désagrégation du socialisme autrichien acculé à l'action, jugeaient inévitables. Les militants déclenchèrent la résistance armée, les dirigeants se laissèrent arracher l'ordre de grève générale. En quelques heures, l'armée de l'émeute fut en place, mèche allumée! Elle tint en échec la police, puis la troupe : il fallut appeler l'artillerie. On vit, au dire des témoins oculaires, des scènes épiques et atroces. Embusqués dans des greniers qui, comme par hasard, dominaient les accès de la capitale, les insurgés contraignirent femmes et enfants, sous la menace, à leur servir tantôt de pourvoyeurs, tantôt de boucliers. Il y eut, en province comme à Vienne, quelques hommes cloués au mur par une baïonnette vengeresse pour s'être servis du drapeau blanc comme d'un piège. Le ministre de la guerre, vétéran des armées impériales, alla lui-même, revêtu de sa grande tenue

et suivi de son seul trompette, lire aux émeutiers le message d'amnistie du gouvernement. En quatre jours, l'ordre fut rétabli. Il en avait coûté au pays deux cent cinquante cadavres, dont plus de cent pour les forces gouvernementales, et près de sept cents blessés. Les tribunaux spéciaux (civils) prononcèrent 32 condamnations, dont 19 à mort; il n'y eut d'ailleurs que 9 exécutions capitales. La lutte n'était pas finie que déjà la clémence et la charité, conseillères avisées de la politique, reprenaient leurs droits; l'aide matérielle et morale aux familles des insurgés s'organisa spontanément sous l'impulsion de l'archevêque de Vienne. Les portes des prisons se rouvrirent petit à petit devant les 2 500 hommes pris les armes à la main, et dont seuls les plus compromis auront des comptes à rendre à la justice.

L'abcès avait crevé. Dans une immense stupeur, le pays s'était tenu à l'écart de la lutte, et cette abstention achevait de donner son véritable caractère à ce qui devait être une révolution nationale et qui n'avait été que l'émeute d'une poignée de désespérés. Ni le gouvernement, ni la troupe n'avaient faibli dans la répression. Tout le monde comprit la leçon. L'Autrichien, volontiers goguenard envers l'autorité, éprouva soudain le respect assuré dans ce pays à quiconque sait se faire obéir sans rigueurs inutiles et mettre les timides et les hésitants devant le fait accompli. En quelques semaines, une révolution était faite dans les institutions et les mœurs politiques, sans effusion de sang cette fois et au profit de l'autorité.

M. Dollfuss avait toujours pensé que le système des partis ne convenait pas à l'Autriche. Les conditions dans lesquelles s'imposa à lui, dès son arrivée au pouvoir, la double lutte pour le relèvement au dedans, pour la sécurité au dehors, ne purent que fortifier sa conviction. Le compartimentage « vertical » du pays, opposant programme à programme, ambitions à ambitions, sous des étiquettes de couleur violente, peut convenir en temps calme. Dans une période troublée, il perpétue des divisions secondaires au regard de l'intérêt national. La formule de large concentration qui était à l'origine de la création du « Front Patriotique » (institué l'an dernier contre la menace hitlérienne) apparaissait au Chancelier comme la

seule formule de salut public. Il est en voie de la réaliser aujourd'hui, grâce d'abord à son énergie, ensuite à l'assentiment instinctif d'un pays las des dissensions où s'épuisaient ses dernières forces. Son but a toujours été de réunir, et non, comme le disent ses ennemis, de diviser, et encore moins d'écraser une partie de la nation en la dressant contre l'autre. On l'accuse d'avoir délibérément anéanti, le 12 février, le prolétariat autrichien. En réalité, le prolétariat n'a pas « marché » : sur les 1 600 000 électeurs socialistes de 1930, parmi lesquels 80 000 membres du *Schutzbund*, 25 000 seulement ont pris les armes pour défendre des institutions que nul ne menaçait et dont pas une n'est tombée sous les balles gouvernementales. On peut saluer le courage de ces révolutionnaires, mais on déplore l'inutilité de leur tentative. Le temps n'est plus (s'il a d'ailleurs jamais existé pour l'Autriche) où il s'agissait de conquérir des libertés aujourd'hui communes à l'Europe civilisée. Le temps n'est plus, surtout, où les représentants du peuple mouraient pour 25 francs sur les barricades : les 25 francs, dûment multipliés, sont à couvert dans une banque suisse, ou bien servent à se garer des coups. Les dirigeants du socialisme autrichien ont préféré l'abri des prisons fédérales ou celui, plus sûr encore, de l'étranger, tandis que les militants, sans chefs et sans réserves, se faisaient tuer pour une cause dont ils demeuraient les derniers croyants.

On a dit aussi, sans preuves convaincantes d'ailleurs, que le chancelier autrichien avait servi d'instrument à on ne sait quel plan machiavélique de M. Mussolini. Il semble plutôt que ce soit sous la pression d'événements qu'il n'avait ni provoqués, ni voulus, qu'il a dû répondre à la force par la force et précipiter ainsi la ruine d'un parti considéré par la grande majorité du pays comme responsable de la corruption des institutions, de la ruine de l'économie nationale et de la division des esprits. Ce parti n'avait assurément pas le monopole des fautes : chrétiens-sociaux, agrariens, Heimwehren surtout, sans parler des pangermanistes conduits à une défaite sans gloire par le défunt Schober, en ont commis, et quelques-unes capitales. La Heimwehr, à l'origine parti de jeunes assez analogue à nos groupements d'anciens combattants..., quand ceux-ci avaient quinze ans de moins, avait

tous les défauts de la jeunesse indocile aux conseils de l'expérience; et l'expérience, représentée par les pontifes du parti chrétien-social, bourgeois-démocrates et piliers de l'administration autrichienne, n'avait, elle, ni la jeunesse, ni souvent le bon sens. Mgr Seipel a fait, sans jeu de mots, un pas de clerc en introduisant le prince Starhemberg dans l'arène politique, et il a dû, plus d'une fois, regretter avant de mourir les bruyantes incartades et les offensives imprévues de son poulain. Tous les partis portent une part de responsabilité dans la situation actuelle. Le tort fondamental du parti socialiste autrichien, celui que lui reprochent les esprits impartiaux, est précisément d'avoir contraint la vie publique de l'Autriche de 1919 à s'ouvrir sous le signe de la lutte et d'avoir donné l'exemple d'une démagogie électorale où il fallait bien le suivre sous peine de le laisser seul maître du terrain. L'austro-marxisme s'était ainsi condamné sans retour aux yeux des patriotes; il s'était, par ses erreurs de jugement et de tactique, condamné aux yeux des « politiques »; il avait rebuté toutes les sympathies en creusant un fossé chaque jour plus profond entre la citadelle où il abritait ses conquêtes, et le reste de la population, composée en majorité de ruraux hostiles par principe à ses doctrines et à ses méthodes. Il est mort, comme l'ont reconnu ses chefs les plus notoires, écrasé sous le poids de ses propres fautes, accumulées depuis quinze ans et dont la dernière a été un soulèvement sans but et sans espoir.

C'est ainsi que la secousse violente du 12 février n'a fait sauter, en somme, que des cadres vermoulus. Les décombres amoncelés par l'émeute ne sont pas ceux des maisons ouvrières : ce sont ceux d'un système qui s'était révélé ruineux pour un pays soudainement appelé en 1919 à des formes politiques dont il était moins que tout autre capable de supporter le poids sans fléchir. Si aujourd'hui les partis se dissolvent, si les assemblées se réforment, si les luttes d'ambition s'apaisent, c'est l'effet non d'un noir complot, mais d'un retour à la santé. Six semaines après la lutte sanglante, c'est une Autriche nouvelle qui, avec une énergie accrue, signifie à l'Europe sa volonté de vivre, aux agitateurs professionnels leur déchéance, à l'Allemagne sa résolution de ne céder à aucune menace. Qu'on ne s'y trompe pas : elle n'est plus, le 4 mars 1934, ce qu'elle était

un an plus tôt, le jour où le hitlérisme s'installait à Berlin sur les ruines fumantes du Reichstag. Elle a tourné une page de son histoire, et l'Europe avec elle.

C'est cette Autriche dont chacun se demande aujourd'hui où elle va.

***

Ce n'est pas, on peut en être sûr, par vaine gloire de tenir la vedette internationale qu'elle a fait passer l'opinion mondiale par tant d'émotions. La petite république montagnarde que son chef entraîne d'un pas allègre, — d'un « pas de chasseur », dirions-nous, et l'expression convient exactement à l'ancien lieutenant de *Kaiserjäger*, — vers de nouveaux destins, eût préféré poursuivre dans le calme sa convalescence. Elle se fût aisément passée des ornières, des chutes, des médecins et des saignées, voire d'une publicité excessive. Mais elle a dû payer, et cruellement, l'ignorance et l'erreur de ceux qui l'avaient vouée dès sa naissance à l'influence allemande et à la domination socialiste. Ce n'est pas sans douleur que l'on extirpe des maux vieux de quinze ans. L'Europe assistant les bras croisés, indifférente sinon hostile, à ce long duel d'un pays avec la mort, il a bien fallu qu'il accomplisse lui-même l'ultime sursaut et taille à vif dans sa propre chair. Comme on a laissé l'Autriche tenir tête seule à l'hydre hitlérienne, on l'a laissée expulser seule un poison dont nul se s'était soucié d'arrêter les ravages quand il en eût été temps encore. Mais tout ceci, c'est d'hier, donc déjà de l'histoire. Les événements vont vite. Qu'on le veuille ou non, ce pays est en pleine transformation. Il ne s'agit ni d'épiloguer sur le passé, ni de regretter ce qui a été fait, ni de critiquer, et, au surplus, ce droit n'appartient qu'à ceux qui ont essayé de conjurer l'inévitable. Il s'agit de savoir où l'Autriche va maintenant, et vers quelle issue elle se dirige.

Et tout d'abord, y en a-t-il une autre que celles que peuvent redouter, à un degré d'ailleurs inégal, les amis de la paix, et l'Autriche est-elle vraiment, comme on le dit souvent, condamnée au dilemme : fascisme ou hitlérisme?

Malgré certaines apparences, et en dépit des insinuations d'une certaine presse, il ne semble pas à un observateur du

dehors qu'elle aille au fascisme. Ne nous payons pas de mots : celui de fascisme est un de ceux dont on abuse le plus volontiers à notre époque. Le terme est pris comme l'antithèse de démocratie, et on se hâte un peu trop de ranger toutes les formes de gouvernement sous l'une et l'autre étiquette, sans s'arrêter aux innombrables nuances intermédiaires que nous offre le monde contemporain, depuis l'exemple du Portugal, régi par un professeur muni de pleins pouvoirs, jusqu'à celui des États-Unis où le régime instauré par M. Roosevelt n'a que de lointains rapports avec nos conceptions occidentales de la démocratie. Au surplus, le mot peut s'entendre soit de la politique intérieure, soit de la politique extérieure; l'Autriche peut, d'une part, se « fasciser », d'autre part, se rapprocher de l'Italie fasciste, et les deux conceptions ne paraissent pas nécessairement liées. De ce que le cours des événements et les nécessités de la situation l'entraînent vers un renforcement et une concentration de l'exécutif, il ne s'ensuit pas que ce mouvement implique la réédition d'un processus dont d'autres circonstances ont assuré le succès dans un autre pays. Or, nous ne croyons pas que l'on puisse soutenir que l'Autriche aille vers de telles formes. Elle devient un État « autoritaire », pour prendre un terme également vague d'ailleurs, ou plutôt elle en revient à une forme de vie publique mieux adaptée à ses traditions et à son tempérament, lesquels sont fort loin des méthodes employées par M. Mussolini pour asseoir et confirmer son pouvoir. Lorsqu'un parti, qui est par définition un parti de lutte de classes, triomphe dans les conditions où l'a fait, en 1919, le socialisme autrichien et use de sa victoire comme il en a usé, le régime parlementaire est dès l'origine corrompu et faussé. Le pays fait son apprentissage de la liberté politique dans une atmosphère de crise où les ambitions électorales, la surenchère démagogique et les luttes de personnes excluent dès l'abord un jeu normal des institutions. Ce sont de mauvaises conditions pour s'attacher à un nouveau régime et en recueillir les bienfaits. Or, si un grand pays, venu à la République parlementaire dans des conditions d'ailleurs sensiblement différentes, peut à la rigueur s'accommoder de cet état de choses (et encore jusqu'à certaines limites), un petit pays, laissé pour compte de la

défaite et du dépècement, ne peut se payer ce luxe mortel, sous peine d'en arriver au point de l'Autriche de 1931 : désordre dans la rue, instabilité gouvernementale, crise bancaire, impossibilité de faire prévaloir l'intérêt général au-dessus des intérêts de partis, et finalement, pour échapper à ce cauchemar, saut dans l'inconnu, fût-ce dans les bras de l'Allemagne.

Le grand mérite de M. Dollfuss est d'avoir vu clairement, dès son arrivée au pouvoir, qu'un tel système était condamné d'avance. Il a compris que sous peine de donner raison aux prophètes de malheur, il fallait redresser les erreurs accumulées depuis 1919, et il a eu son plan, d'autant moins inspiré du fascisme qu'il était lui-même profondément autrichien et que la seule expérience qu'il avait des Italiens remontait à 1915-1918, quelque part entre le Trentin et la Vénétie, dans des conditions qui n'avaient rien d'un noviciat politique. C'est ce plan qu'il réalise par des procédés qu'une observation superficielle peut seule faire qualifier de fascistes. Préoccupé de respecter les formes légales, les situations acquises, les institutions existantes dans la mesure où elles se réclamaient d'un patriotisme désintéressé, il a eu le souci de ne faire ni victimes inutiles (l'émeute de février a été un accident), ni expérience hasardeuse. Parvenu au pouvoir par les voies constitutionnelles, il s'y est comporté en homme d'État et non en partisan. Il a négocié avec ses adversaires jusqu'à la minute suprême où ceux-ci se sont eux-mêmes mis hors la loi. Si l'on ajoute qu'il est ennemi du faste et de la vraie parade, qu'il s'est, dès l'abord, défini comme catholique et déclare résolu à restaurer l'État sur des bases catholiques, on aura les différences essentielles qui séparent l'homme et son œuvre de ceux que l'on prétend lui donner pour modèles.

Aussi bien, quand on prétend que l'Autriche va au fascisme, on entend surtout l'orientation de sa politique extérieure vers un rapprochement étroit avec l'Italie (on a même dit subordination ou du moins collusion de deux politiques). Que le Gouvernement autrichien multiplie actuellement, à l'égard de sa voisine du sud, si longtemps ennemie mortelle de l'Autriche, les marques de reconnaissance et jusqu'à un certain point de déférence, on ne peut ni le nier, ni s'en

étonner. Quatre mois après la tentative d'*Anschluss* de 1931 et bien avant que celle-ci fût définitivement condamnée par l'aréopage de la Haye, l'Italie avait été la première à comprendre qu'une place était à prendre en Europe centrale, celle dont tout le monde était d'accord pour chasser l'Allemagne; et elle l'a prise, le 31 juillet 1931, sous les riants ombrages de la station estivale du Semmering, où ses négociateurs s'étaient rencontrés avec les techniciens autrichiens et hongrois pour jeter avec eux les bases du fameux accord tripartite qui assurait à l'Autriche désorientée un appui et des débouchés. La politique que l'Italie suit aujourd'hui sur le Danube découle de cette journée historique, à laquelle les hésitations de certaines Puissances ont permis de porter des fruits inattendus. L'Italie bénéficie aujourd'hui en Autriche d'une priorité de droit et de fait, parce qu'elle a été la première et longtemps la seule à assurer à ce pays, au moment où il en avait le plus besoin, compréhension et assistance effectives. A cette offensive de Rome sur l'échiquier européen, aucun de ceux qui la regrettent aujourd'hui n'a réagi; les incartades de l'Allemagne hitlérienne ont fait le reste. On ne saurait être surpris que l'Autriche, — toutes réserves faites sur ses secrètes préférences qui eussent probablement été d'un autre côté, — placée entre l'*Anschluss* interdit et la faillite imminente, ait saisi la seule main qui se tendait, et que personne ne songeait alors à lui reprocher de saisir : on était trop heureux de voir M. Mussolini assumer la tâche de liquider au mieux un problème dangereux et plus d'un espérait peut-être qu'il s'y brûlerait les doigts. Encore une fois, on peut regretter que ce soit l'Italie qui ait pris cette initiative. Mais le fait est là et il domine de haut la situation présente.

Ce qu'il faut souhaiter, du point de vue de l'intérêt général, c'est que ni l'un ni l'autre des contractants n'abuse de la situation pour prendre des engagements réciproques incompatibles avec la neutralité nécessaire à l'Autriche. L'idée d'une neutralisation contractuelle, qui apparaît à beaucoup comme la meilleure garantie du *statu quo*, paraît au moins momentanément écartée pour des raisons de prestige. L'obligation n'en incombe pas moins à l'Autriche, redevable à la Société des Nations de son relèvement financier, de s'y conformer tacite-

ment sous peine de compromettre des sympathies dont l'ensemble lui est plus précieux que le concours isolé de l'Italie. Le procédé qui consisterait pour elle à se lier les mains envers un tiers en échange de la défense de son indépendance ressemblerait à celui de Gribouille : M. Dollfuss est trop avisé pour ne l'avoir pas vu.

L'entente entre Vienne et Rome n'en apparaît pas moins comme un mariage de raison, où l'un des conjoints apporte à lui seul toute la dot du ménage et s'assure ainsi la fidélité ou à tout le moins la reconnaissance de l'autre. L'Italie avait besoin du rempart autrichien, comme l'Autriche avait besoin d'un secours extérieur immédiat. Peut-être certains regrettent-ils aujourd'hui plus à Rome qu'à Vienne une entente qui contraint l'Italie à entrer en conflit avec le IIIe Reich et à sacrifier la fraternité de régime aux nécessités politiques générales. On pourrait presque dire que l'Italie est prisonnière de sa politique autrichienne plus que l'Autriche ne l'est de la politique romaine. Mais une union de ce genre, si cordiale soit-elle en apparence, exclut tout lien sentimental. Les mariages de raison sont connus en politique : nous en avons fait l'expérience avec la Russie tzariste; l'Autriche-Hongrie l'avait faite avec cette même Italie, et cette seule réminiscence fait saisir tout ce qu'il y a d'occasionnel et pour ainsi dire de superficiel dans le « oui » autrichien. L'instinct profond de l'Autriche d'aujourd'hui, instinct racial, linguistique, historique, est, de par la volonté des négociateurs de 1919, germanique et non latin. Rien au monde ne peut empêcher M. Dollfuss, fils de la terre autrichienne et ancien combattant, lorsqu'il négocie avec ses « amis » romains, de se souvenir qu'il a défendu pendant trois ans un coin de territoire où flotte maintenant leur drapeau. Et il y a encore beaucoup d'anciens combattants en Autriche, et encore aussi quelques contemporains de Villafranca et de Sadowa, et également beaucoup de gens qui n'ont pas perdu le souvenir d'une sombre journée de mai 1915. L'Italie n'aura jamais pour elle, dans ce pays, ni la confiance, ni cet ensemble de sentiments confus mais vivaces que les Autrichiens les plus irréductiblement hostiles aux hitlériens ne peuvent s'empêcher de ressentir et de proclamer pour la « patrie allemande ».

La patrie allemande : voilà le grand mot lâché. L'Autriche est allemande : on l'a voulue telle, on l'a faite telle par voie d'autorité, avec un aveuglement dont les conséquences apparaissent aujourd'hui clairement. Elle est allemande par toutes ses fibres. Elle lutte contre l'Allemagne nouvelle, mais avec une résolution désespérée qui n'est que l'expression d'un terrible drame intérieur. Elle sent qu'elle lutte contre un morceau de sa propre chair, contre un pays dont tout la sépare en fait et auquel néanmoins elle se sent liée par d'indissolubles souvenirs. Elle n'a qu'une idée : la fin de cette guerre qu'elle n'a pas souhaitée, qu'elle a subie à son corps défendant, qu'elle a soutenue par la volonté tenace d'un chef lui-même profondément imprégné de culture allemande. Entendons-nous : tant que M. Dollfuss sera là pour rassembler les énergies et galvaniser le patriotisme national qu'il a tiré du néant, tant que ce petit homme à la voix claire, tranchante, un peu criarde, dira : non, de l'air souriant et décidé qu'il prend en ces occasions, tant que son effort vaudra à l'Autriche l'appui sous toutes ses formes de l'Italie, les sympathies de ses voisins, la confiance des grandes Puissances, il y a le minimum de chances pour que l'Allemagne triomphe dans la partie, vitale pour l'avenir du nouveau Reich, qu'elle joue depuis quinze mois à Vienne avec un acharnement inouï. La majorité du pays paraît bien ralliée à la formule : « Aucune réconciliation en dehors de la reconnaissance formelle de notre indépendance internationale et de notre souveraineté nationale ». Hitler, dont il est de mode pour certains snobs (ne seraient-ce pas les mêmes qui étaient naguère les admirateurs éperdus du régime soviétique?) de louer à tout propos la profondeur de vues, s'est révélé en l'occurrence aussi piètre psychologue que médiocre diplomate. Il a méconnu les facultés de résistance de son pays d'origine; il a sacrifié à une satisfaction immédiate de prestige, qui lui est d'ailleurs refusée, l'avenir d'un germanisme dont ses incartades compromettent l'irrésistible expansion. Il a commis la même faute que l'Allemane de 1914, renonçant au succès à longue échéance que lui promettait sa force pour obéir à l'appel aux armes de quelques aventuriers. Il n'a pas compris que les procédés employés par ses agents, ses spadassins, ses speakers et ses courtiers ne

pouvaient que blesser l'Autriche et révolter l'Europe. Il a agi vis-à-vis du « peuple frère » comme on agit vis-à-vis des enfants indociles : les scènes, les corrections et le pain sec. Cette méprise et cette humiliation, l'Autriche ne les lui pardonnera jamais, même la guerre finie. Mais elle veut la fin de cette guerre, et le problème du rétablissement des relations normales entre les deux pays demeure l'un des plus graves de l'heure présente.

Pour le moment, du moins, il y a peu d'apparences que l'Allemagne arrive à ses fins et qu'elle triomphe d'une résistance internationale qui s'appuie aujourd'hui, en Autriche même, sur un mouvement inattendu. Aucun signe n'annonce une prochaine cessation de la lutte. Contrairement à l'attente générale, les nazis n'ont bougé ni pendant les émeutes de février, — où leur intervention, dans quelque sens que ce fût, aurait mis le gouvernement dans une position critique, — ni le lendemain. Les rodomontades oratoires de M. Habicht sont demeurées sans effet pratique et l'ultimatum qu'il avait lancé à M. Dollfuss par le microphone de Munich s'est avéré comme une galéjade. Depuis deux mois, les hitlériens demeurent en Autriche dans la plus belle position du soldat, celle de l'arme au pied, ce qui leur vaut d'ajouter aux éloges qu'ils reçoivent pour leur passivité disciplinée la satisfaction d'une quiétude au moins passagère. Il semble qu'ils soient moins pressés de se mesurer avec M. Dollfuss, depuis qu'ils ont vu comment fonctionnaient les mitrailleuses gouvernementales. Mais ce n'est qu'une trêve. Si M. Habicht a été remercié de ses fonctions d'agitateur à distance, ni les vues ni les plans du Führer n'ont changé. Chacun s'attend, et non sans motifs, à une prochaine reprise de la campagne dite de propagande, qui d'ailleurs n'a jamais cessé entièrement, au moins auprès des vaincus de février dont on cherche à exploiter les rancunes et les haines. Le fossé s'élargit, loin de se combler. Si les deux pays parlent la même langue, ils n'appartiennent pas au même monde. Instruit par de dangereuses expériences, M. Dollfuss a fermé sa porte aux intermédiaires marrons qui n'ont cessé de s'agiter entre Vienne et Berlin; il se déclare résolu à ne renouer les pourparlers que lorsqu'on lui aura officiellement et publiquement donné

satisfaction. Ni lui, ni son adversaire ne peuvent céder. Tant que le hitlérisme demeurera ce qu'il est, les voies de l'Autriche et de l'Allemagne ne pourront se rejoindre. Elles ne le feront que le jour où le Reich quittera les chimères racistes pour les réalités de la collaboration européenne dans le cadre des usages et des accords internatioaux. Et ce jour-là, l'Autriche ne sera pas la seule bénéficiaire de la détente.

Il y a néanmoins encore une hypothèse, et on n'a pas manqué de la faire au lendemain des entretiens de Rome : celle d'une réconciliation finale entre l'Allemagne et l'Italie sur le dos de l'Autriche, réconciliation où le Duce sacrifierait à l'amitié du Reich ses positions de sécurité en Europe centrale. Ce serait en quelque sorte une reconstitution de l'ancienne Triplice, où l'Autriche serait de nouveau réduite à son rôle traditionnel de trait d'union entre deux ambitions rivales et momentanément conjuguées. Cette hypothèse ne saurait assurément être exclue en théorie : l'extrême complexité de la situation internationale actuelle ne permet d'en écarter aucune *a priori*. Elle paraît cependant peu vraisemblable. L'Italie sait ce que représenterait pour elle le contact immédiat de l'Allemagne, et le succès qu'elle vient de marquer à Rome est trop important pour qu'elle le sacrifie à d'aventureuses combinaisons. Le problème se présenterait autrement, il est vrai, si l'Allemagne, reconnaissant le fait accompli, prenait l'initiative de renoncer aux dogmes fondamentaux du programme hitlérien en considération des avantages qu'elle se promettrait de son accession au consortium italo-austro-hongrois. Rien néanmoins, dans l'état actuel des choses, ne permet de penser qu'une telle solution puisse actuellement être considérée à Berlin comme compatible avec les revendications d'impérialisme totalitaire de l'Allemagne nouvelle. On ne peut que s'en féliciter. Jusqu'à nouvel ordre, c'est Rome et non Berlin qui mène aujourd'hui le jeu à Vienne. Le jour où l'Allemagne cédera sur l'unique question où elle heurte immédiatement l'intérêt italien, la question d'Autriche, elle reprendra la primauté et aura tôt fait d'écraser l'Italie sous le poids irrésistible de sa masse, de son organisation et de sa force d'expansion. Ce serait faire injure à M. Mus-

solini que de croire qu'il n'aperçoit pas le danger et qu'il n'a pas pris ses précautions. Mais jusqu'à ce que cet événement se réalise, nous ne croyons pas que l'orientation romaine de la politique autrichienne constitue un danger pour la paix.

En d'autres termes, le point capital est que l'Autriche ne devienne pas une annexe de l'Allemagne, et les vues particulières de l'Italie rencontrent actuellement sur ce point l'intérêt général européen. Si Rome a assumé en première ligne la défense de l'indépendance autrichienne, les dangers de l'influence que lui assure cette attitude sont hors de proportion avec ceux que présenterait une mainmise allemande sur l'Autriche. Sauver l'Autriche de l'ogre allemand demeure le problème essentiel; tout le reste est secondaire, parce que tout le reste réuni ne représentera jamais pour la paix mondiale une menace comparable au triomphe de l'Allemagne hitlérienne et à la reprise du *Drang nach Osten*.

***

Voici donc la réponse à notre première question : l'Autriche nouvelle ne va ni au fascisme qui lui répugne, ni au hitlérisme qui la révolte. Elle va, suivant les propres paroles de M. Dollfuss, vers un avenir autrichien. Le mot et la chose sont nouveaux. Ils ont besoin d'être expliqués.

Sur le plan national, l'Autriche est en train de devenir, comme M. Dollfuss le voulait dès l'origine, — car il n'a jamais varié sur ce point, et peu d'hommes d'État ont mieux justifié la maxime : « Aide-toi, le ciel t'aidera » — un État où le respect de longues traditions s'unira aux formes nouvelles inspirées des nécessités du présent. Le programme du chancelier tient en peu de mots : faire de son pays, qu'il a sauvé de l'abîme, une démocratie, — parce qu'il est lui-même de tempérament démocratique, et qu'il voit dans une démocratie saine l'unique salut national, — catholique, — parce qu'il est lui-même profondément croyant, et que la création, en pleine Europe du XXe siècle, d'un État catholique lui apparaît comme la meilleure sauvegarde du caractère propre de cet État, — à base à

la fois fédérale (pour donner la prépondérance à l'élément provincial rural dont il sort lui-même) et corporative (pour que le pays s'habitue peu à peu à remplacer le cadre néfaste des partis à celui de la solidarité des intérêts professionnels). Ce pays, où les partis auront été définitivement éliminés de la vie publique, prendra de lui-même conscience des nécessités de l'heure, et en premier lieu de celle d'un gouvernement peu nombreux, fortement armé par la Constitution et la loi contre toutes les menaces, sans que l'efficacité de cette défense soit à tout instant compromise par des marchandages ou des surenchères. On voit ainsi tout ce qui sépare un tel programme des formules hitlériennes et même mussoliniennes. Ni les unes ni les autres ne sauraient convenir à un pays aussi complexe et dont l'originalité doit précisément fonder et garantir l'indépendance.

Sur le plan international, on peut écarter d'emblée deux hypothèses auxquelles il n'y a pas lieu de s'attarder.

L'Autriche ne demande pas la revision des frontières. Elle ne formule aucune revendication territoriale et se résigne à n'être que l'un des plus petits États de cette Europe où elle tenait naguère une si large place. Non qu'elle ne proteste contre l' « injustice » commise à ses dépens et contre la manière dont on s'est vengé sur les faibles de la crainte que l'on éprouvait devant les forts. Mais l'amputation a été tellement radicale qu'elle décourage toute velléité de réaction. L'Autriche se pose en victime gémissante, mais non hargneuse. Sur ce point essentiel, elle se sépare nettement de la Hongrie comme de l'Allemagne. La « Gleichberechtigung » (égalité de droits) lui apparaît sous l'angle moral et non sous l'angle impérialiste.

Elle ne semble pas, d'autre part, s'acheminer vers une résurrection du dualisme austro-hongrois. Vienne et Budapest ont toujours été deux rivales : séparées par les événements après l'avoir été par le caractère, aucune n'entend désormais se subordonner à l'autre, et c'est même le principal obstacle au rétablissement d'une monarchie bicéphale. Une union soulève dans chacun des pays d'égales répugnances. L'association de l'aveugle et du paralytique est du domaine de l'apologue et non des réalités. La conjonction de deux existences médio-

cres, qui n'ont à mettre en commun que leurs misères, ne sourit ni à l'une ni à l'autre.

Il n'est cependant que trop évident que l'Autriche dépend étroitement du bon vouloir de ses voisins d'une part, des grandes Puissances de l'autre. Sa faiblesse intrinsèque lui interdit toutes les formes d'autarchie. Elle ne peut donc que chercher — et elle cherche effectivement — à s'agréger à tout groupement à base économique et non politique acceptable pour elle d'abord, pour la communauté européenne ensuite. La voie de l'*Anschluss* a été barrée par le veto de la Haye, renforçant celui d'un Traité qui n'avait d'ailleurs prévu aucune issue à la situation qu'il avait lui-même créée. Celle de l'union danubienne a paru encombrée de tant d'obstacles, de tant de réticences, de tant de conditions, qu'elle a perdu toute valeur immédiate. Celle de l'entente triangulaire avec Rome et Budapest paraît arrivée à la limite de ses possibilités de rendement. Restent les accords bilatéraux dont chacun compense l'autre, et dont l'ensemble maintiendrait le pays en équilibre : combinaison d'intérêts entre voisins, combinaison désintéressée du côté des grandes Puissances. Cette formule a toujours été, depuis l'origine, celle de M. Dollfuss. Il a réussi, à force de ténacité, à l'appliquer l'an dernier dans le cadre restreint de conventions avec la Roumanie, la Yougoslavie, la Pologne et en dernier lieu la France. C'est un commencement, mais ce n'est qu'un commencement. Tant que subsistera la muraille de Chine élevée par la méfiance des uns, les rancunes des autres, contre un pays coupable d'avoir été le centre de l'ancien Empire, chaque brèche isolée ouverte par l'Autriche exposera celle-ci à d'autres méfiances et à d'autres rancunes. On la soupçonnera de faire passer la politique dans les fourgons de l'économique. Au surplus, l'isolement de l'Allemagne et sa fermeture aux échanges internationaux pèsent d'un poids écrasant sur les pays voisins qui ne vivent précisément que d'échanges. La tactique de M. Dollfuss consiste, tout en recueillant ses avantages partout où on lui en donne l'occasion, à essayer d'élargir le plus possible les conversations et à asseoir sur la plus large base cette indépendance qui est le premier article de son programme.

Mais ici, sa volonté seule ne suffit plus. L'Autriche de demain sera en Europe ce que l'Europe elle-même l'aura faite. Si elle doit jamais aliéner, ne fût-ce que partiellement, une liberté d'action qui peut seule lui permettre d'avoir des amis partout, à plus forte raison si elle doit succomber à la conspiration hitlérienne, on peut être assuré que ce ne sera pas du fait du Chancelier qui dirige depuis deux ans ses destinées. A chacun ses responsabilités : il faut que l'Europe sache que les siennes sont engagées en Autriche, et que Vienne, enjeu d'une lutte où s'affrontent tant de convoitises, représente aujourd'hui un boulevard de la paix.

VIATOR

FLORENCE

I

La pluie me surprit dans la vallée, à près d'une heure du village. Un ciel bas et brun, du brouillard sur les collines, un vent encore faible, mais qui tout à l'heure... Les enfants rassemblaient leurs vaches, avec des rires et des cris de colère.

Un instant, le pied sur le pont de roseaux, au milieu de la prairie, j'hésitai : revenir, poursuivre, c'était la même issue, je serais trempé. Je franchis la rivière et m'engageai dans les prés. Des prés? Plutôt des herbes folles, une piètre litière. Il en sortait, à mon passage, une odeur de menthe. J'avançais tant bien que mal; l'herbe arrivait à ma ceinture; et comme elle était humide encore de la dernière pluie, en quelques minutes, du haut, du bas, mes vêtements ruisselèrent.

J'atteignis enfin une route et courus jusqu'à l'auvent d'un cantonnier. C'était un simple banc, fixé au mur d'une baraque et protégé par une feuille de zinc. Mais quoi! le dos collé au mur, les pieds ramenés sous moi, les mains au fond des poches, je pouvais attendre des heures que la pluie cessât. Je l'ai souvent fait jadis, seul dans le déluge, maître de cette grande campagne abandonnée; alors, parfois, une voiture de maraîcher passait avec fracas; des mains osseuses, tendues hors de la voiture, tiraient sur les guides; un visage étonné se penchait vers moi; la pluie, sur la bâche verte, faisait un bruit de grêle; et des naseaux du cheval, éclatant d'eau, montait une légère vapeur; puis je me retrouvais seul dans mon

royaume, seul avec une joie que je ne pouvais expliquer, mais si violente qu'elle m'était à peine tolérable.

Il me semblait la reconnaître, ce jour-là. A l'éprouver encore, je ne savais si je devais m'y abandonner ou plutôt en prendre quelque honte. Le ciel devint noir; des bourrasques, se jouant de mon abri, me cinglaient le visage. Les pieds et le nez gelés, la chemise collée à la peau, je n'avais qu'une crainte : que cela ne cessât trop vite.

Entre des pâturages et des saulaies, la route filait droit jusqu'à un bois noirâtre. Une seule maison, à l'entrée de ce bois, une sorte de ferme; je la distinguais mal, si dense était la pluie; elle paraissait délaissée. Je me plus un instant à m'y figurer ma vie. Il y a ainsi, à travers la France, une centaine de maisons qui m'ont un jour appartenu, qui m'appartiennent encore. Dans la plupart, je ne suis jamais entré; je ne les ai pas revues; n'importe, je sais qu'elles sont là; elles me permettent de me sentir à l'aise, fût-ce dans une chambre d'hôtel.

J'entendis glisser une bicyclette. Un visage, encapuchonné de noir, se tourna vers moi. La bicyclette s'arrêta. Dans un long ciré ruisselant, un homme s'avançait, la main tendue. Je ne le reconnus pas d'abord; il fallut cette voix grave et ce soudain plissement des paupières...

— Je vous ai reconnu tout de suite, — me dit-il.

Il se tenait devant moi, très grand, immobile, indifférent à la pluie, le visage maigre, un peu ridé, le front large, les yeux pleins d'intelligence, avec ce demi-sourire affectueux qui est resté lié en moi à son image.

Un coup de vent s'engouffra dans son manteau, dont il plaqua l'un des pans à ma joue. Tandis que je m'essuyais en riant, le jeune homme était devenu rouge; ses mains cherchaient à m'aider et ne l'osaient; sa voix tremblait un peu.

— Vous seriez mieux assis, — lui dis-je.

— Oui, oui, je serais mieux assis.

Mais un instant encore, il parut en désarroi. Puis son visage s'apaisa, s'éclaira.

— Je vais m'asseoir.

J'ose à peine parler de lui comme d'un ami d'enfance. Je l'avais pourtant rencontré à l'école du village. Mais il était de trois à quatre ans mon aîné; surtout, à mon attachement

se mêlait un respect, que je n'étais d'ailleurs pas seul à lui porter. Je me dis aujourd'hui que je n'ai pas connu de figure plus pure que la sienne, ni, peut-être, de plus noble. Des traits qui, chez d'autres, nous eussent emplis de méfiance, en lui nous séduisaient encore : son application (s'il était le meilleur élève, il ne l'était point facilement), sa réserve, et cette sagesse qui le faisait donner en exemple. C'est qu'il semblait le premier s'en excuser, s'approchait de l'un de nous comme s'il en eût tout attendu, tremblait de nous blesser ou de nous mal comprendre. Il nous donnait en nous une confiance dont lui-même à son égard paraissait quelquefois démuni. Et, loin de l'envier, nous pensions à lui avec un peu d'attendrissement, j'allais dire de compassion. Sans doute ce grand garçon y prêtait-il par sa gaucherie, une rigidité de gestes dont nous le voyions souffrir, son accent trop grave, et cette légère infirmité qui tenait ses paupières à demi fermées, et parfois le faisait brusquement ciller. Il n'était pas jusqu'à son prénom qui ne lui fût à charge : Alexandre, à nous-mêmes aussi, qui ne savions comment l'esquiver. Peut-être enfin pressentions-nous quelle pouvait, quelle devait être cette vie. Mais c'est mon histoire.

Cependant il avait retiré d'épaisses mitaines, et, sur ses doigts, soufflait à petits coups.

— Vous n'aimez pas la pluie?

— Oh! je l'aime, mais égoïstement, de mon foyer.

Puis, comme s'il se rendait compte de ce que son dernier mot avait de solennel, et qu'il l'acceptât pourtant, sans vanité mais non sans assurance :

— Je suis marié. Vous ne le saviez pas! Pardonnez-moi : vous ne pouviez le savoir.

Je m'étonnai de notre rencontre.

— Mais je rentrais chez nous. Vous n'avez pas reconnu cette maison, là-bas, près du bois?

Alors seulement je me souvins que sa mère l'avait longtemps habitée, tandis que lui-même était en pension au village. C'était donc la sienne, cette maison que, depuis une heure, je ne quittais pas des yeux, où je rêvais de vivre, où je vivais.

— Vous rêviez d'y vivre?

Mais quelle joie dans ses paroles!

— C'est bien vrai? Vous ne le dites pas pour me faire plaisir? Vous pensiez que la vie pouvait y être belle?

Un instant, il détourna la tête.

— Elle le peut, — dit-il.

Puis il ramena vers moi ses yeux clairs et sourit :

— Je crois bien qu'elle l'est.

Nous nous tûmes. La pluie tombait plus doucement. Il me sembla qu'Alexandre me regardait à la dérobée, comme s'il était confus de ses paroles et craignait de m'en avoir gêné. Lui dire que j'avais pu être à sa place, que ses paroles même... Je suivais obstinément une rigole qui de nos pieds coulait jusqu'au fossé voisin. Deux maladroits.

Près de nous, un grand peuplier tremblait de toutes ses feuilles; je ne l'avais pas encore remarqué; c'était moins l'élément d'un décor que la présence la plus discrète. Au-dessus d'une colline, le ciel se déchira lentement; sur un fond bleuâtre, un clocher apparut.

— Voulez-vous venir à la maison? — dit Alexandre. — Vous vous réchaufferez un peu. Et je serais si content que vous connaissiez ma femme.

Et tandis que nous nous levions, il reprit :

— « Ma femme ». Je dois dire cela bien mal. C'est que je n'y suis pas encore habitué. Nous ne sommes mariés que depuis le printemps.

C'était une ancienne ferme, dont le corps de logis seul semblait utilisé, mais qui tout entière avait été fraîchement recrépie et enjolivée. Le même aspect de propreté charmante me frappa dans la pièce où nous entrâmes : claire, aux meubles luisants, aux vitres pures derrière de grandes gerbes de fleurs. Et comme je me penchais sur ces fleurs, du fond de la pièce, s'éleva une voix sèche :

— Oh! pour des fleurs, il y a des fleurs. Il y en a plus que d'écus.

Dans un fauteuil d'osier, une vieille femme, maigre, anguleuse, une capeline noire sur les épaules, m'observait d'un œil glacé. Alexandre s'approcha d'elle, lui prit une main, qu'elle retira aussitôt.

— Voyons, mère, mon ami va croire que vous ne les aimez pas.

Il l'entoura du bras, et, plus bas :

— Je reviens un peu tard. C'est cette pluie... Florence n'est pas rentrée? Vous êtes seule?

Mais de nouveau elle se dégagea, et, de la même voix froide :

— Ne t'inquiète pas pour moi, mon garçon. Seule, j'ai l'habitude de l'être. Je ne m'en plains pas.

Il resta près d'elle quelque temps encore, et je ne voyais pas son visage. Quand il revint à moi, il dit doucement :

— Ce mauvais temps fatigue ma mère.

Puis frappant des mains :

— Et le feu, le feu que j'oublie!

Il alla chercher une brassée de bois mort, s'accroupit, souffla à pleins poumons. La flamme jaillit enfin. A genoux, la tête tournée vers moi, les yeux noyés de fumée, les cheveux pendants, il me regardait d'un air heureux. Je me suis rarement senti porté vers un homme comme je l'étais à cet instant.

— Florence aussi, — dit-il, — sera contente de trouver cette flambée, en rentrant.

Je crus entendre murmurer la vieille femme. Alexandre s'assit auprès de moi, les pieds vers le foyer. Sur le rebord de la cheminée, j'aperçus une photographie : celle d'un gros homme au visage d'enfant.

— Notre instituteur, — dit Alexandre. — Le peu que je suis, c'est à lui que je le dois.

Il ajouta :

— Il vous aimait.

Et soudain :

— Vous savez que moi aussi, je suis instituteur. J'étais si bon écolier que me voici maître d'école.

Cela du moins, je ne l'ignorais pas, ni qu'il eût pu viser plus haut, si sa santé et le soin de sa mère n'avaient écourté ses études. Il me devina sans doute.

— Maître d'école, je suis tous les jours plus content de l'être. Voyez-vous, je crois que cela répondait à mes goûts, et à mes possibilités. Parfois, bien sûr, je me suis imaginé... Mais non, tout est bien, tout permet d'agir. Si vous saviez quelle joie ce peut être de voir ces enfants qui s'éveillent, qui

vous attendent, qui ont besoin de vous. Besoin, oh! je ne me fais pas d'illusions. Mais tenez, parfois, une simple parole...

Cette fois, j'entendis nettement grommeler sa mère. Il sourit d'un air contraint.

— Bon! maman va dire que je suis en train de prêcher.

L'ombre cependant s'amassait au fond de la pièce. Et comme, à demi séché, je me disposais à partir, je vis Alexandre, inquiet, regarder autour de lui.

— Vous ne pouvez pas attendre encore? J'aurais tant voulu que vous connaissiez ma femme.

Alors la vieille, d'un ton coupant :

— Oh! il doit bien la connaître, n'aie crainte.

Le visage d'Alexandre se hâla; ses paupières battirent, ses lèvres remuèrent sans parler.

Nous sortîmes et marchâmes en silence. Et quand enfin je voulus le quitter :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas? Je voudrais... Est-ce que jeudi?... Mais je vous ennuie. Je ne vous ennuie pas?

Son pied jouait avec une pierre.

— Ne croyez pas que... Non, je ne suis pas seul. Je ne suis plus seul. C'est même pour cela que...

Puis, la tête levée et les mains le long du corps, comme un écolier qui entre en classe :

— Comme tout devient difficile à dire, dès qu'on ne parle pas à un indifférent... Voyez-vous, je voudrais que tout le monde soit heureux, comme je le suis.

Je m'éloignais.

— Peut-être rencontrerez-vous Florence, — dit-il. — Elle était au village, où la pluie a dû la surprendre.

Je la rencontrai. Elle venait d'atteindre le pont de la rivière; à l'autre bout, une paysanne se disposait elle-même à passer. Je vis les deux femmes hésiter. Ce ne fut qu'un instant; déjà, Florence franchissait la passerelle, grande, fine, plus élégamment vêtue que les filles de campagne, et frôlant, sans la regarder, l'autre femme, s'avançait à travers les herbes.

— Eh bien! — murmura la paysanne, qui la suivit longtemps d'un regard haineux.

Des yeux fins, des lèvres qui se retenaient mal de frémir, un visage à la fois sensuel et pur, et, dans les gestes, je ne sais quelle timidité. Florence passa devant moi, la tête droite, les mains serrées. Elle laissait dans l'herbe un long sillage sombre.

J'avais enfin compris les paroles de la vieille femme. Le temps n'était pas si loin que Florence vivait encore chez sa tante (il ne lui restait pas d'autre parent), gâtée, indépendante et d'une fierté qui touchait parfois à l'insolence. Enfant déjà, c'était auprès de Florence que vivait Alexandre, en pension, chez la tante de la jeune fille. Il l'accompagnait en promenade, l'aidait dans ses travaux enfantins; il le faisait si simplement que nous, qui serions morts de honte de jouer avec une fille, ne pensions pas à nous moquer.

Une lettre me parvint, voilà trois ans, peut-être moins, où l'on me disait que Florence avait suivi à Paris quelque étudiant, « ce qui allait certes bien avec les airs qu'elle prenait et l'éducation qu'elle avait reçue ».

J'ignorais qu'elle fût revenue. L'eussé-je appris, ce n'est pas à elle que j'aurais songé, quand Alexandre me parlait de sa femme. Pas à elle : je ne m'en sentais pas très fier, ni de cette pitié que je découvrais en moi. Je fus tenté de revenir sur mes pas, d'embrasser ce grand garçon et de lui demander pardon de ne l'avoir pas su deviner.

Florence avait atteint la route. Elle s'arrêta, regarda alentour, puis, longuement, sa maison. Du ciel à demi délivré, un soleil jaunâtre s'épandait dans la vallée. Florence reprit sa marche; elle allait d'un pas plus rapide, les bras collés au corps, un peu ramassée sur elle-même. Puis elle se mit à courir.

II

Je pénétrai dans la cour. Serrée entre l'école, un hangar et deux murs croulants, était-ce là ce monde et cette éternité qu'une cinquantaine d'enfants, voilà trente ans, se partageaient?

Je perçus une toux énervée, puis un rire, aussitôt réprimé. J'entrebâillai la porte de l'école. Tous ces visages enfantins

tournés vers moi, ces yeux avides, ces bouches ouvertes; ce n'étaient pas eux pourtant que je regardais, mais les tables, les cartes murales, le poêle au milieu de la pièce, et, tout au fond, dans la haute chaire verte, là où jadis soufflait et s'épongeait un gros corps malheureux, cet homme jeune, un peu courbé, au regard clignotant dans l'ombre. En pleine lumière, sur le tableau noir, quelques mots étaient tracés d'une écriture large et régulière, la leçon du jour, peut-être :

Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste.

Alexandre m'avait rejoint. Nous marchâmes le long des murs de la cour, en parlant à mi-voix. Un chuchotement nous suivait; quand nous arrivions près des fenêtres, il baissait un peu et des têtes furtives s'effaçaient dans l'ombre. Je retrouvais cependant un trou dans un mur, la fente d'un pavé et ce coin de sable toujours sombre où se déversait une gouttière. Je me prenais à penser que cette cour était plus vaste qu'elle ne m'avait paru d'abord, que, pour y reconnaître les pays et les siècles dont nous l'avions peuplée, et de nouveau me promener à l'aise à leur frontière, il ne me faudrait peut-être qu'un cœur plus humble.

— Nos anciens camarades n'aiment pas revenir ici, — dit Alexandre. — On dirait qu'ils ont peur, ou honte. Honte de ce qu'ils étaient? Honte de ce qu'ils sont devenus? Je ne sais pas; mais il faut qu'ils oublient.

— Et vous?

— Oh! je n'ai rien à oublier.

Son pied buta. D'une voix plus lointaine, il reprit :

— Rien.

Quelques instants plus tard, quatre heures sonnèrent à l'église, et, sur un signe, les enfants commencèrent à quitter l'école. Mais longtemps encore nous entendîmes leurs cris.

— Quand je sortais de classe, enfant moi-même, — dit Alexandre, — je rêvais déjà à la prochaine classe. Vous riez? Mais il me semblait que c'était ici, devant cette chaire, ce globe, ces cartes, que je me préparais à ma vie, à mon rôle, comment dire? à mon devoir. Parfois, surtout aux études du soir, sans lever le nez de ma table, j'essayais de me figurer

ce que serait cette vie, ce rôle. Les gravures et les mots de mon livre se mêlaient dans ma tête à je ne sais quels projets. M. Balme s'approchait, mettait la main sur mon épaule : — « Travaillez bien, Alexandre, si vous voulez arriver. » Et je me disais, pas sur le moment (sur le moment, j'aurais pleuré de reconnaissance) : — « Arriver; mais à quoi? A être instituteur? Non, ce n'est pas cela qu'il veut dire. » N'importe, je me remettais au travail, et je me disais qu'un jour je verrais bien.

Nous avions à notre tour quitté l'école et descendions la colline du village. On arrachait des légumes; des chariots entraient en gémissant dans les terres sableuses, s'immobilisaient et le cheval, un instant, dressait sur l'horizon une tête éperdue et cabrée par l'effort.

— Plus tard, — murmura Alexandre, — je me suis demandé si je verrais jamais quelque chose.

Au détour du chemin, nous aperçûmes sa maison. Il sourit :

— J'avais tort.

Et comme nous atteignions la cour de la ferme :

— Est-ce que la vie vous semble moins large, moins riche qu'autrefois?... N'est-ce pas! La mienne aussi m'a donné plus que je n'attendais de mon banc d'écolier.

Mais, au seuil du logis, une jeune femme était apparue. Alexandre se hâta vers elle, lui prit les mains, et la regardant, puis se tournant vers moi :

— Beaucoup plus, — dit-il, — beaucoup plus.

Il riait et cherchait le rire de Florence. Je sentis alors sur moi un long regard méfiant, fier et craintif à la fois, le regard touchant d'une très jeune femme qui se sent jugée devant son mari, plus touchant encore chez Florence, qui semblait s'être elle-même condamnée.

Des fleurs sur la table, une vaisselle neuve, de clairs rideaux, ouverts sur la vallée : je distinguais un à un tous ces riens, et les plus naïfs, offrandes au monde nouveau que deux époux ont découvert. J'imaginais Florence, pendant l'absence de son mari, composant cette coupe de fruits, accrochant au mur cette assiette enluminée. Là était son rôle, devait-elle se dire, un rôle sans gloire, la part de Marie, mais sa part enfin.

On avait approché de la table le fauteuil d'osier; mais si

près qu'il fût, la vieille femme paraissait encore en retrait, et satisfaite de l'être. Les deux jeunes gens s'empressaient autour d'elle; elle accueillait leurs soins d'un murmure ou d'un signe de tête. Je vis Florence, soudain découragée, se tourner vers Alexandre. Il lui sourit. Elle reprit sa tâche; ses gestes, son empressement et jusqu'à son visage étaient les mêmes; mais elle devint silencieuse : il lui était plus facile de contraindre son corps que sa voix.

La nuit tombait; Florence ferma les volets. Nous fûmes un instant dans une obscurité parfaite; et, comme Alexandre s'était tu, j'entendis sa mère respirer lourdement, puis, dans un coin de la pièce, un souffle étranglé. Mais déjà Florence venait à nous, portant une lumière; pour être moins éblouie, de ses deux mains elle tendait la lampe le plus loin qu'elle pouvait; elle y voyait mal encore et son pas hésitait. Nous la regardions venir, gracieuse dans sa gaucherie même; et ses traits crispés se détendaient à mesure qu'elle approchait de la table.

Je m'étais étonné qu'Alexandre ne vînt pas à son aide. Je me tournai vers lui; il regardait encore Florence, et tout son visage exprimait un tel ravissement que je détournai la tête.

Il se remit à parler. Je savais comme il pouvait se rendre sensible dans chacun de ses mots. Mais ce soir-là, — c'était d'un écolier qu'il parlait, ou d'un paysan, ou d'un souvenir d'enfance — il y avait en lui une chaleur, une gratitude, une attente aussi qui tantôt faisaient trembler sa voix, tantôt l'affermissaient, tantôt se prolongeaient dans un silence que je n'osais interrompre. Et, sans doute, tout cela n'allait pas sans hésitations ni maladresse. Mais c'était l'un de ces instants où un homme, comme enivré de sa vie et pourtant lucide, quoi qu'il dise, se dit enfin lui-même et se dit tout entier.

Florence se tenait la tête baissée, le visage fermé, le corps un peu tendu vers lui. Quand il se taisait, elle le regardait furtivement, et les yeux si brillants que je les crus parfois humides de larmes. La regardait-il à son tour, elle détournait une tête confuse, déplaçait un couvert, ou, d'une voix enrouée, s'adressait à moi.

C'est ainsi du moins qu'elle se tint d'abord. Tout changea brusquement.

Le repas touchait à sa fin. La mère avait reculé son fauteuil; elle restait dans la pénombre, les mains croisées, les yeux clos; et j'aurais pensé qu'elle dormait, si parfois un tressaillement des mains, une inclinaison de la tête ne m'avaient montré qu'elle écoutait son fils et non peut-être sans fierté. Alexandre s'y méprit et murmura :

— Voilà mère qui s'est assoupie, dans la paix de sa belle conscience.

Aussitôt une voix coupante :

— Laisse-la ma conscience. Je souhaite à tout le monde, mon pauvre garçon, de l'avoir aussi nette.

Il parut d'abord atterré. Je ne pouvais ni le regarder ni regarder Florence; et, pendant quelques instants, ce fut un silence intolérable. Puis sa voix de nouveau s'éleva, tremblante, coupée de lourdes pauses. Lentement, elle s'apaisa, au point qu'on n'y sentit plus d'efforts. Et d'avoir pu dominer son trouble, il sembla pris d'une joie plus grande encore. C'est pour Florence seule qu'il parlait à présent.

Florence, elle aussi, s'était écartée. Livide, les yeux fixes, elle ne faisait pas un geste. De longues minutes passèrent. Toute la tendresse d'Alexandre, loin de la rasséréner, semblait aviver sa blessure. L'aimait-elle si mal? Je me pris à la juger sans indulgence. Je guettais un mot, un geste, un simple regard qui la montreraient enfin touchée.

Je surpris ce regard, et ce fut pour moi le plus étrange. Dans le visage qui s'était soudain tourné vers Alexandre, je ne voyais plus ni dépit, ni blessure, mais de l'effroi. Non pas une crainte vague; mais une terreur de ces paroles, de cet amour, de cet homme. Une terreur qui grandit en quelques instants jusqu'à l'affolement. Je me levai à demi. Quelque chose allait se passer, contre quoi rien de prévaudrait plus. Florence se dressa, heurtant sa chaise, qui s'abattit. Fût-ce ce bruit? Elle se tint d'abord immobile, une main à la gorge. Puis, d'une voix presque calme :

— Mère, voulez-vous que je vous aide à gagner votre chambre?

La vieille femme l'examina sans rien dire. Mais déjà Florence lui avait pris le bras et l'aidait à se lever. Les deux femmes, l'une soutenant l'autre, quittèrent la pièce.

Nous sortîmes. Une nuit laiteuse emplissait la vallée. A travers ces champs blanchâtres, une ligne sombre révélait le cours de la rivière. Dans la forêt miaulait un oiseau nocturne; puis il se formait un tel silence que l'on eût dit qu'il vînt d'un grand corps.

Florence nous rejoignit enfin. Elle semblait apaisée.

— Bonsoir, Alex, — dit-elle.

Elle souriait; je crus le voir rougir. Elle se tint à son bras et nous allâmes ainsi jusqu'à l'auvent où j'avais rencontré Alexandre.

— J'y suis venu bien des fois, — dit-il. — L'an dernier surtout, et l'année d'avant, quand j'étais seul et que je ne savais pas que la vie pouvait être aussi belle.

Je retins mal un geste : avait-il oublié déjà?... Mais il reprenait :

— Belle malgré toutes les traverses. Mais non, belle à cause de ces traverses.

— Qu'est-ce qu'une belle vie? — demandai-je.

— Mais... Oh! je ne sais comment dire. Il me semble pourtant que je le sens bien. C'est peut-être une vie qui a trouvé son devoir, celui pour lequel elle était faite.

Il s'était assis près de moi, contre la cabane. A quelques pas de nous, Florence se tenait adossée à un arbre, dans l'ombre. C'était à elle qu'à travers moi, il s'adressait.

— Je parle de devoir; mais je pense au bonheur. Le devoir d'avoir le plus grand, le plus noble bonheur...

Puis d'une voix assourdie :

— Ce sont de grands mots. Je voulais dire... On se trouve auprès de quelqu'un que l'on a toujours cherché, ou attendu; il ne dit rien, on l'aperçoit à peine; mais il est là. Il n'y a que cela, mais c'est assez. Tout est bien, on se sent meilleur, on est sûr que l'on n'aura pas vécu en vain. Mais non, il n'y a pas cela seulement; tout a beau être parfait : on se dit, on est sûr que, le lendemain, ce sera mieux encore.

Je crus entendre une sorte de plainte.

— Florence...

Mais la jeune femme, hâtivement, s'éloignait. Il courut, la rejoignit, lui prit les mains. Elle détournait la tête; son visage, baigné de lumière, apparut tout en pleurs.

— Florence, tu songes encore à ma mère? Mais c'est fini. Nous vivrons seuls; tu sais bien que c'est possible, que c'est facile. Tu songes... tu songes à... Mais tu sais bien que rien ne compte pour moi du passé.

Elle se débattit soudain si violemment qu'il lâcha prise, puis la regarda, décontenancé.

— Je t'en prie, — murmura-t-elle; — ne me parle plus de quitter cette maison, ni ta mère. Tu ne comprends donc pas... Non, non, tu ne peux pas comprendre, tu n'es pas fait pour comprendre...

Puis, comme si elle avait honte de ses paroles, elle lui tendit d'elle-même une main qu'elle abandonna un instant.

Nous revînmes vers la maison. Des arbres qui bordaient la route, tombaient de lourdes ombres; et comme ils s'effaçaient dans la lumière, ces ombres paraissaient seules réelles. Florence marchait sur l'accotement et nous n'entendions qu'un bruit d'herbes froissées.

III

Cette saison-là, je ne revis pas Alexandre, mais le hasard, une fois encore, me mit en face de Florence. Je ne la vis que quelques instants et nous n'échangeâmes que de rares paroles; c'en fut assez cependant pour qu'elle me parût tout entière engagée dans un drame dont elle n'attendait pas d'issue.

C'était vers la fin d'octobre. De notre village et des hameaux d'alentour, on était parti dès l'aube en pèlerinage. Trois heures de marche à travers la forêt, sous un ciel grisâtre où passaient en criaillant des bandes de corbeaux. Quand j'atteignis la clairière, deux cents personnes, les unes sur des bancs, d'autres debout derrière, d'autres assises sur l'herbe, se pressaient devant une vieille chapelle.

La porte était ouverte, l'autel illuminé. On pouvait suivre les gestes du prêtre, mais on ne distinguait pas ses paroles; et parfois il s'avançait jusqu'au seuil, souriait ou levait la main; alors, du chœur des jeunes filles naissait un cantique, grêle et mal assuré, de s'élever ainsi sous un ciel sombre, dans un pays perdu.

Visages sans grâce, traits terreux, yeux sombres et furtifs,

ils se tenaient un peu courbés, chacun couvant son histoire, incrédules et superstitieux, livrés pour tout le jour à eux-mêmes par la grâce du ciel et d'une terre enfin endormie.

Soudain des têtes se retournèrent; un chuchotement courut à travers les bancs. A la lisière du bois, Florence venait d'apparaître. Devant les regards qui la dévisageaient, elle hésita un instant; puis, sans regarder personne, elle s'avança à quelques pas des autres femmes et se tint immobile, tournée vers la chapelle, sur les traits un air de défi. Elle était vêtue de clair, seule de ce petit peuple solennel, et cette tenue même semblait une insolence.

Je ne l'avais jamais connue pieuse; en cet instant encore, ce n'était pas la piété qui se lisait en elle. Était-elle venue pour se distraire? Elle savait de reste qu'on ne l'aimait pas, pis : qu'elle traînait d'une atmosphère de scandale. On s'en prenait moins à sa faute, qu'à l'éclat qu'elle lui avait donné, à son orgueil, à son mariage surtout, dont on la jugeait indigne.

Cependant la messe touchait à sa fin. Le ciel s'était éclairé; un rayon frappa la cime des arbres, gagna la chapelle, et, comme le prêtre bénissait l'assemblée, l'accueillit, le baigna, rendit une jeunesse à sa parure. Alors ce fut un long murmure d'aise; les enfants entamèrent des jeux; des groupes allèrent choisir, au pied d'un arbre, auprès d'un mur, un coin où déjeuner à l'aise, ombreux et tiède à la fois.

Florence était restée seule. Elle parut, quelques instants encore, s'intéresser à la chapelle. Brusquement, elle s'avança vers un groupe de jeunes filles et leur tendit la main. Surprises, elles se regardaient du coin de l'œil. Florence parlait d'une voix haute et nette; elles répondaient confusément. L'une enfin s'écria qu'on les appelait; elles s'éloignèrent, l'une vers l'autre penchée, chuchotantes.

Florence salua une vieille femme, qui répondit d'un signe de tête; puis une autre, qui ne sembla pas l'apercevoir; une autre encore, qui s'approcha d'elle, murmura quelques mots, parut embarrassée, se détourna.

Florence souriait à présent. Elle allait d'un groupe à l'autre. Ni les regards, ni le misérable accueil qu'elle recevait ne semblaient l'émouvoir. Même on aurait pu croire qu'elle y trou-

vait un plaisir, si la raideur de sa démarche et certains gestes trop brusques n'eussent révélé un corps tendu à l'extrême de sa force.

Mais comme elle frôlait un cercle d'enfants assis sur l'herbe, cessant leurs jeux, ils se levèrent tous et se découvrirent devant la femme de leur maître. Elle s'arrêta, rougit; ses doigts se tendirent et se crispèrent. Elle parut soudain si cruellement en désarroi que je m'approchai d'elle.

J'étais sûr qu'elle m'avait vu depuis longtemps et soigneusement évité. En cet instant pourtant, il me sembla qu'elle m'accueillait avec reconnaissance. Les enfants s'étaient écartés. Je lui parlai d'Alexandre; elle me regardait fixement, mais paraissait m'entendre à peine. Une ombre bleue cernait ses paupières; le front plissé, les lèvres gonflées, elle semblait, enfantine et charnelle, poursuivre quelque image et trouver dans son amertume une délectation.

Je m'irritai de son silence.

— Vous savez, — lui dis-je, — que je connais Alexandre depuis l'école. Je n'ai rencontré personne qui fût plus digne d'affection et même de respect.

Son regard ne me quittait pas. Mais soudain, avec un rire bref :

— Vraiment! — fit-elle. — Vous pensez me l'apprendre?

Les groupes d'alentour avaient fait silence et tentaient de surprendre nos paroles. Elle baissa la tête; son pied creusait un trou dans l'herbe. Et je ne savais pourquoi ce geste machinal me causait du plaisir; je me souvins plus tard que je l'avais maintes fois observé chez Alexandre.

Enfin, d'une voix changée :

— Je vous remercie de votre amitié pour lui, — dit-elle.

Elle voulut parler encore, secoua la tête, et s'éloigna. Elle disparut entre les arbres.

Je revins à la nuit tombante. Déjà mes compagnons de pèlerinage avaient dû atteindre leurs maisons. L'humidité montait des feuilles assemblées sur le sol. Mais il ne soufflait aucun vent, et la forêt, sur des lieues, s'étendait silencieuse, immobile, nue, déjà prête pour l'hiver.

Je parvins à la lisière et m'assis sur le tronc d'un arbre

abattu. Une odeur d'iode et de marécage s'insinuait avec l'ombre. Un instant, tout parut obscur; puis une nouvelle clarté, mais pâle et froide, se glissa entre les arbres. Levant la tête, je vis alors que la lune était déjà haute dans le ciel.

Ce fut à cet instant qu'il me sembla percevoir je ne sus quel chantonnement. Il cessa; je crus m'être abusé. Non, au détour d'un sentier, la voix, de nouveau, s'élevait. C'était un chant sans paroles, l'un des plus étranges que j'eusse entendus. L'heure et le lieu s'y prêtaient peut-être; mais il n'était pas possible que le chant lui-même n'allât au cœur. Une voix limpide comme celle d'un enfant, soudain grave, soudain tremblante, toujours contenue. C'était moins un chant qu'une confidence, et parfois on eût dit une plainte. Mais quelque peine qu'elle exprimât, il s'y mêlait, me semblait-il, une délivrance, de pouvoir enfin s'exprimer. Et c'est encore aux enfants que je songeais, dont les sanglots se muent parfois en une sorte de mélopée, et trouvent là quelque apaisement.

Florence passa à quelques mètres de moi. Elle ne pouvait m'apercevoir. Pourtant elle s'était tue, comme si elle eût soudain senti une présence. Longtemps encore, je prêtai l'oreille. J'entendis décroître le bruit de ses pas sur les feuilles; mais elle restait silencieuse.

Quelques jours après, je dus quitter le village.

IV

La veille de Noël, la neige cessa. Elle tombait depuis mon arrivée, trois jours avant, — trois jours de prison. En une nuit, le temps devint très doux; tout fondit; les gouttières chantèrent; la terre ne fut qu'un marécage où l'on se hasardait à pas prudents.

J'hésitais encore à sortir. On frappa. Une matinée perdue.

Je ne pus m'empêcher de rire à la vue d'Alexandre. Botté, tout vêtu de cuir, un passe-montagne au cou, un fusil en bandoulière : je n'avais pas rencontré chasseur plus pacifique.

— Oh! — dit-il, — c'est pour faire comme tout le monde. Mais le gibier ne court pas grand danger.

Il souriait, les yeux clignotants, les mains embarrassées. Quelque chose en lui avait changé. Son sourire peut-être, qui paraissait moins ouvert. Son visage était amaigri, plissé; il me sembla y voir de l'amertume.

Il se mit à parler, et ce fut un nouvel étonnement. Ces formules polies, ces propos indifférents, cette voix un peu lasse... Il vit ma gêne, s'interrompit et détourna les yeux.

— Voulez-vous vous asseoir?

Il secoua la tête. Il s'était adossé à un mur. Et soudain, désignant son fusil :

— Ce n'était qu'un prétexte, — murmura-t-il.

Puis il me tendit la main :

— Je vous demande pardon. J'ai manqué de confiance... C'est drôle; nous sommes sûrs que nos amis s'intéressent aux détails de notre vie. Et quand il s'agit de... de cette vie même, nous n'osons plus rien dire.

Quelques minutes après, nous marchions côte à côte sur la lande qui prolonge le village. J'avais moi-même pris un fusil (le regard d'Alexandre à cet instant...). Sur cette terre boueuse, c'était à chaque pas un souci, une lutte, une petite fatigue qui ne nous déplaisait point. A notre droite, une vapeur montait de la vallée. Très haut dans le ciel, un grand oiseau planait.

Nous parvînmes à des pâturages déserts, où des plaques de neige achevaient de fondre. Je m'assis sur la perche d'une clôture. Quelque temps encore, Alexandre resta silencieux. Puis, sans me regarder :

— Vous rappelez-vous, — dit-il, — notre première rencontre, à la fin de l'été?... Nous nous étions à peine reconnus : déjà je vous racontais que ma vie était belle. Je me suis, depuis, souvent demandé pourquoi je vous l'avais dit si vite... Voyez-vous, c'était peut-être parce que je n'en étais plus très sûr, parce que j'avais besoin de l'affirmer.

Il réfléchit.

— Oui, à cette époque déjà, tout commençait à changer. Florence n'était plus la même. Je cherchais à me le cacher. Oh! j'y arrivais bien, parfois.

Il s'appuyait au fil métallique du clos.

— C'est que vous ne pouvez pas savoir. Nous étions mariés

depuis trois mois. Vous ne pouvez pas savoir tout ce que ces trois mois ont été pour moi, ce que j'ai cru, ce que j'ai espéré... Je ne pensais pas que tout s'en irait si vite.

Ses longues mains se crispèrent.

— Si du moins j'arrivais à comprendre... Mais non, je me débats comme un aveugle. J'ai tout essayé. Je croyais d'abord que Florence ne pouvait pas vivre auprès de ma mère, dans cette maison isolée. Depuis un mois nous habitons le village, sans ma mère : — et rien n'est changé. Ou plutôt si, tout s'est aggravé... J'ose à peine vous le dire : parfois il me semble que Florence me déteste. Notre vie, notre « belle vie » est devenue un supplice. Si ce n'était que pour moi, je m'y résignerais. Mais Florence paraît souffrir encore plus que moi. Des jours entiers, elle reste sans rien dire. Ou bien elle sort, elle se promène dans les champs, elle rentre à la nuit. On dirait, je ne sais pas, on dirait qu'elle a peur de moi, ou qu'elle veut se venger. Depuis quelques jours surtout, tout ce qui peut m'atteindre, me peiner, me blesser même, on dirait qu'elle prend plaisir à le faire. Parfois, parfois, voyez-vous, je souhaiterais, comme une délivrance, d'apprendre qu'elle n'a pour moi aucune affection. Mais je ne peux même pas en être sûr.

J'essaie de rapporter fidèlement ses paroles, mais je n'espère pas en rendre l'accent. C'était une voix sourde, appliquée, hésitante; je le sentais trembler d'avancer un mot qui ne fût pas tout à fait vrai, d'exprimer une peine qui ne fût pas exactement sa peine. Et parfois il s'interrompait, levait sur moi des yeux indécis, comme s'il eût craint de me voir gêné par ses paroles. Mais non, si nues qu'elles fussent, elles gardaient une touchante pudeur.

— Pourtant, — reprit-il, — il est une chose dont je suis sûr. C'est qu'il y a chez Florence une vraie noblesse. Oui, je sais comme on l'a jugée au village, quand... quand... Mais justement, c'est parce qu'elle ne calcule pas, c'est parce qu'elle est tout élan, toute indépendance, qu'elle s'est laissé aller à cette folie. Vous le sentez, n'est-ce pas? vous le sentez comme moi?... Mais voilà, c'est quand je lui parle de cette noblesse, et de ce que notre vie pourrait être, grâce à elle, c'est là surtout que Florence se ferme, qu'elle s'éloigne.

Une sonnerie de cloches nous parvint, étouffée par l'air

humide. Tournant la tête, j'aperçus, à l'horizon, derrière la lande, le sommet d'une église. C'était midi. Nous revînmes au village. A ras de terre, une mince couche de buée tremblait sous le soleil.

— J'ai passé ma vie, — dit encore Alexandre, — à me répéter qu'avec de la persévérance, un homme pouvait, dans ses limites, tenir sa place, accomplir son œuvre. Aujourd'hui...

A cent pas des maisons, nous perçûmes des rires et des cris d'enfants. C'était vacances depuis la veille.

***

Les rires durèrent jusqu'au soir. Et quand la nuit fut tombée, ils ne parurent baisser que pour céder la place à une joie plus profonde. Vers huit heures, les lumières des maisons s'éteignirent. Mais d'autres, dans la rue, commencèrent à glisser, furtives et vacillantes, selon le balancement des lanternes.

Je sortis à mon tour. Il faisait noir. Le vent s'était levé, faible encore, mais froid et gros de neige. Dans les maisons désertées, des chiens aboyaient longuement.

La grande salle de l'hôtel de ville était pleine : la salle du cadastre, la salle des délibérations, la salle de l'état civil — ces noms qui jadis représentaient pour nous les plus graves affaires des hommes. Une cinquantaine de têtes enfantines couvaient des yeux un jeune sapin. Mais d'autres groupes s'étaient formés, celui des mères, celui des hommes, et, à l'écart, le cercle chuchotant des jeunes filles. Au fond de la salle, sur une estrade, des musiciens accordaient leurs instruments; et parfois un son rauque faisait tourner les têtes et déclenchait un rire nerveux. On entendait les dalles du corridor et le plancher des salles voisines résonner sous le pas lourd des garçons. Gestes brusques, corps embarrassés, regards inquiets : l'approche de la fête éveillait autant de honte que d'avidité.

Un air de valse s'éleva de l'orchestre. Et d'abord personne n'y parut prêter attention; simplement, les paroles se précipitèrent, et l'on voyait tous ces corps tressaillir. Puis un couple se leva, le visage rouge, les yeux chauds; un autre suivit.

Au seuil de la pièce, les garçons apparurent. Florence se tenait au bras de l'un d'eux.

Il y avait en elle, dans ses gestes, dans sa démarche, dans le rire qui la secouait, un air si forcené que tous les entretiens cessèrent. Les danseurs s'étaient immobilisés; et, tandis qu'elle-même se mettait à danser, étroitement enlacée à un valet de ferme, un instant on n'entendit plus que la musique, le glissement du couple, et ce rire qui la reprenait par accès et faisait trembler ses épaules.

— Mais... mais elle est folle.

Des murmures s'élevaient. Les regards se tournaient à présent vers Alexandre. Il se tenait debout, dans un coin, livide, les yeux à demi fermés; à côté de lui, le maire et deux ou trois fonctionnaires détournaient la tête.

Florence passa devant moi; son rire avait cessé; les yeux fixes, les pommettes rouges, elle crispait les mains sur son cavalier.

— Folle ou ivre?

L'orchestre se tut. Nous vîmes alors Alexandre se diriger vers Florence. A voix basse, il lui dit quelques mots; elle regardait un coin de la salle et restait silencieuse. Il tendit la main vers elle; tout le corps de la jeune femme se déroba. Et comme la musique s'élevait de nouveau, nous l'entendîmes demander à Florence de danser avec lui; mais elle, se détournant, rejoignit le garçon de ferme, qui suivait la scène d'un œil narquois.

Alexandre se tint quelque temps immobile, le visage vide. On l'estimait, on l'aimait; il n'était personne qui ne voulût le lui témoigner au moins du regard. Je me pris à songer que ces regards n'étaient pas si différents de ceux qu'enfants, nous avions déjà pour lui. Il porta une main à sa cravate; la main descendit, tira et tendit le veston à petits coups. Il sortit enfin. Au seuil de la salle, les garçons s'étaient brusquement écartés. Nous entendîmes de nouveau, venu de Florence, une sorte de rire.

— On ne peut donc pas la chasser, — dit une femme à voix haute.

Une autre :

— Elle se croit belle, avec cela.

Non, elle n'était pas belle en cet instant, les narines pincées,

les traits tirés. Mais derrière ce masque, il me sembla qu'un nouveau visage lentement se composait, le visage le plus secret de Florence, le plus nu, le plus fidèle, un visage qu'elle ne se connaissait pas, sans doute, et qu'elle ne devait pas connaître.

Un brusque éclat, des cris, un nouvel arrêt de la danse. S'arrachant des bras de son cavalier, Florence l'avait violemment frappé et courait vers la porte. Il la rejoignit, lui tordit les poignets. Deux hommes lui firent enfin lâcher prise. Et tandis que les pas éperdus de Florence s'éloignaient dans les couloirs, il criait encore :

— Garce, garce, qu'est-ce que je lui avais fait?

Je sortis. La place était déserte. Un vent furieux soufflait; la neige recommençait à tomber.

***

Vers deux heures de la nuit, je perçus des pas et des chuchotements devant ma maison. « La rentrée du bal. » Mais quelqu'un appelait. Je me levai, poussai les volets; sur la blancheur du sol, quelques silhouettes apparurent.

— Pouvez-vous venir avec nous? Elle s'est jetée dans la rivière.

Un peu plus tard, nous quittions le village. Mes compagnons portaient encore leur tenue de bal, que protégeaient mal de grosses pèlerines d'enfants. Le vent s'était apaisé; mais la neige tombait plus drue. Nous allions, une perche, une lanterne ou des cordes en mains. Une chaussure trop neuve gémissait à chaque pas. Au-dessus de nous, tout était noir, et l'on n'apercevait les flocons que lorsqu'ils nous frôlaient déjà. Mais une faible clarté montait de la terre et guidait notre marche.

Au milieu de la nuit, Florence, à bout de souffle, avait atteint la maison de la vallée, qu'habitait encore sa belle-mère. Ce qu'elle avait dit ou fait, on ne le savait. On savait seulement qu'elle s'était enfuie en criant qu'elle allait se tuer. Longtemps, la vieille avait appelé; vers minuit enfin, le courrier qui revenait de la gare l'entendit; ce fut lui qui porta la nouvelle au village.

Au flanc de la colline, notre marche devint pénible; nous

glissions, tombions parfois; la neige avait effacé la moindre trace de sentier.

— Elle aurait pu choisir un autre temps, — grommela l'un de nous.

Mais il le dit sans amertume et sa parole n'eut pas d'écho.

Nous aperçûmes enfin des lumières éparses dans la vallée. Les recherches avaient commencé; peut-être déjà... Nous fîmes en courant le reste du trajet. Ce fut la rivière. Sur le pont, un homme, en nous voyant, secoua la tête.

Nous nous répartîmes alors par groupes de deux au long de la rivière. Elle était inégalement profonde; sur de longs parcours, on l'entendait ruisseler; brusquement son lit se creusait: elle devenait silencieuse. Penchée sur ces trous, la lanterne éclairait une eau noire et dormante; la perche s'enfonçait, entrait dans la vase; des bulles montaient à la surface; une odeur fétide serrait la gorge.

Un enfant nous suivait, les mains dans les poches, claquant des dents. Nous ne le connaissions pas; nous ne savions comment il était venu.

— Mais rentre donc chez toi, morveux.

Il hochait la tête, s'éloignait un peu. L'instant d'après, il était derrière nous.

Je me trouvai en face d'Alexandre. Il se tenait immobile, au détour de la rivière. Et comme je l'appelais et lui prenais la main, il me regarda longuement et d'abord ne parut pas me reconnaître. Puis sa main trembla dans la mienne.

— Je suis perdu, — dit-il.

Plus d'une fois, au cours de ces recherches, je le rencontrai encore. Il se penchait sur l'eau; on l'écartait doucement. Il allait alors vers un autre groupe.

Cela dura jusqu'à l'aube. Vainement, sur deux kilomètres, on avait sondé la rivière. Parfois, harassés, nous nous asseyions sur la neige; d'autres fois, sentant venir l'engourdissement, nous prenions cette neige à pleines mains et nous en frottions le visage. Mais je voyais approcher l'instant où l'on renoncerait à chercher davantage.

Soudain, non loin de nous, une longue plainte s'éleva. Une plainte, un rire, un cri de peur? A présent qu'elle avait cessé nous ne le savions plus. Mais quelqu'un accourait, s'arrêtait

à vingt pas de nous, le bras tendu. C'était l'enfant qui, toute la nuit, nous avait accompagnés. Ses lèvres se retroussaient sur ses dents serrées; pareille expression de terreur ne m'avait pas encore frappé. A toutes nos questions, il restait muet; mais d'une main tremblante, il désignait un point de la vallée, non pas la rivière, cette baraque, plutôt, au milieu d'un pré.

— Là, c'est là? tu veux parler de cette baraque?

Il parvint à faire un signe de tête. Nous nous regardions, étonnés.

— Eh bien, viens, montre-nous.

Mais son effroi parut grandir. Nous nous dirigeâmes vers la maisonnette de planches. Une lueur jaunâtre commençait à sortir du ciel.

Et d'abord la baraque nous parut vide. Je m'avançai, heurtai une fiole. On fit jouer un briquet. Dans un coin, étendu sur le sol, un corps...

Jusqu'au dernier instant, Florence n'avait pas su comment mourir. Je la voyais, penchée sur l'eau, et prise d'effroi, puis se réfugiant dans cet abri pour y trouver une mort plus humaine. Un peu de sang s'était caillé au coin des lèvres; quelques taches sombres parsemaient son visage, un visage décharné, sans défense, celui d'un enfant.

V

Quelques semaines plus tard, je me retrouvais de nouveau dans la vallée. Alexandre était revenu vivre auprès de sa mère. J'allais quitter le village jusqu'à l'été.

J'entrai dans la cour de la ferme, frappai. On ne me répondit pas d'abord, et je compris trop tard qu'on le faisait à dessein. Poussant la porte, j'aperçus, au fond de la pièce, la vieille femme, immobile, la tête droite, les mains serrées sur l'osier du fauteuil.

— Vous voyez bien qu'il n'y a personne, — dit-elle... — Moi? Moi! Croyez-vous que l'on compte à mon âge, à supposer que l'on ait jamais compté!

Était-ce l'heure avancée, les rideaux tirés, le désordre des meubles? Je reconnaissais à peine la pièce. Pas un portrait

sur la cheminée. Je cherchais un souvenir, la trace d'une présence; je les cherchais en vain.

— Vous aussi, vous venez aux renseignements. Oh! vous en avez le droit. Tout le monde a des droits sur nous... Après tout, mieux vaut qu'Alexandre ne soit pas là. Il dirait encore qu'il l'a tuée.

Elle me dévisagea.

— Mais vous le dites peut-être aussi? C'est beau, l'instruction. Maintenant ce sont les moutons qui tuent les loups.

Elle parlait avec tant d'âpreté que je n'osais glisser une parole.

— Moitié orgueil, moitié folie : voilà ce qui l'a tué. J'ai vu beaucoup de choses; j'ai vu mes deux frères se battre au couteau pour une souillon qui se moquait de tous les deux; j'ai vu emmener mon homme, lié comme une bête, dans un asile. Mais je n'avais pas vu ça.

Elle se tut. Mais ses lèvres remuaient encore, comme si elle ressassait une injure ou répondait en elle-même à quelque reproche.

— Ils disent que j'aurais dû la retenir. Et comment la retenir? Ils ne l'ont pas vue. Cet air de bête traquée, ces cris : « Je veux mourir. Je ne suis pas digne de lui. Je ne savais pas que cela pouvait être aussi beau, aussi grand. — Alors pourquoi te plains-tu? — Mais vous ne comprenez donc pas! Parce qu'il est trop tard, parce qu'il me donne tout, ce que je n'attendais plus, ce que je n'avais plus le droit d'attendre. Et moi, et moi, qu'est-ce que je peux lui donner? De sales souvenirs, un corps souillé. Vous non plus, vous ne comprenez donc pas? Plus il est généreux, plus il me fait sentir que je ne vaux rien. » Ah! en ai-je entendu!

— Mais, — demandai-je, — pourquoi est-elle venue auprès de vous?

La vieille femme ne parut pas m'entendre.

— Elle criait encore : — « J'ai tout fait pour qu'il se détache de moi. Mais je ne peux plus, je n'ai plus le courage. Dites-lui que ce n'était pas vrai. Il en souffrira, mais j'aime mieux... » *Je, je,* toujours *je* : elle n'avait que ça à la bouche. Et encore : — « C'est fini. Je viens de le déshonorer, tout à l'heure, au bal. — Mais, démon, qu'est-ce que tu allais donc faire à ce

bal! » Et elle : — « Chercher ma honte. » Des phrases de livre, des phrases de pauvre folle.

Alexandre venait d'entrer. Il me serra silencieusement la main, puis s'assit au coin de la cheminée, le visage dans l'ombre.

— J'ai voulu vous revoir avant de partir, — lui dis-je.

Sa mère fixait sur lui un regard aigu; puis elle haussa l'épaule et détourna la tête.

— Nous n'avons pas su la comprendre, — murmura-t-il enfin.

Mais elle :

— Parle pour toi. Moi, j'ai tout deviné dès qu'elle est entrée ici. Toute ma vie, j'aurai vu clair, et je n'aurai rien pu empêcher.

Et comme il retenait mal un geste d'impatience :

— Mon père était fermier; et son père aussi; et le père de son père. Toi, tu as voulu faire des études. Tu as beau être maître d'école, mon pauvre garçon, tu n'es pas malin.

Puis, à voix basse :

— Elle non plus, elle ne voulait pas être une paysanne.

Nous sortîmes. Le soir venait. C'était l'époque, c'était l'heure où la campagne paraît la plus nue. La terre, gelée, résonnait sous nos pieds. Je me rappelais une autre promenade et le froissement de l'herbe sous les pas de Florence.

— Elle vous a dit?...

— Oui.

— Elle ne vous a pas tout dit.

Il s'était arrêté. Au fond de la vallée, un coup de feu retentit; puis un long aboiement.

— Voyez-vous : je n'avais à la bouche que de grands mots : « idéal, noblesse, pureté... ». La pauvre petite, ce sont ces mots-là que je regardais, ce n'était pas elle.

Il secoua la tête, et, comme s'il eût trouvé dans son abattement même la force de parler :

— Non. Ce n'est pas cela que je voulais dire. Depuis... depuis mon malheur, j'ai beaucoup réfléchi. Je me suis demandé si ce que j'aimais en elle, ce n'était pas son « impureté ». Tout cela me fait honte; mais je veux le dire. Quand j'étais enfant, je la regardais vivre, si libre, si séduisante déjà,

vous vous rappelez? si différente de moi. C'était bien cela qui m'attirait. Et plus tard, quand elle est partie avec cet homme, et que je passais les jours à remâcher mon amertume, je crois que je l'aimais encore plus. Et plus tard, quand j'ai pu l'épouser enfin, je me demande si je ne cherchais pas — comment dire? une revanche, une revanche, c'est cela, une revanche sur sa beauté, sur sa faiblesse, sur la vie.

Il eut un rire sec.

— La revanche de la sagesse.

Nous fîmes encore quelques pas. Et comme il me fallait partir :

— C'est drôle, — dit-il soudain. — Dieu sait que d'images, que de pensées, que de cris ont empli ma vie depuis un an. Mais ces jours-ci, quand je songe à Florence, il y a une image, toujours la même, qui m'apparaît d'abord, et qui revient, et qui demeure enfin. Un des premiers jours de nos fiançailles, nous étions allés, Florence et moi, jusqu'à cet arbre, là-bas. Je m'étais assis sur un tas de pierres. Elle se tenait adossée à l'arbre; vous savez comme elle aimait à être ainsi. Nous ne disions rien. Moi, qu'est-ce que j'aurais pu dire! j'avais tout. Florence regardait droit devant elle; mais parfois, quand elle pensait que je ne le voyais pas, elle tournait un peu la tête de mon côté. Je ne peux pas vous dire; c'était comme si elle eût tout craint et tout espéré. C'est tout, il n'y a rien d'autre... Oh! il y en a assez pour m'accompagner longtemps.

La nuit montait de la vallée. Je traversai une fois encore les champs d'herbe folle qui bordent la rivière; les pluies en avaient couché au sol de longues bandes plus claires. Puis ce fut la passerelle où, quelques mois avant, j'avais aperçu Florence.

Enfant, le monde était peuplé pour moi de figures imaginaires : celles de mes livres, ou de mes désirs. Je me souviens d'un conte que je trouvai dans un livre de l'école; il parlait d'une fille à demi folle, qui vivait cachée dans les roseaux d'une rivière. Toutes ces figures ont peu à peu disparu. Pourtant cette terre n'est pas moins peuplée. J'ai vu se lever d'autres figures; je ne les avais pas cherchées; je ne les aurais pas crues si belles.

MARCEL ARLAND

ESSAI D'UN PROGRAMME DES RÉPUBLICAINS-NATIONAUX

Nous avons dit[1] la nécessité morale et politique de dissoudre la Chambre et d'inviter le pays à en élire une qui soit à son image et qui puisse délibérer sans la protection de la police.

La crise qui a éclaté dans le sein du parti radical, à l'occasion de la candidature de M. Bergery à Mantes montre bien qu'il faut se hâter. Tandis que les vieux radicaux restent fidèles au chef qui les représente au gouvernement, M. Édouard Herriot, les jeunes radicaux se sont prononcés pour M. Bergery. Curieuse attitude car le chef du « Front commun » a quitté le parti radical en lui reprochant d'avoir trahi, au pouvoir, ses engagements électoraux. Quant à l'union nationale, il la dénonce comme la suprême trahison. Ces « jeunes » ont lancé aux électeurs de Mantes le vieux cri de rassemblement : « Rouges contre blancs ! »

Cette crise du parti radical est aussi une crise de la majorité d'union nationale dans laquelle il est entré. Déjà ! Le congrès d'Angers qui brisa la majorité d'union nationale, première du nom, n'arriva du moins qu'après vingt-huit mois... Mais la Chambre actuelle est allée à l'union nationale avec plus de résistance que celle du 11 mai 1924 parce qu'elle s'y voyait aller. Elle était condamnée à y aller. Le sang du 6 février n'a fait que hâter l'événement. La crise de trésorerie, issue fatale et monotone d'une politique de Cartel, le lui eût imposé quelques semaines plus tard.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

Aussitôt que la contrainte des faits se desserre, les radicaux subissent l'attraction du pôle socialiste et l'ancienne majorité tend à se reformer.

Par ses résultats mêmes, la politique d'union nationale travaille à les libérer. Plus elle réussira, plus il leur sera loisible de s'évader.

L'expérience Poincaré enseigne à M. Doumergue la nécessité de dissoudre la Chambre dès que le pays aura clairement compris qu'il est le bénéficiaire de l'opération.

Certes, la crise du parti radical ne peut être évitée et, dans l'intérêt de la franchise politique et de la stabilité parlementaire, il est bon qu'elle soit résolue. Entre le « radicalisme de stagnation » et le « radicalisme de combat », entre le « Marais » et « la Montagne », pour employer les expressions de M. Cadenet. Mais il faut que le débat ait lieu au grand jour et que les deux clans du parti radical recourent à l'arbitrage des électeurs. L'essentiel est qu'il n'y ait pas de contradiction entre leur position électorale et leur position parlementaire. En les dégageant de l'alliance nécessaire du deuxième tour, la R. P. permettra aux deux tendances de s'affirmer.

Il faut donc, dès maintenant, que les républicains-nationaux formulent les grandes lignes du programme qu'ils vont défendre devant le pays avec ceux des radicaux qui, d'accord avec eux sur le but, sont aussi d'accord sur les moyens.

Leur premier devoir est de se désolidariser de ceux qui, à leur droite, répudient le régime parlementaire, repoussent le suffrage universel, raillent « le pays légal » et, ayant fermé toutes les voies de la légalité, ne laissent d'autre issue que la violence et la guerre civile. Ils diront que, dans l'état présent de l'Europe, les incertitudes et les dangers de cette solution s'aggravent d'un péril extérieur qui pourrait éclater comme un coup de tonnerre sur une France déchirée par la guerre civile.

De même, ils s'opposeront à ceux qui, à leur gauche, voudraient revenir à l'état antérieur au 6 février et plus encore, aux partisans, convaincus ou non, de la dictature du prolétariat qui signifie aussi la guerre civile, et par surcroît, un péril mortel pour le pays et la civilisation.

***

Dans la bataille électorale, les républicains-nationaux seront animés de l'esprit du 6 février. Quoi qu'en aient pensé les acteurs de cette journée tragique, c'est moins contre le parlementarisme que contre ses abus que leur colère était dirigée. Ainsi en avait-il été, à un moindre degré, de ceux qui, en juillet 1926, manifestaient contre le Cartel première manière, tandis que la livre grimpait à 248 francs. L'arrivée de M. Poincaré, alors, et celle de M. Doumergue, il y a trois mois, apaisèrent subitement les esprits. Étrange destinée de ceux qui, se disant seuls « républicains », ont la propriété de soulever le peuple contre eux dès qu'ils ont, depuis quelque temps, exercé le pouvoir!

Nous revendiquerons comme nôtres à la fois la politique de déflation des dépenses publiques que nous avons réclamée depuis le début de la législature et les résultats annoncés et qu'elle a commencé à donner.

A ceux qui s'opposaient à cette politique, nous faisions observer qu'elle est à la base du redressement anglais auquel nous assistons depuis deux ans. C'est grâce à elle que nos voisins ont pu alléger, par la célèbre conversion du *War loan*, le poids des arrérages de la dette publique. C'est grâce à elle que l'État anglais a pu emprunter trois à quatre fois moins cher à court terme et deux à trois fois moins cher à long terme que l'État français. Grâce à elle aussi, le producteur anglais emprunte à un taux deux fois moins élevé que son concurrent français. En rétablissant la confiance, elle a écarté le danger principal de la dévaluation de la livre dont les Anglais n'ont commencé à se louer que le lendemain du jour où elle leur fut imposée par les événements. Elle a, en outre, permis de pratiquer sans péril la savante et secrète politique d'inflation de crédit à laquelle se livre la Banque d'Angleterre par le moyen de ses achats de valeurs d'État sur l'*open-market*.

Chez nous, ces résultats sont déjà nettement esquissés au jour où sont écrites ces lignes. Notre vieux 3 p. 100 a passé, en deux mois, de 63 à 79 francs, la Trésorerie, réduite naguère à emprunter en Hollande avec des clauses dont la lecture était désagréable, connaît, de nouveau, une aisance depuis long-

temps oubliée. Signe infaillible d'un relâchement de la thésaurisation, les pièces d'or, souverains anglais et aigles américaines, ont baissé sur le marché.

Ce sont donc les faits eux-mêmes qui apportent au ministère Doumergue leur témoignage.

***

Mais ce rétablissement financier et ce retour à la confiance ne sont que le chapitre premier du redressement du pays. « Que ferez-vous contre la crise? » Telle est la première question que posera le peuple qui souffre aux partis qui lui demanderont ses voix. Certes, il serait facile d'aligner, dans un programme électoral, les substantifs d'usage : *lutte contre la crise, lutte contre le chômage, lutte contre la vie chère*, etc... Fermons ce robinet d'eau tiède et regardons les faits. Tandis que le cours des rentes monte, le nombre des faillites continue aussi à monter. Sans doute, le climat politique nouveau, la confiance rétablie et la baisse commençante du taux de l'intérêt sont-ils des facteurs de redressement économique. Mais le mal dont la France est atteinte est celui dont souffrent les nations du bloc-or : ses prix de revient sont trop élevés. Le blé, qui vaut 38 fr. 55 les 100 kilogs au Canada, vaut en France 124 francs. Le charbon industriel, qui vaut 73 fr. 85 la tonne en Angleterre, vaut 113 francs en France. Si nous prenons maintenant les indices-or des prix de gros, nous constatons une énorme différence entre les prix des nations du bloc-or et ceux des autres pays.

Ce qui valait 100 en 1913, valait, en or, en janvier 1934 :

Nations du bloc-or.		*Autres pays.*	
Allemagne	96	Angleterre	69
Tchécoslovaquie	94	États-Unis	65
Suisse	92	Japon	55
France	82		
Italie	76		
Belgique	70		

Observons, d'abord, que les pays énumérés dans la colonne de droite représentent, avec ceux dont les monnaies sont

associées aux leurs, plus des quatre cinquièmes du commerce mondial.

Notons ensuite que, dans la colonne de gauche, il faut éliminer la Tchécoslovaquie qui, depuis, a dévalué sa monnaie de 18 p. 100, et l'Allemagne, qui pratique le *dumping* des marks bloqués. Au surplus, l'Allemagne et l'Italie sont aujourd'hui cruellement atteintes par la crise. Les prix français dépassent de 19 p. 100 les prix anglais, de 25 p. 100 les prix américains et de 50 p. 100 les prix japonais. Ils sont juchés sur un pic. Il faut qu'ils descendent ou que les prix mondiaux montent. En dégelant une partie des 40 milliards thésaurisés, le retour à la confiance tendra à faire hausser nos prix.

Il faut, pourtant, les faire descendre. Par quel moyen? Quels sont les éléments du prix de revient? La charge fiscale est un de ces éléments. Les décrets-lois ne l'ont allégée en rien. Si les prix français descendaient au niveau des prix mondiaux, nos contribuables devraient, en 1934, apporter au fisc pour faire face aux dépenses publiques deux fois plus de marchandises environ qu'en 1928.

Quant à cet autre facteur du prix de revient qu'est le salaire, comment comparer la baisse subie en France dans une monnaie inchangée depuis la crise avec la baisse de 40 p. 100 due, en Angleterre, presque exclusivement à la dévaluation de la livre?

Nous ne sommes pas de ceux qui prennent, en face de ce problème, des attitudes de théologiens. Nous croyons qu'il faut montrer une grande humilité devant les faits, en s'inspirant des expériences dont les autres ont fait les frais. C'est pourquoi il serait imprudent d'apporter dans cette partie de notre programme des solutions tranchantes. L'évolution des faits commandera la décision. Personne ne peut nier que le Président Roosevelt ait sauvé du moins le moral de son peuple. Debout, à la barre, il dirige sa barque, avec un bonheur inégal, sur une mer tourmentée. Ses passagers sont fiers de lui.

Pour faire face à la crise dans les circonstances présentes, un homme d'État doit connaître les données du problème et avoir « une tête bien faite ». Il lui faut aussi le courage de modifier son plan suivant les faits nouveaux et les enseignements de l'expérience.

Nous allons suivre avec sympathie les efforts du gouvernement pour obtenir des commerçants une baisse du prix de leurs marchandises. Le tarif douanier et les contingentements sont, entre ses mains, des armes puissantes. Nous allons observer les répercussions sur ceux des salaires de l'industrie et du commerce qui n'ont pas encore été touchés, des diminutions de traitements imposées par décrets-lois aux fonctionnaires et aux cheminots. D'autre part, est-il interdit d'espérer une hausse en or des prix mondiaux, toujours annoncée et jusqu'ici, hélas, sauf pour quelques rares matières premières, toujours différée?

Ceux qui sont partisans de la dévaluation monétaire doivent comprendre que la question ne se posera que si les causes de nivellement des prix français et des prix mondiaux n'ont pas joué. Ils ne doivent pas perdre de vue, d'ailleurs, que la dévaluation ne produirait pas en France des effets aussi merveilleux qu'en Angleterre, car les Anglais, nous l'avons dit, ont le privilège de se ravitailler en matières premières dans des pays dont les monnaies sont associées à la leur, tandis qu'une dévaluation du franc signifierait pour nous une hausse du prix d'achat des matières premières importées, tout comme l'élévation des prix mondiaux.

***

Cette baisse des prix doit être recherchée, en outre, par une rationalisation de notre production obtenue par des moyens nouveaux. Nous restons partisans du régime capitaliste. Nous écartons tout étatisme parce qu'il comprime l'initiative individuelle et énerve ce sentiment de l'intérêt personnel qui est, selon nous, le ressort essentiel de la production moderne. Mais nous réclamons le droit d'orientation et de contrôle de l'État. Nous voulons voir évoluer la notion de propriété dans le sens de l'utilité collective et non du seul profit égoïste. Nous ne connaissons pas d'homme d'État dont la cervelle contienne toutes les données de tous les problèmes que pose la crise économique. Des organismes qualifiés, comprenant les représentants de tous ceux qui participent à une branche de production ou d'échange, doivent avoir les moyens d'imposer les

mesures de rationalisation qui sont d'autant plus nécessaires que, pour les peuples blancs, dès longtemps industrialisés, la concurrence japonaise est un facteur nouveau et permanent qui complique et aggrave la crise mondiale. Le rôle de l'État est de faciliter l'organisation de la profession, de rendre obligatoires les ententes librement débattues, d'intervenir comme arbitre ayant la charge de l'intérêt commun entre les organisations professionnelles et au sein de chacune d'elles.

Nous ne pouvons, en tous cas, nous déclarer satisfaits du *Conseil national économique* d'aujourd'hui qui, n'étant ni un conseil de gouvernement, ni un conseil représentatif, est réduit au rôle d'académie. Si la moitié des patrons est représentée dans les syndicats patronaux, la C. G. T. ne représente que 3 p. 100 des salariés de l'industrie privée et du commerce et la C. G. T. U. communiste n'est pas représentée au Conseil. Nous sommes donc en pleine fiction. Nous n'avons pas le goût d'y rester.

Ajoutons que, pendant la durée de la crise, nous devons nous préoccuper de faire ouvrir de nouveau à une partie de la jeunesse douloureuse qui attend l'accès des fonctions publiques et des emplois privés.

Quant aux grands travaux, ce n'est pas un remède spécifique contre la crise. C'est un stupéfiant qui calme la douleur en nuisant à l'état général du malade.

***

Pour jouer le rôle qui lui est imparti par la crise, l'État doit être fort. Plus la charge que l'on veut faire porter à une monture est lourde, plus elle doit avoir les reins solides. Les interventions auxquelles l'État est contraint dans la vie économique du pays lui imposent des obligations singulièrement plus complexes que celles de l'État juge et gendarme d'avant-guerre. Opérer une réforme fiscale, c'est-à-dire opérer, notamment, un déplacement de la charge de l'impôt, réviser les assurances sociales, libérer les richesses que l'État stérilise, comme l'a montré, ici même, le comte de Fels, ce sont des tâches qui ne peuvent être accomplies par des ministres vivant à la petite semaine.

Or, l'autorité est morte en France. Comment aurait-elle survécu à ces crises ministérielles incessantes qui nous ont valu 31 ministères depuis l'armistice et, récemment 7 ministres des colonies en cinq mois? Comment l'État aurait-il pu, dans ces conditions, avoir la force nécessaire pour soutenir l'assaut des syndicats d'intérêts divers? N'avons-nous pas vu, pendant les vacances dernières, un ministre de l'Éducation nationale supplier un syndicat de fonctionnaires de ne pas abuser de sa force? « Vous avez une rapière et je n'ai qu'un fleuret... »

Le vice de notre régime est donc dans l'instabilité ministérielle. Nous croyons avoir le régime parlementaire et nous n'en avons qu'une caricature. Car ce régime n'implique nullement, par lui-même, l'instabilité. En Angleterre, au lendemain des élections générales, le chef du parti victorieux reçoit le pouvoir des mains du roi. Lorsqu'il juge, après quelques années, que le moment est propice pour la dissolution, il la fait prononcer par le roi. Si la majorité se disloque en cours de route et, par là, manque aux engagements qu'elle a pris devant le corps électoral, la Chambre est dissoute sur l'heure et l'on retourne devant le peuple qui est le souverain juge. Renverser un gouvernement, cela signifie donc aller subir le feu d'élections nouvelles. D'où, la stabilité ministérielle et la possibilité, pour les gouvernements, de gouverner.

Pourquoi le droit de dissolution, qui est inscrit dans notre Constitution, ne fonctionne-t-il pas comme en Angleterre? Parce que le maréchal de Mac-Mahon était un homme timide. Il a voulu être couvert par le Sénat pour faire son opération politique de dissolution de la Chambre. C'est à sa demande que furent introduits dans la loi constitutionnelle les six mots : « *Sur l'avis conforme du Sénat* ». Mac-Mahon l'utilisa avec l'insuccès que l'on sait et, dans l'esprit populaire, l'idée de dissolution est restée liée à une tentative de l'Exécutif contre les représentants du peuple. Or, on semble avoir oublié qu'en fin de compte, la dissolution de Mac-Mahon a eu pour effet d'amener le triomphe de la volonté populaire sur Mac-Mahon lui-même qui dut « se soumettre », puis « se démettre ».

Le problème est donc de retrancher de la Constitution les

six mots du maréchal de Mac-Mahon. Ce sera l'un des articles essentiels du programme des républicains-nationaux. Qu'il y ait une évolution des esprits, à ce sujet, ce n'est pas douteux. L'échec de cette Chambre l'a rendue plus perméable à l'idée d'une réforme constitutionnelle qu'elle eût repoussé avec horreur il y a quelques mois. La Commission de la Réforme de l'État n'a-t-elle pas, le mois dernier, voté par 21 voix contre 3 le texte que nous lui proposions sur ce point? Et cependant, M. Albert Milhaud, alors secrétaire général du parti radical-socialiste, écrivait le 4 avril dernier dans l'*Ère nouvelle* que, sur cette question, « le radicalisme doit se montrer intraitable ». Dangereux esprit conservateur à une heure où il faut réformer le régime en profondeur, pour tenter de le sauver!

Il importe aussi de supprimer, par un amendement à la Constitution, l'initiative des députés en matière de dépenses. Historiquement, les parlementaires étaient, contre le pouvoir exécutif, les défenseurs des contribuables. Aujourd'hui, au nom des syndicats d'intérêts dont ils subissent l'âpre pression électorale, ils donnent l'assaut aux contribuables inorganisés et faiblement soutenus par des gouvernements éphémères. Supprimons cet assaut.

De même, il faudra écrire dans la Constitution le droit de vote des femmes. Elle dit que la Chambre des Députés est nommée au suffrage universel, ce qui veut dire, dans son esprit, qu'elle est nommée *par les hommes* au suffrage universel. C'est toujours ainsi qu'on l'a interprétée. Puisque la Constitution a jugé bon — et avec raison — de définir le corps électoral, il faut modifier cette définition. Et ce n'est pas seulement le droit de vote des femmes qu'il faut y introduire, c'est le vote familial. Les chefs de famille ont plus fait que les autres pour le pays, lui ont donné plus de gages et sont plus intéressés à sa stabilité. Ce sera la manière la plus efficace d'honorer et de défendre les familles françaises, cellules vivantes de la nation.

Notons, en passant, qu'il sera plus facile de faire voter le suffrage des femmes par l'Assemblée nationale dans laquelle le Sénat, rétif, est en minorité. Peut-être est-ce la seule manière d'en finir avec ce problème qui nous vaut une sorte d'affichage au tableau des nations modernes.

***

L'autorité restaurée en France, l'État devenu fort, capable de continuité dans les desseins, les problèmes de politique extérieure seront abordés avec des chances d'être résolus. Il y aura une politique française. Et c'est là l'essentiel. Il faut, en effet, un étroit accord entre la politique intérieure de qui relève le moral du pays, la politique financière qui lui donne un des éléments de sa force, la politique militaire et la politique étrangère. Notre incohérente politique de ces derniers mois allant des abandons de dettes de Lausanne et de la reconnaissance de l'égalité des droits en faveur de l'Allemagne, à l'ébranlement de nos alliances par le pacte à quatre, n'a-t-elle pas fait proférer à un journaliste radical cette terrible accusation : « La France n'est pas française »?

***

Telles sont les grandes lignes du programme des républicains-nationaux.

La condition préalable à la mise en œuvre de tout programme, c'est la restauration de l'autorité par la révision de la Constitution.

Seul, un gouvernement fort pourra imposer dans tous les ordres — défense nationale, réforme fiscale, organisation économique — les disciplines nationales nécessaires. Seul il pourra faire plier sous la loi de l'intérêt général les syndicats d'intérêts divers du nombre ou de l'argent. Seul, il pourra se faire respecter de ceux qui ont mission de servir le pays sous ses ordres.

Si les Français ne voulaient pas, par un effort sur eux-mêmes, s'imposer cette discipline, elle leur serait imposée par les faits. Ils n'auraient plus, alors, à formuler d'opinion ni à se battre pour des préférences. L'heure de la dictature aurait sonné.

Cette réforme implique un sentiment de haute moralité politique et de devoir civique dont le 6 février a marqué le réveil.

C'est pourquoi la campagne des républicains-nationaux doit être placée sous le signe de cette grande journée.

PAUL REYNAUD

POÈMES

Ce décor.

Ce décor de sapins et d'eau qui nous ennuie
Déjà se mêle affreusement à notre vie,
Et ces tristes chemins, ce rivage où les pieds
De ces filles en noir écrasent des papiers
— Parmi des jours détruits, des formes inexactes —
Laissent peut-être en nous leurs images intactes.
Alentour, des passants viennent, parlent. Nous deux
Sans le savoir, nous comparons à chacun d'eux.
Plus tard, quelque fraîcheur d'un bois de banlieue,
Une nue analogue à cette bande bleue
Rendant à nos esprits l'après-midi d'été
Nous feront voir les gens que nous avons été
Vraiment, le long du lac où l'onde qui verdoie
Accordait à la foule errante un peu de joie...

Le portrait.

Sur la toile, ayant mis une touche, il recule
Pour mieux voir un effet d'épaule sous le tulle.
Une femme qui pose et pense à son portrait
L'observe, allant au fond de la pièce en retrait,
Mêlant sur sa palette un peu d'ocre et de rouge.
Anxieuse, elle vit sans qu'un muscle ne bouge.

Un rayon traversant le mur vitré d'espoir
Pour elle éclaire habilement le poêle noir,
Les étoffes, la natte usée où l'homme glisse
Fasciné par la robe en couleurs d'huile lisse...
Nul oiseau sur la ville et nul pas au palier,
C'est un long jour d'attente et d'or dans l'atelier
Plein de mornes cartons, un jour entre la vie.
Au tableau, le pinceau trace un contour, dévie
Mais frissonnante à quelques pas du chevalet
Elle, allongée ainsi, drapant un mantelet
Dans le songe du soir, l'âme à peine inquiète,
S'applaudit d'être peinte et de rester secrète...

Jardin d'hôtel.

Vers les chambres d'hôtel monte un bruit de marais :
Crapauds pleureurs, oiseau qui crie au parc anglais.
Par-dessus les lauriers coniques, les eaux calmes,
Dans le vent, faiblement, brille une roue en palmes.
Cette femme attardée au portique de fer
Qui, triste, voit tourner les phares sur la mer,
Ignore que ce soir, en sa chambre étendue,
La joie aussi de voir la mer sera perdue;
Solitaire, elle aura ce lointain sentiment
D'une vie entourée, austère étroitement :
Le papier sur les murs sera jaune faïence
Et l'armoire pareille à celle de l'enfance.

Hospice.

Dans le linge, la chair brille couleur d'épice
Mère Ernest me conduit par les salles d'hospice
Chacune, d'une porte à l'autre, pleine d'air
Impur et moi frôlant l'étoffe aux lits de fer
Je glisse, à peine entre les murs vu par les êtres
Qu'aveugle lentement le soleil des fenêtres.

Le Devoir.

Devant le vase vert où les tulipes sœurs
Plongent, l'enfant écrit sa page sur les fleurs
Et sans point, sans virgule avec de noirs mots grêles
Peint, moins tendre qu'il n'est, le vert des tiges frêles.
Sur la nappe à carreaux et le journal glacé
Une ombre de cheveux en désordre a passé :
La fille, rougissant aux mots qu'elle aime et sauve,
Regarde en son devoir trembler le bouquet mauve
Et, petite, sourit, seule en l'appartement
D'avoir un style amer pour divertissement.

Malade.

Obscures épaisseurs légères, nuit que tranche
Des rideaux mal rejoints la verticale blanche.
L'air frais touche dehors des becs et des naseaux,
C'est l'heure des chevaux trotteurs et des oiseaux.
On n'entend pas encore, frappés au plafond sombre,
Les pas distincts que vont marquant des êtres d'ombre.
Aime-t-elle en son lit, sous la dentelle en fleur
Ce contact avec Dieu qu'accorde la douleur?

Je mourrai volontiers.

Je mourrai volontiers seule dans cette chambre
Contemplant de mon lit quelque nuit de Novembre,
Sous le verre poli des fenêtres de bois,
A la hauteur du ciel, des arbres et des toits.
Je rirai de n'avoir plus jamais dans la ville
A chercher le savoir ou la joie inutile,

Je verrai les tableaux, mes draps roulés, le mur
Et l'esprit occupé d'un travail vague et sûr
Sans entendre les gens passer dans l'existence
Je mourrai, mal guérie encore de l'enfance...

Tribune.

Salle d'une tribune et de gradins meublée
Où dans les cris, le mouvement de l'assemblée,
Je mesure — au banc rouge appuyant mes genoux —
Combien de soi s'éloigne ici chacun de nous.
Une voix formidable éclate, insulte et doute
Si la foule en ce morne amphithéâtre écoute...
Hélas! déjà tremblant de honte et de bonheur
Cette foule t'acclame ô pâle raisonneur
Et moi j'aime la loge étroite à la tenture
Ancienne jusqu'où ton verbe s'aventure...

Ce même train.

Ce même train toujours qui descend vers la mer
Ne traversera-t-il sur ses lignes de fer
D'autres hameaux, d'autres vergers et d'autres vies?
Et ces villes à l'heure exacte desservies
Vont-elles, une nuit, pour nous, changer leur nom,
Leurs faubourgs, leur beffroi, leurs coutumes? Mais non
Sur le talus vitré mon visage de l'une
A l'autre, glisse triste, ô Poitiers, Pampelune!
Quels *rapides* fuiront vers les neiges et vers
Les nébuleuses qui tirent cet univers
En tous sens et sans fin comme une immense toile
Peut-être arachnéenne où se prend chaque étoile?
Ou qui transformera l'âme du voyageur
Dans la poussière assis, sur un carnet songeur
Et calculant qu'avec des vitesses diverses
Les terres — près ou loin — passent sous les averses...

Le Bois.

Il ne saurait qu'apprendre aux hommes à mourir
Mais ce soir, il regarde au Bois l'enfant courir
Et les gens allongés sous le charme et le tremble
Comme s'ils écoutaient de la musique ensemble.
Eux l'observent : suivi de leurs chiens familiers
Il leur semble évoquer certains jours oubliés
Ou des choses peut-être aussi non survenues.

Quand il s'enfonce, noir, le pas lourd, les mains nues
Sous la futaie horrible où brille le soleil
Des malades, le ciel redevient pur, pareil
Au ciel que l'on voyait : lui s'éloigne et refoule
Cet étrange plaisir de traverser la foule...

Les unes, sur des fers

Les unes, sur des fers, se penchant, sur des flammes;
L'autre, la main brillante... Au miroir, vois trois femmes
Mouvant cette blancheur de toile, offrant au soir
Leur visage doré d'un fard gras et d'espoir.
L'air s'échauffe. Une bouche au métal brûlant souffle
Près d'un doigt languissant que l'eau trouble boursoufle.
Au vague magasin s'amortit la rumeur :
Voix basses, pas furtifs, appareil endormeur.

Mais entre ces rideaux, vois dans la glace, prestes,
S'achever, se couper autour de toi des gestes
Et cette chevelure, en l'ombre, qui, d'un pli
Tordue, appelle encor l'amour, la mort, l'oubli...

GILBERT MAUGE

AU JOUR LE JOUR[1]

9 octobre.

En me mettant à l'ouvrage, hier, j'aurais juré que cela irait tout seul et que rien au monde ne saurait m'arracher à mon travail. Mais j'avais oublié qu'il y a quelqu'un ici, qui a le droit d'ignorer mon inspiration; c'est Eva. S'étant réveillée inopinément et ne voyant pas sa mère, elle se mit à remuer dans son lit. Je devinai qu'elle ne dormait pas, mais je ne voulus pas céder tout de suite. Finalement j'entendis un, puis deux soupirs et une petite voix qui disait tout bas :

— Papa!

Je ne sais pourquoi il en est ainsi, mais ce mot dans la bouche d'un enfant a une puissance extraordinaire. Et quand je l'entends dans un moment de solitude, il me semble que c'est une voix venant de l'au-delà qui m'appelle, la voix de quelqu'un qui a tous les droits sur moi. Aussi je posai ma plume et me rendis auprès d'elle. Chemin faisant, le « bon sens » me revint; je m'arrêtai sur le seuil et la contemplai d'un air sévère.

— Pourquoi ne dors-tu pas, mon petit? — fis-je, sentant d'ailleurs immédiatement la sottise de ma question. Cela me rendit moins sévère et je m'appuyai au montant de la porte. Cette chambre où la petite Eva était couchée toute seule, les yeux grands ouverts, m'attirait et m'attristait à la fois.

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er mai.

— Assieds-toi près de moi, papa, — fit-elle subitement, en s'enfonçant encore davantage dans son oreiller.

Naturellement je m'assis. Alors, sûre de son triomphe, la petite m'installa sur son lit, se jeta à mon cou, m'embrassant avec un immense enthousiasme, puis se tapit contre le mur, se recroquevillant pour que je puisse m'asseoir plus confortablement et enfin me prit la main et la posa sur sa poitrine. Tranquille, elle ne bougea plus. Un moment plus tard elle dormait.

Et naturellement je m'endormis avec ma main emprisonnée sur la poitrine d'Eva. Je fus réveillé par Zosia, qui rentrait à trois heures du matin. Le tableau qu'elle trouva, en entrant, la surprit au point qu'elle en oublia les explications qu'elle avait sur les lèvres. Naturellement, je ne tenais guère à lui faciliter les choses. Elle se coucha plus rapidement que cela ne lui était arrivé depuis longtemps et murmura seulement d'un ton contrit « bonsoir, Stas ». Je ne répondis rien.

Et même aujourd'hui, je ne lui ai pas demandé où elle avait été, ni ce qu'elle avait fait; on ferme tous les endroits publics à une heure. Mais non... je suis idiot! Si vraiment il s'était passé quelque chose, elle serait effrontée et pleine d'assurance, comme toutes les épouses adultères. Voyons comment se comportera Félix. S'il est coupable, il ne se montrera pas de longtemps.

Cette histoire a ses bons côtés : j'ai de nouveau le désir de travailler.

— Comment dites-vous ça? — demanda-t-il en appuyant sur les mots.

— Vous m'avez bien entendu et d'ailleurs vous le savez mieux que n'importe qui, monsieur le curé.

— Il est tout à fait inutile de parler de ces choses, — interrompit le curé avec une grimace et en quittant son siège. — Il est grand temps de faire le tour de la ferme. En tout cas, — il s'arrêta dans l'intention de dire son fait à « ce monsieur », — en tout cas vous jugez là des questions qui ne vous regardent pas. Vous comprenez que dans votre situation...

— Je comprends! — interrompit le prisonnier, — mais dans ma situation on n'a justement rien à perdre, monsieur le curé.

La journée qui avait si mal débuté pour l'abbé ne se déroula pas plus heureusement par la suite. Le tour du propriétaire n'eut pas lieu en tête-à-tête avec Marysia, ainsi que l'avait espéré le curé, car Yourek se joignit à eux, ainsi que le deuxième prisonnier, un certain Ignace. Le premier avait refusé heureusement de prendre part à la promenade.

Et bien que le curé trouvât Ignace beaucoup plus agréable et plus aimable que le prisonnier rencontré dans la matinée, il fut néanmoins impatienté par son bavardage ininterrompu et ses explications sur tous les changements apportés dans l'exploitation de la propriété. Il ne laissait parler ni Marysia ni même Yourek et se comportait absolument comme s'il eût été le propriétaire. Son amabilité pleine de diplomatie envers Marysia, qui de son côté écoutait avec une visible satisfaction les discours d'Ignace, obligeait le curé à garder un silence passif, bien qu'il fût outré à certains moments à la pensée de l'ascendant pris par les prisonniers sur les jeunes Radziejowski. En même temps, le souvenir de la mission qui l'avait amené près de Marysia faisait croître son agitation intérieure.

Aussi, lorsqu'on atteignit les limites de l'exploitation, le curé s'excusa-t-il poliment auprès d'Ignace et s'éloigna avec Marysia dans la direction où attendaient les chevaux, lui expliquant en quelques mots qu'il avait certaines questions de famille à régler avec « mademoiselle Radziejowska ». Ensuite il commanda au cocher de mettre les bêtes au pas et entama l'affaire sans détours.

A son grand étonnement, il ne rencontra pas l'entêtement et l'inflexibilité auxquels il était préparé. La jeune fille l'écouta sans protester. A vrai dire elle ne promit pas de rentrer en ville et passa sous silence les propositions de Szarota; mais elle déclara pourtant qu'elle reconnaissait d'avoir agi jusqu'à présent d'une manière un peu déraisonnable et enfantine. Et que la chose ne pouvait continuer ainsi. M. Glina le lui avait dit aussi.

— Glina? — fit le prêtre surpris, — c'est un des prisonniers?

— Oui, c'est le professeur de Yourek.

— Ah! j'y suis. Et l'autre, Ignace?

— C'est lui qui donne des leçons à Irène. Les enfants ont fait de grands progrès, monsieur le curé. J'aimerais que vous vous en rendiez compte.

— Et quand donc ont lieu ces leçons? — demanda le curé, qui tout à coup se sentit favorablement disposé envers les prisonniers.

— L'après-midi. Le matin nous travaillons tous aux champs. Vous ne savez pas comme ils travaillent dur. Vraiment. Ils sont tellement différents des gens d'ici, — ajouta-t-elle en levant vers le curé un regard soudain adouci. — Je ne sais pas comment je pourrais leur prouver ma reconnaissance.

— C'est vraiment très bien de leur part, — acquiesça le curé, — d'ailleurs ils ont l'air d'être des gens de bonne famille. L'un d'eux a une femme charmante et bien jolie, — fit-il en jetant à la dérobée un regard à la jeune fille.

— N'est-ce pas? — s'écria Marysia — et une ravissante petite fille. Elle est née pendant qu'il était à la guerre. Il ne l'a même jamais vue. C'est vraiment une chose terrible, la guerre, — murmura-t-elle pensivement. — Le monde entier mis en pièces. Est-ce vraiment nécessaire, monsieur le curé? — demanda-t-elle timidement.

— C'est la volonté de Dieu, mon enfant! — soupira-t-il, — l'esprit humain n'y peut rien changer. Il vaut mieux penser aux choses qui dépendent de notre volonté.

Mais un abîme si profond s'était creusé entre « les choses, qui dépendent de notre volonté », entre ce qui avait amené le curé à la ferme, et l'âme inquiète de la jeune fille, qu'il ne fut plus possible de renouer le fil de la conversation.

Le repas réunit autour d'une même table tous les habitants de la ferme, en une sorte de communion silencieuse. C'était la première fois qu'il arrivait au curé de se mettre à table avec son cocher. Mais il apprécia l'union née de la fraternité du malheur et du travail et même, dans le fond de son cœur, il s'y soumit.

Après le dîner il se remit en route, plein de pensées et de pressentiments contradictoires. En somme, il avait rempli sa mission; pourtant il sentait que le sort de Marysia s'en allait dans une nouvelle direction, qu'il ne pouvait ni prévoir, ni juger.

A un croisement de routes, il jeta un regard en arrière. Le khoutor de Marysia, à peine visible dans l'immensité de la steppe, ressemblait à une île perdue au milieu de la mer.

Le vent se levait à l'horizon et s'avançait vers la ferme, poussant devant lui une gigantesque muraille de poussière.

16 octobre.

La question de la disparition de Zosia, avant-hier soir, commence à s'éclaircir. Elle a passé la soirée dans un café avec des gens intéressants, puis l'automobiliste les a emmenés faire un tour; naturellement il a conduit comme un fou comme d'habitude et ils ont eu une panne, qui les a retenus jusqu'à l'aube. Par conséquent, j'ai tort en disant que la question commence à s'éclaircir, puisqu'en somme elle est complètement tirée au clair. Mais c'est qu'après cette éclaircie momentanée, tout est redevenu plus sombre encore qu'auparavant. Le ressort endommagé est arrangé, la vertu de Zosia n'a pas été mise à l'épreuve, les rhumes rapportés de cette promenade nocturne sont presque guéris... mais l'homme à l'auto est venu aujourd'hui avec Félix rendre visite à Zosia. Il lui a apporté, on ne sait pourquoi, un immense bouquet de roses.

Il me semble que Félix veut se servir de l'homme à l'auto comme d'un paravent. Félix est idiot. A la place de Zosia, je donnerai cent Félix contre un seul homme comme celui-là...

Quoi qu'il en soit, voilà dans notre vie un nouveau facteur, digne de remarque, qui pourrait bien enrichir considérablement l'existence de Zosia. De seule qu'elle était, la voici armée d'un allié de valeur. Je préférerais, à vrai dire, que cet allié fût plutôt un objet ou une idée, qu'un homme... Mais s'il ne peut en être autrement... Et moi?... que suis-je donc, moi? Je suis bien obligé, en toute cette affaire, de rester généreusement objectif, puisque je ne peux donner à Zosia tout ce qu'elle demande. Non, je ne le peux pas. Car ce qu'elle demande, c'est que je me consacre à elle sans partage, autrement dit que je m'enlise dans ce banc de sable, qu'est l'amour d'une femme pleinement satisfaite. Et de cela, je ne suis pas capable, de même que je ne puis exiger de Zosia cette disposition aux sacrifices qui seuls élèvent l'amour d'une femme au rang des manifestations rares et dignes d'admiration.

C'est un cercle vicieux. Sans Eva qui tourne avec nous dans ce cercle, je choisirais peut-être la solution la plus simple, c'est-à-dire le divorce.

Je viens de prononcer un mot qui n'a pas de sens.

Assez, assez! Ah! si on pouvait crier cela aux événements de notre existence, qui vont leur train et naissent systéma-

tiquement les uns des autres avec une logique écrasante!

Par exemple, avant le départ de Félix et de l'automobiliste, arrivèrent le professeur Klapa et sa femme. Il en résulta une charmante et classique réunion mondaine.

La banalité désespérante de ces combinaisons — Félix, l'automobiliste et ma femme, d'une part, de l'autre Hélène et moi et enfin ce lamentable Klapa — m'enleva tout ce qui me restait de bonne humeur. Je me contentai de faire quelques grimaces, et quelques bons mots aussi stupides que possible, puis je battis en retraite vers la fenêtre.

Et que se passa-t-il? Ma mauvaise humeur désarçonna Hélène qui était arrivée, boutonnée jusqu'au menton, sèche et pleine de rancune. Au bout de quelques minutes à peine, elle s'agita sur son tabouret en me lançant des regards inquiets, ce qui acheva de me rendre furieux.

Alors, sous un prétexte quelconque, elle quitta le cercle et s'approcha de moi. Je ne sais ce que c'est, mais il émane de cette femme une chaleur suffocante qui me paralyse. Elle s'arrêta auprès de moi en gardant le silence. Je continuai à regarder par la fenêtre. Je me demandais avec stupéfaction où ce squelette effaré trouve l'énergie dont il fait preuve. Tout le monde la regardait et voyait certainement qu'elle était pâle comme la mort et qu'elle n'avait aucune raison valable pour expliquer son excursion vers la fenêtre, d'autant plus que je continuais à me tenir comme un goujat.

Finalement la curiosité des autres et mon indifférence la forcèrent à la retraite. Au moment de s'éloigner, elle eut la force de me dire ces mots terribles :

— Ne viendrez-vous pas demain à quatre heures?

Je ne répondis pas. La question, je l'avoue, me surprit désagréablement. Je ne m'attendais ni ne désirais un si rapide changement de situation. Seul un goujat pourrait répondre : « Non » à une question comme celle-là et seul un malhonnête homme dirait : « Oui », car il est clair qu'elle ne sait ce qu'elle fait.

Et maintenant, irai-je ou n'irai-je pas chez elle? Je sais que Klapa va demain à une réunion d'antiquaires, à laquelle aucune force au monde ne pourrait l'arracher avant la nuit. C'est donc demain à quatre heures et quelques minutes,

qu'Hélène doit tomber du haut de son piédestal dans l'abîme du vulgaire péché. Non, elle ne choira pas! Il ne se passera rien demain à quatre heures! J'ai les horaires en abomination et mon voilier erre librement à travers la pleine mer.

12 octobre.

J'ai été faire un tour à la montagne. Chez moi, j'annonçais que j'allais à Varsovie pour des raisons de service, tandis que je demandais à mon chef un congé pour régler des affaires de famille et je courus me réfugier auprès de Dame Nature avec laquelle j'entretiens des relations agréables quoique dénuées d'enthousiasme.

Aussi ces deux jours vides d'événements, passés à errer sans but, m'ont-ils permis de voir avec un certain recul ce qui se passe autour de moi... Hâtons-nous, car à chaque moment il peut survenir quelque chose de nouveau.

Tout d'abord mon roman est plus faible que je ne m'y attendais. Il n'a pas ce rythme caché dans lequel bat puissamment le cœur de l'auteur. En tout cas, on ne le trouve que par endroits. Peut-être en est-il ainsi parce que le sujet, encore qu'il me tienne de près... n'est pas très vaste. Il faudrait pouvoir s'élever au-dessus de ses propres remords.

Si la littérature ne se composait que de confessions, en vérité, nous lirions de bien tristes choses.

Continuons. Zosia? Elle m'aime encore. Pourtant les surprises sont possibles, aussi bien du côté de Félix que de l'automobiliste. Tout ici dépend de moi et la situation serait d'une simplicité enfantine, n'était la circonstance suivante : je n'aime pas Zosia. Attachement, sympathie, compassion, désir de comprendre et de céder et quelques autres qualités, dont je ne manque pas, tout cela suffit à une femme qui a renoncé à l'amour. Mais Zosia n'est pas encore résignée.

Idem : Hélène. Elle m'aime et je ne l'aime pas. Il semblerait donc que la question est réglée. Pourtant, elle ne l'est pas. La passion extraordinaire de cette femme ne me laisse pas indifférent. Il se peut donc qu'elle tombe un beau jour dans mes bras. Et ce ne sera pas une heureuse solution, car cette affaire a une odeur de catastrophe.

Troisièmement ou quatrièmement (un peu de gaîté) Eva m'aime et moi je l'aime aussi. Pas de collisions ni de surprises à prévoir de ce côté, et même s'il survenait quelque chose, nous saurions tout nous pardonner.

13 octobre.

Il y a quatre jours que je ne m'occupe pas de mon livre. Mon journal me joue des tours pendables. Pourtant je l'aime de plus en plus, bien que parfois il me mette en colère et m'impatiente. Sincèrement, je le préfère même à mon livre et si j'avais le courage d'être tout simplement un homme et non une sorte d'artiste, je me dirais : au diable ce roman, au diable Thaddée et Marysia.

L'abri que le khoutor dans la steppe offrait à Thaddée avait dépassé ce qu'il en attendait. Tout d'un coup, il s'était trouvé en dehors de l'écrasante monotonie de la guerre et de la captivité. Le dernier symbole de la violence disparut en la personne du soldat qui s'en allait. Dans ce refuge austère, étrange, il trouva brusquement le sentiment d'absolue liberté que donne la nature vierge.

Au début, lorsque se dissipa la stupéfaction du premier moment, les gens qu'il trouva à la ferme l'inquiétèrent. Il comprit que leur présence résultait du hasard, tout comme la sienne. Il sentait que leur établissement en cet endroit était dû à quelque drame, à une déviation du sort, dont il préférait se tenir éloigné, et qu'il aimait mieux ignorer complètement. Blessé et désarçonné, il voulait avant tout soigner ses propres plaies. Le sentiment de son impuissance l'avertit de ne pas se charger des malheurs de son prochain. Pourtant il ne pouvait élever un mur entre lui et les gens avec lesquels il était obligé de vivre et dont il dépendait même jusqu'à un certain point. Il usa alors pour la première fois d'un présent que la guerre lui avait fait : de la camaraderie de l'infortune. Cette silencieuse et simple camaraderie, qui n'exige rien en retour, lui conquit tous les cœurs.

S'étant familiarisé avec les travaux de la ferme, il eut une courte entrevue avec Marysia et lui proposa de s'occuper avec Ignace de l'instruction des enfants, sans négliger, bien entendu,

leurs autres travaux. La jeune fille répondit que c'était la seule chose qui manquait à son bonheur...

Thaddée transporta donc une partie de son activité des champs à la salle d'étude. Il choisit lui-même le garçon et confia Irène à Ignace. Le travail avança d'emblée avec une rapidité incroyable. La juvénile ardeur d'apprendre qui remplissait l'âme concentrée et ardente du jeune garçon éveilla brusquement en Thaddée le désir de lui transmettre les provisions d'expérience et de savoir qu'il possédait. En plus des sciences « exactes » qu'il lui enseignait, il s'attacha surtout à préparer Yourek à la vie. A cette occasion, il s'aperçut avec étonnement que les exemples qu'il lui donnait le plus volontiers, étaient tirés de ses souvenirs de guerre. Et tout à coup, il se prit à aimer ce passé, qu'hier encore il maudissait.

Mais tout à coup il entendit une voix venant de plus loin encore. Il reçut une lettre de sa femme, la première, avec une photographie de l'enfant qui était née pendant son absence. Presque en même temps, une lettre de son père, qui était au front, parvint à Marysia, puis survint la visite du curé. Le désordre silencieux mais pénible qui résulta de ces événements le tira de son calme et l'obligea à regarder en lui-même.

16 octobre.

— Vous vouliez me parler? — demanda timidement Marysia en s'avançant vers Thaddée.

J'ai été interrompu par Klapa qui a trouvé nécessaire « d'entrer en passant »; il voulait savoir pourquoi nous n'allons plus les voir. J'ai eu beau lui filer entre les doigts comme une anguille, il a fini par m'arracher la vague promesse que... certainement... nous viendrions... au plus tôt... Par la même occasion, j'ai appris que les Klapa changeaient de train de vie.

« On ne peut toujours vivre entre un hôpital et des livres. Primo, la guerre est finie. Secundo, Hélène s'ennuie, Hélène dépérit, il lui faut quelque chose de nouveau. Moi, je n'ai rien contre, il faut être de son époque. Ce n'est pas désagréable. »

Que c'est drôle! Le premier et le meilleur confident d'une femme qui pense à être infidèle, c'est son mari!

Ah! envoyer tout cela au diable et partir seul avec Eva!

17 octobre.

Allons bon! La pièce que compose Félix, se déroule dans la steppe et l'héroïne en est Marysia : « Jusqu'à un certain point » comme il le dit lui-même. Je ne veux pas devancer les événements, mais cette pensée me met en rage. L'imbécile a dû apprendre que mon livre est sur ce même sujet et naturellement sa manie de l'imitation l'a poussé à cela. Je m'imagine ce que peut être ce chef-d'œuvre, qui est, paraît-il, presque terminé.

Après-demain on en donnera lecture en grande pompe, chez Félix.

Je viens de recevoir une lettre de mon éditeur, qui demande si je n'ai pas quelque chose à lui envoyer, ou tout au moins qui désirerait savoir vers quelle date il pourrait compter sur moi. Cela m'a causé bien des réflexions et des hésitations. Faut-il lui parler du « Roman de mademoiselle Radziejowska ». Que diable, mettrai-je vraiment Marysia en vitrine?

Je me pose toutes ces questions, et pourtant je sais bien que demain, à l'instant même peut-être, j'écrirai à mon éditeur que je suis en plein travail et que le livre sera prêt au printemps. En attendant je lui demanderai un acompte qui est et sera toujours le plus puissant des aiguillons.

— Vous désiriez me parler? — demanda Marysia en s'avançant timidement vers Thaddée occupé à lire le courrier qu'il venait de recevoir. — Plus tard, quand vous aurez fini, — ajouta-t-elle en jetant un coup d'œil sur la table.

— J'ai fini, — répondit vivement Thaddée, — c'est-à-dire presque fini. Rien de nouveau! — fit-il en rangeant ses lettres, — ils sont en bonne santé et ça va tant bien que mal. Figurez-vous que ma femme est désolée qu'on m'ait envoyé dans la steppe. Et naturellement elle me demande qui est cette mademoiselle Radziejowska?

— Comment, vous lui avez parlé de moi?

— Évidemment, ne fût-ce que pour lui expliquer mon changement d'adresse... — il s'interrompit en voyant une ombre sur le front de la jeune fille. — Cela vous est désagréable?

— Non! — fit-elle en s'efforçant de sourire, — mais j'aime

mieux quand on me passe sous silence... que personne ne pense à moi, — expliqua-t-elle avec embarras, essayant d'éviter le regard attentif de Thaddée. — Vous vouliez me parler... — ajouta-t-elle en s'asseyant.

— Oh! vous parler! — plaisanta Thaddée. — Enfin, — ajouta-t-il doucement, — avez-vous écrit cette lettre?

Marysia poussa un soupir de soulagement, comme si depuis longtemps elle attendait cette question. D'un geste prudent, elle avança la main vers l'échancrure de sa blouse et en tira une feuille de papier soigneusement pliée.

— La voici, — murmura-t-elle en la remettant à Thaddée.

— Pourquoi me la donnez-vous? — dit-il surpris. — C'est pour que je la lise? — demanda-t-il en la regardant d'un air interrogateur. — Vous voulez me confier l'histoire de votre cœur? — plaisanta-t-il, mais il s'arrêta brusquement en voyant que la jeune fille prenait un air triste et sombre. — Voyons, Marysia, — assura-t-il en lui prenant la main, — ne faites pas cette figure, je n'ai pas l'intention de lire cette lettre... vous me la résumerez en quelques mots et voilà tout.

— Je ne sais pas m'exprimer, — répondit-elle, — lisez, car je ne sais si j'ai bien écrit... Ignace me conseille...

— Ignace? — fit-il en retirant sa main et en prenant la lettre sur la table, — entendu, je la lirai, mais je ne dirai pas un mot.

Il déplia le papier et se tourna vers la fenêtre, voulant ménager la timidité de la jeune fille.

Il lut :

« Monsieur le Curé, vos deux lettres sont bien parvenues au khoutor et je les ai lues très attentivement. J'accepte de venir en ville faire la connaissance de M. Szarota. Écrivez-lui, qu'il vienne aussi et ensuite ce qui doit arriver arrivera. Si je lui plais, j'ai une condition à poser, c'est que les enfants me suivront chez lui et avec eux leurs professeurs, M. Glina et M. Michalski. Et dites-lui aussi qu'il n'attende rien de mon père, car je renonce à ma dot en faveur de Yourek et d'Irène, pour qu'ils aient de quoi aller en Pologne terminer leurs études.

» En attendant votre réponse, etc....

» Marysia. »

Après avoir lu la lettre, Thaddée la parcourut encore deux ou trois fois des yeux. Son austère simplicité le surprenait et le touchait tout à la fois.

— Mais, Marysia! — s'écria-t-il en se tournant vers la jeune fille et oubliant qu'il ne devait pas lui parler de la lettre, — on ne peut pas être si franche! Vous avez l'intention d'envoyer ça?

— Bien sûr, — fit-elle étonnée, — à moins qu'il n'y ait des fautes. Vous vous moquez de moi, — murmura-t-elle, en s'arrêtant brusquement, froissée.

— Dieu m'en préserve! — protesta-t-il avec chaleur. — Malheureusement, je suis forcé de vous expliquer, que vos conditions, c'est-à-dire une d'elles... n'est pas acceptable. On ne peut pas écrire des choses comme celles-là!

— Vous parlez des enfants? — questionna-t-elle en le scrutant du regard.

— Non, non, ce n'est pas des enfants qu'il s'agit! Mais de moi et d'Ignace. Il n'y a pas d'homme au monde qui accepterait cela; ne le sentez-vous vraiment pas?

La jeune fille baissa les yeux et, pensive, garda le silence pendant un long moment. Ensuite elle se leva brusquement et s'empara de la lettre.

— Alors, vous trouvez vraiment que je ne peux envoyer ceci? — demanda-t-elle d'une voix devenue dure.

— C'est impossible! — répliqua-t-il d'un ton décidé, — vous ne pouvez pas lui poser cette condition.

— Dans ce cas, je... je n'enverrai pas... cette lettre.

— Et que répondrez-vous au curé?

— Que je resterai ici! — fit-elle seulement en se dirigeant vers la porte.

Thaddée fit un geste de protestation, essayant de la retenir encore un instant. Il sentait qu'il lui incombait de trouver une issue à cette situation imprévue.

— Pauvre petite, — pensa-t-il, — elle est à la fois énergique et faible, entêtée, un peu naïve et pourtant elle sait ce qu'elle fait... et avec ça... elle est bien jolie, — constata-t-il, ne pouvant la quitter du regard. — Allons, il faut pourtant trouver une solution.

Il se reprit et détourna son regard vers la fenêtre.

— Il faut que je réfléchisse un moment — s'excusa-t-il tout en cherchant désespérément une décision pratique.

Mais, comme par un fait exprès, sa pensée n'arrivait à tourner qu'autour des deux solutions extrêmes : lui dire que l'affaire concernant ce M. Szarota était une stupidité qu'il fallait régler une fois pour toutes; ou lui expliquer que... eh bien que cette existence en commun les exposait à mille dangers. Que... qu'après tout ils étaient seuls, tout seuls dans l'immensité de la steppe et que Dieu seul savait ce qui pouvait résulter d'une situation de ce genre.

— Ou Szarota, ou nous, — se répétait-il, tout en comprenant qu'il ne pouvait dire cela à Marysia, — Szarota ou l'un de nous, mais lequel? — continua-t-il de plus en plus agité et inquiet.

A ce moment, il entendit derrière lui le bruit d'un papier qu'on déchirait. Il se retourna. La lettre au curé s'échappait en menus morceaux des doigts de la jeune fille.

— Qu'avez-vous fait? — s'écria-t-il en lui saisissant les mains.

En les saisissant il oublia la lettre, Szarota, les pensées qui le tourmentaient... tout.

— Voyons, Marysia! — expliqua-t-il doucement, — il ne fallait pas faire cela... vous devez réfléchir encore un peu. Car voyez-vous, — il serra les mains qu'il tenait dans les siennes — nous... moi... nous sommes les jouets du hasard... Il ne faut pas compter avec nous... il viendra un moment, — il s'arrêta en voyant la rougeur qui inondait la figure, les oreilles, le cou de Marysia.

Alors il se dégagea brusquement et se dirigea vers la fenêtre pour ne pas augmenter l'embarras de la jeune fille. Sa pensée se mit à travailler avec une rapidité fiévreuse.

Il se retourna épanoui :

— J'ai une idée! Écrivez au curé qu'il vienne ici avec M. Szarota. Nous pourrons l'examiner, causer avec lui; peut-être que tout finira par s'arranger. Vraiment, écrivez-lui ça!

— Qu'il vienne ici? — répéta Marysia après un moment de réflexion.

— Mais oui! Quoi de plus simple et de plus facile?

— Entendu! — répondit-elle et jetant un regard aux morceaux de la lettre éparpillés sur le plancher, elle quitta la pièce.

Thaddée la reconduisit jusqu'à la porte et, appuyé au chambranle, il suivit du regard la gracieuse et légère silhouette. Les

battements de son cœur avaient un rythme accéléré, comme pour annoncer l'orage qui se préparait en lui. Il n'entendait, ni ne voulait entendre cet avertissement, perdu dans sa contemplation ravie.

19 octobre.

L'imbécile... le pitre! Comment a-t-il osé écrire ces idioties, ces monstrueuses inepties au sujet de Marysia! Qu'en a-t-il fait? Une sorte de princesse de légende amoureuse du troubadour Ignace. Quant à moi, je représente naturellement le vilain personnage qui séduit la princesse au moment où le malheureux troubadour rêve à sa patrie lointaine à l'ombre d'un grand platane. Divine composition!

Peu importe qu'il ait fait de lui-même un fantoche et de moi un goujat; peu importe qu'il ait composé une œuvre absolument dépourvue de talent; mais qu'il ait osé faire de Marysia un portrait aussi faux, qu'il l'ait salie par le contact de sa pitoyable imagination, voilà qui mérite une correction.

Le misérable se rendait déjà compte de ce qui se passait en moi, pendant qu'il nous lisait le passage où la princesse « court après Ignace » tandis que celui-ci, tout en l'aimant, se couvre du bouclier de l'idéal. Sa voix faisait des bonds comme la balle d'Eva et ses yeux volaient sans arrêt du manuscrit à moi.

Ayant lu la fin, il se leva et, s'avançant vers moi, me demanda de lui dire « très sincèrement » mon avis sur sa pièce.

Je lui répondis que je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi bête, même de sa part à lui.

Faut-il dire que cette phrase mit fin à la réunion organisée par Félix, avec tant d'enthousiasme et d'émotion? Une partie des auditeurs avait l'air abasourdi, les autres s'indignaient... d'autres enfin prirent une mine consternée.

Je partis là-dessus. Zosia resta et jusqu'à présent, elle n'est pas rentrée.

20 octobre.

L'idée d'inviter Szarota à venir à la ferme...

Non!... Je ne peux pas continuer; pas de travail aujourd'hui! Au diable ce journal! Je me suis tenu hier comme il n'est pas

permis de le faire. Quelle vengeance stupide et enfantine... aujourd'hui je me sens aussi honteux que si c'était moi qui avais écrit cette malheureuse pièce sur Marysia. Le plus bête là-dedans, c'est que de cette façon, je pousse Zosia dans les bras de ce crétin. J'ai parfois l'impression de perdre mon équilibre intérieur. Il faut que je me ressaisisse.

Je sors, la grève générale vient d'éclater.

21 octobre.

Salut, Misère exacerbée!

Il a suffi que nous entendions ton puissant grondement, qu'une fois seulement nous regardions au fond de tes yeux pleins de menace, pour que le calme et la paix descendent en nos âmes. La ville tremble sous la poussée de cette multitude qui, sous la terre, se prépare à la lutte. Quelle chance que dorme toute proche, à côté, autour de nous et devant nous, cette force effroyable qui pourrait nous balayer de la surface de la terre et réduire en poussière le monde de nos superbes efforts.

Salut, ô Misère!

Nous restons tous chez nous, silencieux, modestes, assagis. Je ne vais pas au bureau. Félix et sa pièce, madame Klapa, affaires, devoirs, livres et éditeurs, tout est en congé illimité. La seule chose qui compte sont nos quatre murs et la foule qui, de la rue, regarde nos fenêtres.

On ne parle naturellement que des choses les plus simples. Par exemple de la viande que nous aurons à dîner, tandis que nos voisins en manquent. C'est notre ami, l'automobiliste qui nous l'a apportée de chez un boucher qui habite à trente kilomètres d'ici, sur la route du sud. Nous avons aussi du pain qu'il est allé chercher sur la route de l'ouest.

De la fenêtre j'ai suivi du regard sa puissante voiture qui voguait vers le centre de la ville au milieu du flot humain. Personne n'a levé la main sur lui, personne n'a mis de bâton entre les rayons de ses roues.

C'est vrai! l'auto de notre ami a un aspect modeste, elle est grise et un peu égratignée, tandis que lui, dans sa veste poussiéreuse, a l'air d'un artisan.

Mais, voyez! près de la place du Marché où la multitude est un peu moins dense, la sirène de la voiture lance son appel

strident, la voiture éparpille la foule et disparaît rapidement dans une des rues avoisinantes. C'est la fin de l'idylle. Une pluie de pierres la poursuit ainsi que des centaines de regards haineux.

L'idée d'inviter Szarota causa beaucoup de soucis aux habitants de la ferme. M. Szarota, bien qu'il eût répondu, par retour du courrier, qu'il arriverait à la première occasion, fit savoir un peu plus tard, qu'il était surchargé de travail et qu'il lui était impossible de venir pour le moment. Quelques jours plus tard, il écrivit pour prier mademoiselle Radziejowska de prendre patience, car il voulait écrire au colonel et présenter ses hommages à la femme de celui-ci. Après quoi il s'informa de la sécurité des chemins, car il avait entendu dire, en ville, que les indigènes n'étaient pas de tout repos. Finalement, il exigea qu'on lui fît savoir qui était le propriétaire légal du khoutor et de toutes ses dépendances.

Toutes ces lettres étaient remises à Thaddée par Marysia et chacune d'elles mettait de nouveaux scellés sur ses lèvres. Il avait pris connaissance des premières nouvelles gravement, donnant même un conseil de temps à autre; il reçut les suivantes avec une gaîté forcée; mais par la suite il se tut tout à fait en retournant les lettres à Marysia, le cœur lourd d'inquiétude. Il imaginait déjà le sec M. Szarota, en train de balancer le pour et le contre d'un mariage avec mademoiselle Radziejowska. Malgré cela il gardait le silence et étouffait les paroles amères qui lui montaient aux lèvres. Dans chacune des lettres qu'elle lui apportait, il semblait lire un appel silencieux et pitoyable, auquel il lui était impossible de répondre.

Une sorte de brume s'élevait ainsi entre lui et la jeune fille et les séparait chaque jour davantage. Ils se voyaient de plus en plus rarement et avaient de moins en moins de choses à se dire. Cette dissonance, on ne sait comment, se communiqua à la ferme tout entière, troublant l'ordre établi. Les travaux furent interrompus, il n'y avait plus de repas en commun, même les leçons et les conversations du soir n'avaient plus lieu que lorsque le hasard réunissait tous les hôtes de la ferme pour un instant.

Enfin un beau jour, un messager apporta une dépêche. Ce fut Thaddée qui la reçut. Il se dirigea immédiatement vers les taillis au bord de la rivière où Marysia aimait à se promener.

Il connaissait bien cet endroit, plein de marécages, de refuges et de tunnels, creusés dans l'épaisseur de la végétation par le passage de quelque animal sauvage; pourtant il erra assez longtemps avant que la voix de la jeune fille répondît à ses appels. Impatienté, il s'élança dans cette direction à travers la muraille de roseaux et se trouva brusquement sur la berge escarpée de la rivière, dans une sorte d'abri entouré de toutes parts par des buissons si épais, que leurs branches, se réunissant vers le haut, formaient comme une voûte. Marysia était assise là, penchée au-dessus de la rivière.

— Marysia, — cria-t-il en agitant le papier, — voici une dépêche! Szarota est sûrement déjà en route! Voyons, Marysia! — répéta-t-il en voyant que la jeune fille ne tournait pas la tête vers lui.

Il s'approcha et s'arrêta tout près d'elle, ne sachant si elle ne voulait pas être arrachée à sa solitude, ou si, simplement plongée dans sa rêverie, elle ne l'avait pas entendu venir. Le calme immobile du lieu l'impressionna tout à coup et l'enivra. Il demeura sans bouger à écouter le clapotis du courant auquel se mêlait tout bas un autre bruit, celui de pleurs humains et de sanglots étouffés.

Pour la première fois depuis de longues années, il éprouva un chagrin amer et impuissant. Le télégramme qu'il venait d'apporter, ses travaux de tous les jours, l'astuce qu'il avait dû déployer pour se tirer d'affaire jusqu'à présent, tout cela lui parut sans importance, inutile, sans but.

Il s'assit au bord de la rivière, son épaule touchant celle de la jeune fille. Son regard se posa sur la vague qui battait la berge escarpée, s'arrêta un instant sur le courant tourbillonnant à leurs pieds, puis glissa le long de la rivière, vers les lointains brumeux de la steppe.

— Marysia, — murmura-t-il en l'entourant de son bras.

Ils lurent la dépêche en rentrant seulement. Elle contenait ces mots : « Arriverai demain avec madame Radziejowska. »

24 octobre.

Depuis le matin ils défilent par quatre, en colonnes ou à la débandade, se dirigeant vers le centre de la ville où les gré-

vistes ont organisé un grand meeting. Leurs yeux brillent et leurs fronts portent l'empreinte de la révolte.

Et les revendications qu'ils ont émises hier ne leur suffisent plus; l'augmentation des salaires ne les tentera pas, ce qu'ils veulent, c'est renverser le monde d'autrefois et établir un nouvel état de choses.

Je sais, je sais si bien ce qui se passe dans leurs âmes. Ah! le cœur me fait mal!

Ils avancent toujours, on ne voit pas la fin de cette foule.

— Où vont-ils? — me demande Eva, qu'il n'y a pas moyen d'arracher à la fenêtre.

Je ne lui dirai pas, pour un empire, ce que, plein d'horreur, j'ai vu et entendu au moment où cette armée du salut s'élançait à la conquête du vieux monde. C'est que moi aussi autrefois, je me suis enrôlé dans de semblables cohortes et le feu qui alors emplissait ma poitrine, était un feu sacré.

25 octobre.

Émeutes, coups de feu, bataille de rues, nous n'avons pas échappé à tout cela. Lutte honteuse et traîtresse et de toutes les luttes la plus lâche, où la trahison est une des conditions de la victoire et les coups dans le dos, une nécessité. Partout il y a des hommes étendus dans des flaques de sang et on achève les blessés plutôt trois fois qu'une. Sois la bienvenue, aurore de la Liberté!

Les citoyens et les camarades, qui ne s'entr'égorgent pas dans les rues, tiennent conseil. Les batailles en paroles ont éclaté en même temps que la lutte armée; tout aussi cruelles, tout aussi acharnées et également sans espoir. Droite et gauche, classes, état, gouvernement, société, bourgeoisie, prolétariat, voilà les arguments dont on se sert; ils sifflent comme des balles et, s'ils pouvaient, blesseraient et tueraient comme elles.

Depuis midi, la ville est silencieuse.

26 octobre.

Aujourd'hui aussi tout est calme. Au fond, c'est une retraite générale. On parle de la victoire des grévistes, mais

moi je lis autre chose sur leurs figures éteintes, lasses, vieillies, semble-t-il, d'une dizaine d'années. On a fait droit à leurs exigences, mais les revendications qui animaient leurs cœurs, il y a quelques jours, traînent à terre, souillées et déshonorées...

Félix qui, à la faveur du désordre, a refait son apparition, est pourtant d'un autre avis. Il assure que ce n'est qu'un armistice et que la tuerie reprendra demain. En disant cela, il sourit sombrement en murmurant quelque chose sur les surprises que notre époque nous réserve. « La révolution, nous dit-il, est un phénomène trop grandiose pour que je puisse y rester indifférent, en tant que poète et qu'écrivain. » En parlant ainsi, il fredonne les premières mesures de *la Marseillaise*.

En vérité, ce malheureux me dégoûte de plus en plus. J'aimerais saisir par la peau du cou cet « écrivain et ce poète » et me servir de sa figure inspirée pour essuyer les flaques de sang qu'on voit encore dans toutes les rues.

On dit que la moisson est effroyable.

28 octobre.

C'est fini. Nous retournons à nos occupations ordinaires et nous essayons de vivre comme avant, comme si une montagne de cadavres n'avait pas poussé entre hier et aujourd'hui.

Je suis retourné au bureau comme tout le monde. Nous nous sommes salués, mon chef et moi, avec l'air de nous dire : « Vous vivez, moi aussi, j'en suis bien aise, mieux vaut ne pas penser au reste. »

D'ailleurs, l'effroi répandu par cette sanglante moisson est général, et aucune force au monde n'amènerait une nouvelle collision.

Drôle d'époque où toutes les luttes finissent par la défaite des deux partis. Où tout vacille sans qu'on puisse rien abattre. Où l'œuvre de nos propres mains nous est étrangère.

Il fit claquer son fouet en entrant à toute allure dans la cour de la ferme et devant la maison il arrêta net les chevaux.

— Ignace! — cria-t-il à son ami qui, effaré et curieux, restait

planté au coin de la grange. — Viens tenir les chevaux, pendant que j'aiderai madame à descendre.

Il saisit avec respect la main parfumée de la colonelle.

— Mademoiselle Marysia, c'est-à-dire mademoiselle Radziejowska... d'ailleurs la voici.

Il s'interrompit en apercevant la jeune fille qui venait vers ses hôtes, d'un pas un peu guindé, mais plein de décision.

Non! Ce n'est pas ça. Je me répète quant à la forme et quant à l'action. Il y a tout le temps quelqu'un qui arrive à la ferme et en repart sans avoir obtenu ce qu'il voulait. Et cela veut être un roman?

Évidemment je ne manque pas d'explications. L'action véritable se passe au fond de cœurs fermés à double tour, aussi peut-on se permettre une certaine uniformité dans les événements extérieurs. Mais je me demande si on sent suffisamment cette tension des âmes, qui doit finir par éclater un beau jour et faire sauter cette forme endormie.

Ne vaut-il pas mieux changer ma manière d'écrire et par bonds accélérés, atteindre la fin? Ensuite je pourrais reprendre la chose et l'agrandir... Nous verrons. En tout cas, il faut quitter le khoutor au plus tôt.

Ah! Je m'agite et voilà tout. La grève m'a impressionné et Dieu sait pourtant que je suis habitué aux événements de ce genre! J'entends encore l'écho des coups de feu et je suis tourmenté par le souvenir de cette lutte atroce après laquelle chacun de nous pose cette question : « Pourquoi? »... ou pour être plus exact : « Pourquoi employer ces moyens-là? »

2 novembre.

Ne voulant pas assister à la rencontre, Thaddée abandonna le tarantass et les chevaux à Ignace, et, tournant les talons, il s'en fut vers les granges avec l'intention de se mettre au premier ouvrage venu. Dans le hangar à bois, il trouva Yourek assis, inoccupé, sur un tronc.

— Bonjour! Tu te reposes? — fit-il avec un reste de la bonne humeur dont il avait été rempli depuis le matin, mais que la vue de Marysia avait, on ne sait pourquoi, transformée en sourde irritation.

— Tu ferais bien d'aller trouver vos invités, — ajouta-t-il en s'arrêtant. — Ta sœur a sûrement besoin de ton aide.

— Ils sont déjà là? — demanda Yourek sans bouger de sa place.

— Vas-y voir, tu te rendras compte.

Le jeune homme se leva lentement, s'approcha de la porte et jeta un coup d'œil dans la direction de la maison.

— Peuh! ce qu'il est long! — murmura-t-il, les dents serrées. — C'est ce fameux Szarota? Mon avis, — fit-il d'un air absorbé, — c'est que Marysia et lui ne sont pas faits l'un pour l'autre. Et vous, vous n'y allez pas? — demanda-t-il en se rasseyant sur son tronc d'arbre.

— Moi? — fit Thaddée d'une voix étonnée, — si on a besoin de moi... Mais pourquoi dis-tu ça? Quelle drôle d'idée tu as?

Il examina attentivement le jeune garçon. Plus d'une fois déjà le silencieux Yourek, indifférent et détaché en apparence de tout ce qui ne faisait pas directement partie de ses occupations et de ses intérêts personnels, l'avait brusquement surpris par une phrase où se reflétait un jugement déjà formé et indépendant. Ces phrases étaient toujours naïves, mais toujours dures, entêtées et sans merci. Et, à vrai dire, elles étaient presque toujours près de la vérité.

Quand Marysia le grondait et que Thaddée lui remontrait qu'il était trop jeune pour porter des jugements aussi définitifs, il semblait céder, mais en réalité il était extrêmement difficile de le convaincre et il s'obstinait dans la position qu'il avait choisie. Néanmoins, la manière de voir de Yourek intéressait Thaddée et même elle éclairait parfois d'une lumière inattendue le réseau des événements qui s'entremêlaient à la ferme, en un nœud de plus en plus inextricable. Aussi, remarquant que l'esprit du jeune garçon était travaillé par la formation d'une opinion nouvelle, il se tourna vers lui, plus intrigué que jamais.

— Je te demande pourquoi tu dis ça? — répéta-t-il, légèrement impatienté.

— Oh! pour rien! — repartit Yourek. — Je pense que cette visite de Szarota ne donnera rien.

— Il ne te plaît pas? — demanda Thaddée en souriant.

— Qu'il me plaise ou non, ça n'a pas d'importance. Il n'aura pas Marysia, voilà tout! Si elle devait se marier, eh bien... eh bien...

— Eh bien?

— C'est vous qu'elle épouserait, — fit-il enfin, — mais vous êtes marié et tout ça ne peut rien donner de bon. Vous n'êtes pas fâché? — fit-il en regardant Thaddée avec ces yeux d'enfant qui le faisaient quelquefois ressembler à sa sœur, d'une manière frappante.

— Si nous rentrions? — proposa-t-il en tournant autour de la grange pour éviter le regard de Thaddée! — Le dîner doit être servi et Marysia sera furieuse. Tenez, on nous cherche! — ajouta-t-il en montrant Ignace qui parcourait la cour d'un hangar à l'autre.

Thaddée avait été surpris par la déclaration de Yourek à laquelle il ne savait que répondre; il profita donc avec plaisir de l'occasion pour interrompre la conversation et, allant vers la porte, il appela son camarade. Celui-ci s'avança vivement vers eux, avec un air animé qui ne lui était pas coutumier.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Thaddée, — le dîner est servi?

— Oui — répondit Ignace. — Mais justement, à ce sujet... Je voulais te dire deux mots en particulier, — acheva-t-il en jetant un coup d'œil du côté de Yourek.

— Qu'est-ce que c'est que ce mystère? Allons, raconte-nous ça!

— C'est que je voulais te dire que je suis offensé.

— Contre moi?

— Mais non, voyons! contre ce monsieur Szarota. Tu comprends, il a dit à mademoiselle Marysia, qu'il voyait, pour la première fois dans sa vie, les maîtres manger à la même table que les domestiques.

— Et Marysia qu'a-t-elle dit?

— Naturellement, elle lui a répondu qu'elle n'avait pas de domestiques, que c'est ainsi que le couvert était toujours mis et qu'il en serait ainsi cette fois aussi. Qu'on pouvait servir les voyageurs à part s'ils le désiraient.

— Elle a dit ça?

— Oui, et elle s'est mise tout de suite à votre recherche, mais elle n'a pas pu vous trouver. Elle m'a demandé... Enfin que penses-tu faire?

Thaddée fit une grimace :

— Aller dîner, mon cher. Que m'importe ce monsieur Szarota?

— Eh bien moi, je n'y vais pas! — protesta Ignace. — Je ne permettrai pas qu'on m'offense, entends-tu? Je suis docteur en philosophie...

Thaddée se mit en colère.

— Tu es surtout un imbécile, — s'écria-t-il, — que ça te plaise ou non, je rentre. Eh bien? — fit-il lui jetant un coup d'œil.

— Je ne peux pas tolérer...

— A ton aise! — répliqua Thaddée en haussant les épaules et prenant Yourek par le bras, il l'entraîna vers la maison d'habitation.

2 novembre.

L'automobiliste a été blessé pendant la grève. Il a reçu une balle, qui lui a traversé le cou, entre la colonne vertébrale, la trachée et les artères. Le voilà donc à l'hôpital. Naturellement il ne reproche rien à personne et se borne à dire : « C'est un voyou qui m'a tiré cette balle, voilà tout. Quel coup d'œil! en plein dans le cou! » Je suis persuadé que si notre ami n'avait été renversé par le coup de feu, il aurait engagé le voyou comme chauffeur. De bons yeux, voilà qui est utile pour bien conduire.

Nous avons été à l'hôpital cet après-midi, Zosia et moi. Zosia avait acheté des fleurs et moi une bouteille de vin de Hongrie. Mais nos offrandes ont été arrêtées par Hélène, qui, en blouse blanche semble plus à son aise que dans la vie de tous les jours... bien qu'elle n'ait pas cette vocation toute puissante qui pousse, par exemple, l'automobiliste à voir un candidat chauffeur dans le voyou qui a failli l'assassiner. Une contrainte intérieure l'étreint comme ce tablier d'infirmière, ornée duquel elle erre entre les lits, jolie comme une image et tout aussi irréelle.

Les grands et tristes événements d'hier, ainsi que notre rencontre en ce lieu « où le devoir nous appelait », ont servi de prétexte à notre réconciliation. Lorsque Zosia, qui s'était brusquement souvenue d'une course urgente à faire (il me semble parfois que, pour des raisons qui me sont inconnues, Zosia désire me « faciliter » les choses), quitta le chevet du malade, je rendis visite à Hélène dans la pièce réservée à

l'infirmière de service. Comme son tour de garde touchait justement à sa fin, je décidai de l'attendre pour la raccompagner chez elle, ou l'emmener promener. Hélène s'excusa et disparut derrière un paravent pour changer de toilette.

Je l'entendis distinctement qui enlevait rapidement sa blouse, sa robe et autre chose encore. Elle était alors certainement vêtue seulement de sa chemise. Après cela vint un arrêt fort long. J'entendis seulement qu'elle s'asseyait sur une chaise. Et j'aurais juré qu'elle avait croisé ses minces bras nus au-dessus de sa tête et qu'elle... rêvait, rêvait à des choses inavouables, comme pour se moquer de la robe presque monacale qui gisait à ses pieds.

Je ne dirai pas que cette pause m'ait laissé complètement indifférent. Si je n'ai pas quitté ma chaise, la cause en est surtout à cette mesquinerie innée qui est le propre des hommes en matière d'amour.

Une infirmière qui entra dans la pièce en annonçant qu'un des malades venait de mourir, mit un terme à cette situation. Nous sortîmes et nous nous quittâmes devant la grille de l'hôpital.

Et maintenant une petite digression. Quel nom donner à mes relations avec Hélène? Nos pères auraient appelé cela une « saleté »; autrefois, nous aurions employé le mot « flirt », qui s'emploie encore de temps en temps. Seulement le flirt d'aujourd'hui n'est plus du flirt.

Ah! Peu importe les mots puisque les anciennes idées sont mortes et qu'on n'en a pas encore créé de nouvelles. La seule chose qui nous reste peut-être, ce sont les scrupules de conscience. Mais en avons-nous vraiment?

4 novembre.

Le monde tangible, terre à terre, qui est le nôtre, a pourtant ses revenants et ses fantômes, lui aussi. Cet après-midi, à l'instant où j'allais sortir, j'ai reçu la visite de mon camarade d'école Schmidt. C'est-à-dire la visite de son fantôme, car comment appeler autrement, le squelette effroyable qui a pris la place de ce garçon autrefois si vif, si gai, si joyeux?

Schmidt est un grand blessé de guerre, mais socialement

parlant un blessé de deuxième ordre, car il a perdu sa jambe au service de l'Autriche, quelque part au Monténégro ou en Albanie. En même temps un éclat de shrapnell lui est resté dans le crâne, endommageant son nerf optique. Schmidt ne voit presque plus rien et il cache sa cécité derrière d'énormes lunettes noires, qui rendent sa figure encore plus effrayante.

Schmidt est dans la misère et vit de la charité de ses anciens condisciples. Il n'a aucune famille et le pays pour lequel il s'est battu s'est effondré en mille morceaux.

Schmidt sait cela et il se cache du mieux qu'il peut, lui et le souvenir de ses blessures non glorieuses. Il est honteux et il craint ce monde auquel aucun service rendu ne lui donne droit. Les seuls en qui il a confiance sont ses anciens camarades de classe. Il faut croire que Schmidt n'a trouvé de sens à la vie que sur les bancs de l'école. Après cela, tout n'a été pour lui qu'erreurs et malentendus.

J'avais entendu parler de lui, mais je fus péniblement surpris en le voyant. Qu'est Schmidt pour moi, aujourd'hui? Un mendiant ou un camarade, un intrus, un importun ou un ami longtemps absent?

Nous sommes restés un moment dans l'antichambre sans échanger un mot, après quoi je le fis entrer dans mon cabinet de travail.

Il s'est arrêté au bord du parquet, ayant peur de s'y avancer avec ses gros souliers boueux. Les lunettes noires, derrière lesquelles il cache ses yeux, donnent l'impression que Schmidt voit tout, sans avoir besoin de rien regarder.

— Stas! — s'écria-t-il enfin, — te voilà de retour! Il y a si longtemps que je voulais venir te voir. Comme tu as dû souffrir, mon pauvre ami! — ajouta-t-il en hochant la tête.

Je lui répondis que tout était oublié et que d'ailleurs cela n'avait pas été si effrayant; mais il sourit avec indulgence :

— Je sais bien, Stas, que ce sont des choses dont on ne parle pas. L'homme est un animal résistant. Moi, par exemple, — il s'arrête et s'immobilise. Je sens que son regard se fixe sur moi en un effort désespéré. — Moi, par exemple, ça ne va pas très bien, tu sais, mais tout de même, je me tire d'affaire. Je n'ai pas de besoins, comme les Spartiates...

En disant cela il redresse sa maigre poitrine, puis se recroqueville instantanément, inquiet de savoir si je vais le croire.

Comment décrire cette conversation, qui fut pour moi une véritable torture? J'appris que Schmidt n'habitait nulle part parce qu'il avait pris l'habitude d'être indépendant; qu'il ne mangeait pas, car à son avis tout le monde « s'empiffrait » bien inutilement; qu'il méprisait la mode et que, en conséquence, il ne portait ni faux col, ni pardessus.

Avant le coucher du soleil, Schmidt me proposa de faire un tour. Je cédai, car j'avais l'impression qu'il y tenait tout spécialement. Par de petites rues détournées, nous atteignîmes le parc, où, étant enfants, nous passions la moitié de notre vie. Ravi et animé, Schmidt me fit asseoir sur un banc à demi pourri, dans un coin de terre-plein où nous jouions autrefois.

— Tu te souviens, Stas, — demanda-t-il en se rapprochant de moi.

Oui! Je me souvenais, bien qu'il fît presque complètement nuit et que les contours des choses fussent invisibles. Il me semblait que les grosses lunettes de Schmidt s'étaient posées sur mes yeux et qu'à travers elles, je voyais le monde heureux de mon enfance. Nous nous quittâmes à une heure tardive. Schmidt resta sur place car « pour le moment » il habite la cabane à outils, celle-là même où nous nous réfugiions autrefois pour échapper au jardinier du parc.

Je lui demandais de venir me voir chaque fois qu'il aurait besoin de quelque chose ou simplement quand il en aurait envie. J'essayai de lui donner un peu d'argent, mais il refusa. Quand nous nous serrâmes la main, il avoua qu'il avait une grande prière à m'adresser. Il avait entendu dire que j'écrivais des livres; est-ce que je ne pourrais lui en donner un, au moins? Car les jours où il y a du soleil, il peut encore distinguer les lettres...

Thaddée se rendit compte, dès le premier coup d'œil, de l'atmosphère remplie de malveillance qui régnait dans la salle à manger et qui ne promettait rien de bon. Marysia toute pâle était assise à table à sa place de maîtresse de maison; à sa gauche se trouvait M. Szarota, hérissé et guindé, comme un épouvantail à moineaux.

Madame Radziejowska, qui avait l'air de s'ennuyer, faisait les cent pas à travers la pièce, bras dessus, bras dessous avec Irène.

— Bonjour! — fit-il à voix haute en se dirigeant tout droit vers sa place. — Je vous demande pardon d'être en retard, — continua-t-il en s'adressant à la jeune fille, — mais je pensais que vous... enfin... que vous auriez certaines choses à vous dire.

Marysia sourit avec une légère expression de reproche.

— Le dîner est à une heure! Est-ce que vous ne savez pas où sont Yourek et Ignace?

— Yourek me suit; il sera certainement là dans un instant. Quant à Ignace, — ajouta-t-il en lançant un coup d'œil ironique à Szarota, — il s'est senti tellement intimidé par l'arrivée de vos invités qu'il a décidé de dîner avec Barat. Je crois qu'il est inutile de l'attendre davantage, mademoiselle. Mon ami Ignace est assez têtu.

— Lui avez-vous parlé?

— C'est-à-dire... oui, certainement.

— C'est que, voyez-vous, — expliqua la jeune fille calmement, — M. Szarota a été très surpris d'apprendre que nous mangions à la même table.

— Justement, c'est bien ce qu'on m'a dit.

— Mais il a dû reconnaître qu'il ne pouvait en être autrement, n'est-ce pas? — fit-elle en se tournant vers les voyageurs.

— C'est-à-dire, — répondit sèchement Szarota en traînant à la manière russe et en appuyant sur les mots, — c'est-à-dire, que cela devrait se passer autrement. L'autre, que vous appelez Ignace, a compris, je pense. Mais, évidemment, c'est à la maîtresse de maison de décider. Nous sommes des hôtes qui partiront comme ils sont venus, sans vous déranger, — il fit la grimace. — Mais, tenez, le colonel Radziejowski serait certainement surpris aussi! — ajouta-t-il avec une satisfaction visible.

— Allons donc! — jeta négligemment Thaddée, — pourquoi en appeler au colonel, qui ne nous a même jamais vus?

Szarota hocha la tête.

— C'est ça, c'est ça! le colonel est au front. Et peut-être qu'il se bat justement avec un des vôtres. Tandis que vous, des prisonniers, vous menez une vie de coqs en pâte...

Il s'interrompit, ayant remarqué un geste impatienté de Marysia. Thaddée avait déjà sur le bout de la langue une réplique

piquante, mais, comprenant qu'une discussion de ce genre ne mènerait à rien et qu'elle était nettement pénible à tout le monde, il se domina et décida de ne pas se mêler à la conversation.

Le dîner fut consommé en silence sous le feu croisé des regards. Se trouvant en face de madame Radziejowska, Thaddée eut l'occasion de l'observer de plus près et plus exactement. C'était une femme encore jeune; trop jeune même pour être la « maman » de Marysia. Son teint éclatant et méticuleusement soigné, ses formes arrondies et la coquetterie visible dans l'expression du visage et les gestes du corps prouvaient clairement quels avaient été les motifs qui gouvernaient le colonel, lors de son deuxième mariage. Ayant saisi un ou deux regards langoureux, Thaddée ne put s'empêcher de penser que la colonelle l'observait avec attention et même peut-être avec un petit air de séduction. Lorsque par-dessus le marché il aperçut un léger sourire, au coin de ses lèvres, il soutint hardiment les regards qu'elle lui jeta avec une indifférence jouée.

Tout à coup il fut frappé par les yeux inquiets de Marysia. Du coup, il en oublia la belle-mère et adressa un sourire affectueux à la jeune fille dont la figure s'anima et s'épanouit. M. Szarota, au contraire, devint de pierre.

Vers la fin du dîner, pendant qu'on servait le thé, Szarota rassembla ses forces et demanda à Marysia quand il pourrait lui parler, en tête-à-tête, de l'affaire qui les intéressait. Elle repartit brièvement qu'elle était à sa disposition et que le mieux serait d'en parler sur-le-champ.

— Je vous prie de m'excuser, — répondit Szarota d'un air pincé, — mais je ne désire pas parler devant tout le monde. Dans le cas présent, il s'agit de diverses choses assez intimes.

— Nous sommes entre nous, — repartit Marysia.

— Pas précisément, — protesta Szarota avec entêtement en jetant de côté à Thaddée des regards pleins de colère. — Si vous vouliez bien, nous irions faire un tour. Ou plutôt, nous resterons ici avec votre maman, et M. Glina ira se promener avec les enfants. Eh bien! qu'en pensez-vous, monsieur? — acheva-t-il en se forçant à grimacer un sourire aimable.

— Je suis à vos ordres, — fit Thaddée en quittant sa chaise. — Après avoir envoyé les enfants auprès de Barat, il poussa un soupir de soulagement. La sécheresse du prétendant l'avait

énervé à l'extrême et il aurait fait l'impossible pour que la malencontreuse demande en mariage, dont il était en partie l'auteur, se terminât d'une manière quelconque.

D'ailleurs, au fond de lui-même, il était certain que l'affaire ferait fiasco et il en était à la fois heureux et effrayé. Plusieurs coups d'œil de Marysia qu'il avait surpris dans la journée et sa manière d'être envers lui, étrange et plus soumise que jamais, éveillèrent dans son cœur un véritable tumulte. Il ne pouvait se débarrasser de l'idée que cette visite apporterait un résultat tout autre, absolument différent de celui qu'il en attendait. D'autant plus que lui-même était plus touché qu'à l'ordinaire par le charme de la jeune fille. La perspective de son mariage avec Szarota, qui lui semblait si simple et si compréhensible jusqu'alors, venait d'éveiller, maintenant qu'il avait de ses propres yeux contemplé l'élu, la protestation brûlante et violente de tout son être. Pour être franc, qui, plus que lui, avait droit à cette conversation « intime » avec Marysia? Pourquoi ne pas jouer toute sa fortune sur cette carte-là?

4 novembre.

Je suis allé au parc porter des livres à Schmidt et je ne l'ai trouvé nulle part. J'allais justement m'en aller, lorsque je fus frappé par la vue du garde qui m'observait depuis un bon moment. C'était le fameux, l'historique Nicolas qui nous pourchassait à coups de cravache lorsque nous venions voler les roses pour nos « amours ». Je m'approchai et lui demandai s'il ne connaissait pas un monsieur en lunettes noires, boiteux... et qui...

— Antos? — demanda-t-il sans attendre la fin.

— Vous le connaissez? — m'écriai-je, attiré soudain vers ce vieillard grisonnant, qui me regardait aussi fixement que si j'avais caché sous mon manteau les roses volées à son jardin.

— Qui donc ne le connaît pas?... Vous avez à lui parler?

Je ne sais quoi me retint de lui dire ce qui m'amenait.

— Rien de pressé, — dis-je pour m'excuser, — j'avais envie de le voir. C'est un camarade d'école...

— Ah! — répondit le vieux en s'animant, — c'est bien ce

que je me disais. Il sera là dans un instant, — ajouta-t-il en jetant un coup d'œil vers la grille.

— Comment ça? Est-ce qu'il vient ici régulièrement?

— Oh non! On ne le voit pas, quelquefois, pendant des semaines entières. Mais aujourd'hui, voyez-vous, on fait la lecture chez moi.

— Qui ça : on?

— Nous autres... Antos, moi, ma fille, là-bas chez moi. C'est ma fille qui lit, parce que Antoine y voit à peine. Mais c'est lui qui explique. Vous autres, ses copains, vous feriez bien de venir l'entendre. Antoine, voyez-vous, c'est un infirme, mais l'esprit qu'il a en lui est grand, — fit-il brusquement fâché en fronçant ses sourcils broussailleux. — C'est pas difficile de mettre quelqu'un en pièces à coups de canon et à coups de fusil.

Je n'ai pas attendu Schmidt et je ne lui ai pas laissé mes livres. Je me suis sauvé en les cachant sous mon manteau, comme si c'étaient les roses d'autrefois.

Mais ces roses-là étaient parfumées, merveilleuses, innocentes...

M. Szarota avait été refusé et, après son départ, Thaddée s'attendait à voir les événements prendre le tour le plus inattendu, mais il arriva justement la seule chose qu'il n'avait pas prévue : moins de quinze jours après cette visite, il se retrouva dans le camp de concentration en ville. Ce changement s'était opéré avec la soudaineté et l'indiscutabilité des événements dont il était victime depuis le début de la guerre et qu'à la ferme il avait déjà réussi à chasser de sa mémoire.

Un beau matin, deux soldats étaient arrivés au khoutor avec l'ordre de ramener « sans délai » Thaddée Glina, prisonnier de guerre appartenant à tel régiment, au camp de concentration. Ils exécutèrent leur mission avec une exactitude et un zèle, qui prouvaient bien qu'en plus de l'ordre écrit, on ne leur avait pas ménagé les recommandations verbales.

Ils l'emmenèrent si précipitamment qu'il eut à peine le temps de faire son modeste bagage et d'envoyer Yourek prévenir Marysia, qui était justement absente. Il avait déjà fait trois verstes, lorsqu'il entendit derrière lui le galop d'un cheval et

qu'il aperçut Marysia arrivant à bride abattue, suivie de son frère. Très loin en arrière venait Ignace à pied.

En un clin d'œil, les deux cavaliers les rejoignirent et leur barrant la route, ils obligèrent les soldats à s'arrêter. La figure de Marysia avait une expression indignée et ses yeux étaient pleins de colère et d'emportement.

— Qu'est-ce qui se passe? qu'est-ce que cela veut dire? — s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée.

— Ben, voilà! — répondit grossièrement un des soldats, — nous ramenons le jeune homme au camp.

— Comment, de quel droit?

— Du droit que voici! — répondit le soldat en lui tendant l'ordre écrit.

Elle saisit impétueusement le papier, le parcourut des yeux; devenue brusquement pâle, elle le relut encore une fois, avec lenteur, avec effort, comme si elle voulait apprendre l'ordre par cœur. Après quoi, elle descendit de cheval et s'avança vers Thaddée.

— Alors c'est vrai, on vous emmène? — demanda-t-elle, les lèvres blanches.

— Oui... vous avez vu...

— Et il n'y a aucun moyen... aucun secours?...

— Je ne pense pas... En tous cas, pas en ce moment.

— Il n'y en a pas... et on vous emmène!

D'un geste inconscient, elle se passa la main sur le front, comme pour en chasser une pensée qu'elle n'arrivait pas à comprendre. Sa poitrine haletait sous la pression des sanglots qu'elle retenait à grand'peine, mais qui atteignaient déjà ses yeux et ses lèvres.

— Ainsi donc, ça n'a servi à rien... mon Dieu, mon Dieu, — murmura-t-elle avec désespoir, — ... à rien, — continua-t-elle, en luttant de toutes ses forces contre les larmes qui brillaient déjà comme des étoiles dans les coins de ses yeux. — N'obéissez pas! — s'écria-t-elle tout à coup.

Un des soldats s'interposa entre eux.

— Allons, mademoiselle, ne nous retenez pas davantage, ça pourrait mal finir. Et vous, — fit-il en saisissant le bras du prisonnier, — ça ne servira pas à grand'chose de la regarder comme ça. En route!

Thaddée se dégagea.

— Laisse-moi! Je te suivrai de mon plein gré, mais maintenant il faut que tu attendes un moment. F...-moi la paix, je te dis! — il fixa durement le soldat dans les yeux. — Marysia, — continua-t-il en se rapprochant et en prenant ses deux mains dans les siennes, — ne pleurez pas, ça n'en vaut pas la peine, je vous en prie, dominez-vous. Je vous le répète, cela n'en vaut pas la peine... Je m'en vais pour quelque temps, mais je reviendrai... je reviendrai aussi vrai qu'il y a un Dieu au Ciel. Et maintenant, — ajouta-t-il en s'efforçant de se pencher pour lui baiser les mains, — ma petite Marysia... méchante petite fille...

Et tout à coup il se passa une chose qui le surprit comme si la foudre était tombée sur eux. La jeune fille pressant fermement ses mains contre ses genoux, d'un geste rapide et souple se pencha vers lui. Sa figure inondée de larmes s'appuya à la sienne. Sur sa bouche, il sentit ses lèvres humides qui demandaient un baiser. Il colla ses lèvres aux siennes de toutes ses forces, sans se soucier des mines stupides et des gestes que faisaient les soldats ni de la présence d'Ignace qui, les ayant enfin rejoints, s'arrêtait frappé de stupéfaction.

Puis, échangeant une brève poignée de main avec Yourek, il se mit en route, sans regarder en arrière.

Que ce baiser d'adieu le brûlait et l'agitait! Il avançait, sans rien regarder, sans parler, comme s'il avait craint de chasser le souvenir de ces lèvres qu'il croyait encore sentir vivantes sur sa bouche. Il croyait encore sentir leur pression, l'humidité des larmes brûlantes et salées, la chaleur des lèvres gonflées.

Il traversa avec indifférence le réseau de procès-verbaux qui le ramenait à la vie du camp de concentration. Il retrouva d'anciens camarades avec la froideur d'un étranger et ne s'intéressa pas aux nouvelles du camp. Seul l'énorme paquet de lettres qui venaient de chez lui l'étonna un peu et l'effraya presque. Il les feuilleta rapidement et en remit la lecture à plus tard. A une place assez confortable dans les baraquements communs, l'hôtel des officiers, comme on disait, il préféra une cabane solitaire et à moitié en ruines tout au bout du camp, bien qu'on assurât que trois de ses occupants étaient déjà partis pour l'autre monde. Ce n'est pas qu'il désirât être le quatrième, mais il avait besoin de solitude et son regret d'avoir perdu Marysia était plus fort que les superstitions.

Il s'installa donc seul dans la hutte en question et sans tarder il écrivit à la jeune fille une longue lettre, dans laquelle il lui expliqua en détail et avec emportement, pourquoi il n'avait pas jusqu'alors pu lui avouer qu'il l'aimait.

Après quoi il se mit à rechercher avec acharnement les raisons de son rappel de la ferme.

9 novembre.

Zosia m'a demandé aujourd'hui si je l'aimais. Je ne puis me rappeler comment avait commencé la conversation, que termina cette étrange question. Enfin, toujours est-il qu'elle me demanda si je l'aimais. Dans sa voix, en apparence indifférente et tranquille, je sentis l'effroi de quelqu'un qui se penche sur un précipice.

Je répondis bêtement : « Eh bien! qu'en penses-tu? »

Mais elle ne se laissa pas éconduire :

— Je ne te demande pas ce que je pense, car ça c'est mon affaire. Réponds-moi si tu m'aimes!

Je répondis : « Oui! »

— Dis : Je t'aime!

Je répétai : « Je t'aime! »

Alors Zosia s'assit sur mes genoux, passa ses bras autour de mon cou et fondit en larmes.

10 novembre.

Comment naissent ces instants qui réconcilient brusquement et jettent dans les bras l'un de l'autre, deux êtres devenus indifférents, insensibles et qui semblent n'avoir plus rien à se dire depuis longtemps? Comment se fait-il que depuis hier la paix et la concorde règnent entre nous et même l'amour... sous celui de ses nombreux aspects qui s'accorde le mieux avec notre genre de vie actuel.

Mon Dieu! Si on pouvait s'aimer ainsi toute sa vie sans en devenir idiot, et pouvoir faire encore quelque chose en dehors. Ce serait déjà une sorte d'idéal.

Mais pourquoi parler d'idéal, tant que je suis heureux et que ce qui m'importe c'est que le nouvel épisode de ma vie

avec Zosia dure le plus longtemps possible, et qu'il ne soit pas le dernier.

La preuve que la renaissance de notre ménage vient d'une source pure et qu'elle ne se borne pas à rechercher de nouvelles méthodes de cohabitation, c'est que nous avons tout deux le désir de faire une bonne action, au lieu de nous en tenir seulement aux tendresses. Notre regard est tombé sur Schmidt. De la part de Zosia, ce n'est pas un mince sacrifice, car elle ne l'aime pas et a même peur de lui.

Quant à moi, je cherche un logement pour ce malheureux. Mais où vais-je le mettre? Il n'y a pas de place chez nous et cet homme ne peut habiter chez des gens convenables... Chut!... j'y suis! L'homme à l'auto.

11 novembre.

Il a accepté naturellement.

Il lui donne une petite chambre séparée, près de son garage, un lit, le chauffage et l'éclairage. Si j'étais mesquin, je dirais qu'il a accepté sur la demande pressante de Zosia, mais je n'ai pas envie d'être mesquin.

Ce soir, nous allons au parc chercher Schmidt.

12 novembre.

Schmidt demeure déjà chez l'automobiliste. Demeurer, voilà une chose qui ne lui était pas arrivée depuis longtemps. Voilà comment cela s'est passé.

Comme il avait été convenu, nous allâmes le chercher, moi, Zosia et l'automobiliste. La voiture s'arrêta devant une des grilles du parc et je m'en allai seul en reconnaissance.

A ma grande surprise, je trouvai Schmidt presque tout de suite dans le hangar à bois et ne trahissant pas nos intentions pour le moment, je lui parlai de diverses choses, puis prudemment, je passai à la question de son logement. Ce fut la première difficulté que je rencontrai, car Schmidt me vanta sa retraite du parc.

Je me mis à convaincre Schmidt qu'il y a tout de même des appartements plus dignes d'admiration que le sien.

— Eh oui! — reconnut-il après réflexion. — Tu sais,

quand j'allais encore en classe, mon père m'a emmené une fois à Vienne et de là à Laxenburg où habitait l'empereur François-Joseph. Y as-tu été, Stas?... Oui?... Eh bien! tu avoueras qu'il avait là une habitation splendide.

Il me fila des mains plusieurs fois de cette façon, et jusqu'à présent je ne sais s'il se moquait de moi ou s'il craignait au contraire qu'on se moquât de lui. Finalement, impatienté, j'abattis mon jeu et lui demandai s'il voudrait s'installer chez un de mes amis, qui avait une chambre libre. Et le croira-t-on, Schmidt n'éclata même pas en remerciements (qu'attendions-nous de lui?), mais tout comme un citoyen normal et qui paye son loyer, il s'informa du quartier, de l'étage et du nom du propriétaire. Enfin je finis par l'emmener.

Un curieux incident eut lieu près de la sortie. Schmidt ayant senti l'auto et la présence de personnes étrangères, s'arrêta et demanda qui elles étaient. Je lui répondis que c'étaient ma femme et ce monsieur chez qui il allait demeurer. Alors il me pria de l'attendre un instant et à pas pressés, il s'éloigna vers le fond du parc. Un peu plus et j'allais croire que l'affaire était manquée, car l'instant durait déjà depuis un quart d'heure, lorsqu'il reparut, essoufflé, tenant à la main plusieurs superbes chrysantèmes.

— Hein? — me murmura-t-il gaiement à l'oreille, — Nicolas a encore quelques massifs. Tu comprends, ce bouquet... Il faut toujours être galant avec les femmes.

Je compris, cela et beaucoup d'autres choses ce jour-là et ayant compris, je me demande si nous réussirons dans notre entreprise avec Schmidt. Nous avons oublié, et je suis sûr que nous oublierons toujours, que l'infirmité de Schmidt, ce ne sont pas seulement ses yeux malades et éteints; Schmidt a ses caprices, ses coutumes et ses gestes, sa philosophie et sa manière de voir différente de la nôtre.

Mais en somme, le monde qui m'entoure, mon monde à moi, Zosia, Klapa et sa femme, Félix et le reste, n'est-ce pas une collection de Schmidt?

Entre Zosia et moi l'harmonie continue à régner et nos rapports sont vraiment affectueux, agréables, par moments même tendres. Mais mon livre en souffre. Depuis deux jours je n'ai pu écrire un seul mot.

15 novembre.

Il me semble que j'ai commis une sottise. J'ai lu à Zosia toute la partie déjà existante de mon manuscrit. Je pensais... qu'elle l'avait lu en cachette; sinon en entier, du moins en grande partie et qu'il était inutile par conséquent d'en faire mystère. Ce point de vue est absolument faux, car si elle l'a déjà lu, il était inutile de la blesser davantage.

Zosia n'a pas bronché et il faut croire qu'elle tient aussi à maintenir nos sentiments à la température actuelle. Elle a parlé du livre avec beaucoup de bon sens, soulignant certains passages « excellents », indiquant par-ci par-là, certaines lacunes avec autant de justesse que d'ordinaire.

Pour terminer, elle a poussé un soupir et m'a embrassé avec quelque apathie, mais tendrement tout de même.

Les choses en seraient peut-être restées là, bien que chez les femmes, les blessures d'amour-propre soient, dit-on, inguérissables, mais Félix survint brusquement pour nous apprendre que sa pièce avait été acceptée et qu'on la donnerait dans un mois ou deux. On imagine facilement l'air ravi qu'il avait.

Mais il fut surpris par une brusque et violente attaque de Zosia. En quelques mots extrêmement vifs, elle écrasa sa « mauvaise comédie »; lorsque, affolé, il lui fit observer que la pièce lui avait plu, il n'y avait pas si longtemps, elle répliqua d'un ton de commisération, qu'il fallait bien parfois faire plaisir à ses amis.

En un mot elle déversa sur Félix l'amertume qu'elle avait contenue pendant la lecture de mon manuscrit. Pas toute cependant. Lorsque notre ami fut reparti blessé et, j'en suis sûr, persuadé que c'est moi qui ai ainsi influencé Zosia envers son œuvre, elle me demanda ce qui amenait si souvent Félix chez nous et quel lien il pouvait y avoir entre moi et lui, cet homme sans caractère, cet écrivain sans talent.

— A moins, — fit-elle avec un éclair dans le regard, — que Félix ne te serve de cobaye pour tes expériences, ou de marionnette dans ce guignol dont tu tiens les fils.

16 novembre.

Non! Le mariage n'est pas un cycle de romans! Tout dépend de la dose de bonne volonté, dont on fait preuve. Et si elle

fait défaut? Et si les nerfs, ces insupportables nerfs refusent de nous obéir? Ah! alors il ne reste qu'à se retirer dans les tranchées du bon sens.

Mon livre m'est alors une vraie bénédiction, ce livre, grâce auquel je m'évade si étrangement de la vie réelle. Mais Zosia?... A quoi a-t-elle recours pendant les longs délais de cette guerre de position?

... Cette idée ne cesse de m'inquiéter.

Que ce rappel fût en relation directe avec la visite manquée de Szarota et de madame Radziejowska, voilà qui ne faisait aucun doute. En deuxième lieu, on pouvait suspecter aussi le curé, qui jouissait d'une influence assez considérable auprès des autorités. Et, tout en comprenant que tirer au clair cette affaire ne changerait en rien sa situation, le désir de lutter contre cette intrigue et de se venger ne lui laissait pas de répit. Il s'était reposé à la ferme, il avait repris des forces et pour la première fois depuis de longs mois, il eut envie de se mesurer avec la vie. Le sentiment de nostalgie aiguë et lancinante qu'il éprouvait en pensant à Marysia qu'augmentait encore peut-être le souvenir d'Ignace demeuré là-bas, le poussait à agir.

Les postes de secrétaires dans les bureaux du camp ayant été peu à peu confiés à des prisonniers, il n'eut pas de peine à apprendre d'eux que son rappel avait été causé par un ordre du Commandant militaire. Il fouilla alors dans les bureaux du Commandant, envahis eux aussi par des prisonniers-fonctionnaires. On lui apprit que le curé s'était intéressé à la question ainsi qu'un certain M. Szarota, proche parent d'un des officiers supérieurs. Il n'insista pas. Ainsi qu'il l'avait prévu, il avait contre lui la coalition de personnes influentes, toutes-puissantes même, vu sa misérable situation. Cette découverte ne l'aurait ni intimidé, ni effrayé sans... sans le changement survenu dans ses relations avec Marysia. Ne fût-ce qu'à cause du tort qu'on lui avait causé, il se considérait comme moralement libre d'agir à sa guise envers les gens qui l'entouraient, mais en même temps ses scrupules le retenaient dès qu'il décidait d'agir.

A quoi lui servaient sa révolte et sa fureur intérieures, sa certitude d'être dans la bonne voie, le sacrifice de son existence à la ferme, ses pensées sur les droits de l'homme à la vie, au bonheur,

à l'amour, à quoi tout cela servait-il devant le simple fait qu'il était lié et qu'il ne pouvait rompre ces liens, même grâce à ces milliers de verstes qui le séparaient de sa femme?

Le paquet de lettres qu'il avait trouvé à son retour de la steppe lui rappelait précisément les difficultés de la situation. Sa femme avait une vie difficile. A chaque page, à chaque ligne, ce qui frappait c'était sa dure lutte pour le pain quotidien. En lisant son courrier, il admit qu'il aurait pu agir moins égoïstement en acceptant une pension d'officier comme beaucoup de ses camarades et gagner quelque chose par-dessus le marché et l'envoyer à sa femme pour lui venir en aide dans les moments les plus durs.

Et puis il y avait l'enfant. On lui écrivait qu'elle avait traversé une grave maladie, et qu'on l'en avait tirée par miracle. Il ne l'avait jamais vue, il était même incapable de se figurer ce petit être et pourtant il lisait tout ce qui se rapportait à lui avec une émotion profonde. Il comprit qu'en dehors des devoirs officiels, il y a encore les devoirs du sang, qui jouent dans l'existence un rôle mystérieux et puissant et qui pèseraient sur sa décision plus d'une fois dans le courant de la nouvelle vie qui s'ouvrait devant lui.

Ayant réfléchi à tout cela, avec l'agitation, la fièvre, la fougue que lui apportait le rythme nouveau de son cœur, il décida de se croiser les bras et d'attendre jusqu'à nouvel ordre. Son meilleur allié était le torrent impétueux de la vie qui tant de fois lui avait apporté une solution dans les situations les plus inextricables.

18 novembre.

Je suis obligé de défendre Schmidt contre la philanthropie de mes amis, car son histoire s'est ébruitée et s'occuper de lui est devenu une manie.

Je fais de mon mieux pour apaiser, calmer tout le monde et quand il n'y a point d'autre moyen je deviens grossier. Et surtout j'explique à tous ces gens que, si même on pouvait faire de Schmidt un homme normal, il resterait à savoir s'il n'y perdrait pas beaucoup. Mon principe, c'est de me conformer à sa manière de voir à lui. Cette tendance stupide de l'humanité à vouloir rendre les autres heureux à notre manière est une des plus grandes calamités du monde.

19 novembre.

L'inquiétude et cette étrange impression d'impuissance qui le paralysait, malgré le retour de ses forces physiques, rendaient encore plus longs les jours qu'il passait à attendre la réponse de Marysia. Et cette réponse n'arrivait pas, comme pour se moquer de ses calculs et de ses comptes. Il écrivit une fois encore, plus longuement, comme pour faire taire ses propres doutes, et cette fois-là aussi il n'obtint pas un mot. Il allait déjà écrire une troisième lettre, lorsque tout à coup il se demanda si sa correspondance n'était pas victime des mêmes machinations qui avaient mis fin à son séjour au khoutor.

Suivant la voie déjà bien connue des informations, il parvint jusqu'à la censure des lettres et apprit que sa correspondance était remise au commandant en personne.

Il ne chercha pas d'autres détails et plein de sentiments amers, il se rendit à la cure.

Il dut attendre longtemps avant d'être admis devant le saint homme. Le curé était occupé et tout de suite après les vêpres il fut mandé à l'hôpital militaire.

Tard dans la soirée, il entendit enfin des pas pesants dans le couloir. Impatienté, il courut à la porte et se heurta à la puissante personne du prêtre.

— Bonsoir, monsieur le curé, — fit-il en reculant poliment, attirant ainsi le curé dans la pièce. — Loué soit le nom du Seigneur! — ajouta-t-il avec une légère ironie[1].

— Dans tous les siècles des siècles, — répondit le curé. — Qui est-ce? — ajouta-t-il en l'examinant de plus près.

— Vous ne vous souvenez pas de moi, monsieur l'Abbé?... un des habitants de la ferme de mademoiselle Radziejowska.

— Ah! — s'écria le curé avec un soupir si profond et si soucieux que Thaddée ne douta plus d'être arrivé à bonne adresse.

— Asseyez-vous donc, monsieur l'Abbé, — fit-il en retrouvant sa bonne humeur et son assurance et en s'asseyant sur la première chaise à sa portée. — Puisque vous m'avez si vite reconnu, je suppose que vous vous doutez de ce qui m'amène.

— Attendez, attendez... peut-être bien, — répondit automatiquement le curé, — mais, — ajouta-t-il en tirant sa montre, — vous devriez être au camp à cette heure-ci.

1. Formule employée en Pologne, surtout à la campagne, en guise de salut.

— En principe, — répondit Thaddée agressivement, — je devrais plutôt être en ce moment chez mademoiselle Radziejowska. Mais naturellement je me rends compte que là, comme ici, un mot tout-puissant de vous... monsieur le curé... — il s'arrêta à la vue des gestes de dénégation que faisait le prêtre.

— Attendez donc un peu, — murmura le curé, — ne vous emportez pas tout de suite comme ça, on ne sait pas trop qui a raison dans toute cette histoire. Eh bien... eh bien, causons.

Il se carra dans un fauteuil en croisant les mains sur son ventre.

— Vous venez, bien entendu, — fit-il au bout d'un instant, — au sujet de Marysia. Vous nous en voulez, sûrement? — ajouta-t-il en examinant Thaddée avec des yeux calmes.

— Que je vous en veuille, cela ne changera rien à rien, — rétorqua Thaddée durement, — nous ne sommes pas des enfants, monsieur l'Abbé! Ce qui m'intéresse, ce sont des choses plus concrètes.

— Justement! La question de votre rappel, sans doute?

— Cela aussi, bien que l'affaire soit déjà vieille et moins urgente. Pour l'instant, ce qui m'importe davantage, ce sont les lettres de mademoiselle Radziejowska. Vous ne savez pas qui les a volées?

Énervé par la placidité du prêtre, il employa à dessein cette expression brutale, mais, cette fois, le curé ne se laissa pas dérouter.

— Je vous avais bien dit que vous nous en vouliez, — s'écria-t-il en s'agitant sur son fauteuil. — Il n'y a pourtant pas de quoi! Mais il est vrai, — ajouta-t-il en se passant la main sur le front, — que ces lettres sont chez moi. Deux lettres, — ajouta-t-il. — L'une m'est parvenue hier. Personne pourtant ne les a ouvertes. Celui qui me les a apportées...

— M. Szarota!

— Mettons! En tout cas, celui qui les a apportées n'avait nullement l'intention de les décacheter. Pour dire vrai, j'avais l'intention de les porter moi-même à Marysia. En attendant vous avez tout appris... Mais c'est tant mieux... tant mieux. — Il laissa errer ses yeux à travers la pièce tout en jetant de temps à autre un regard pénétrant sur Thaddée. — Est-ce que vous n'aimeriez pas à me parler tout à fait franchement? — demanda-t-il tout à coup.

— Mais si! — acquiesça Thaddée sans grande conviction. Il était à la fois tenté d'accepter et de refuser cette conversation qui, à en juger par la conduite du curé, les mènerait beaucoup plus loin que l'affaire des lettres. Il n'y était pas préparé, mais c'est justement ce qui le rendait curieux du résultat.

— Eh bien alors, — dit le curé sans perdre de temps, — dites-moi donc ce que vous comptez faire de Marysia?

Cette question lapidaire et rude, qui touchait le problème à sa racine, surprit désagréablement Thaddée. Il n'avait pas compté faire des aveux si rapides et si naïfs.

— Avant tout, — répondit-il après un moment de silence, — je voudrais l'arracher à cet entourage, l'emmener en Pologne, en Europe, vous comprenez, la remettre vraiment dans le milieu auquel elle appartient.

— Pardon! A quel titre voulez-vous emmener Marysia?

— Pas à titre de bagage évidemment! — répondit Thaddée en s'emportant.

— Vous ne voulez pas me comprendre. Vous aviez pourtant l'intention de parler franchement avec moi. Peut-être ne le voulez-vous plus?

— Non... si, seulement soyez un peu plus patient et expliquez-moi mieux ce que vous voulez savoir, — s'excusa-t-il pour gagner un peu de temps.

— Je vais vous l'expliquer sur-le-champ, bien que, ma parole, ce soit assez simple. Vous me dites : je veux emmener Marysia. Et moi je vous réponds à ça : à quel titre? Car elle ne partira pas seule, ne connaissant personne et d'ailleurs je ne sais pas si son père le lui permettra.

— Allons donc! Mademoiselle Radziejowska est majeure...

— Oh! majeure... et ce n'est pas seulement de cela qu'il s'agit. Même, voyez-vous..., enfin, même si vous avez les intentions les plus pures, il faut encore penser à la réputation d'une jeune fille. Ici, dans ce désert, — dit-il en s'animant, — nous attachons à cela une grande importance. Et il ne peut en être autrement. Nous sommes au milieu d'étrangers. Ici, il faut tenir à ses croyances, aveuglément, ou tomber au ruisseau, à la risée de tout le monde. Si vous aviez passé, comme moi, la moitié de votre vie... Vous, les nouveaux arrivants, vous vous indignez, vous nous prenez pour des rétrogrades et même pour des gens un peu

fous, — continua-t-il avec une animation grandissante, — et pourtant, nous aussi, nous sommes arrivés ici différents de ce que nous sommes aujourd'hui. La moitié d'entre nous sont des déportés[1]*. Je suis certain que vous méprisez M. Szarota. J'avoue que c'est un homme sec et caustique. Et pourtant on l'a exilé ici pour avoir trempé dans des complots révolutionnaires.*

— Szarota? — s'écria Thaddée avec stupéfaction.

— Eh oui! deux ans de prison, et puis cinq de déportation. Mais je m'éloigne de la question. Ainsi donc, voyez-vous, nous nous accoutumons à certaines formes établies. Et d'autant plus, lorsqu'il s'agit d'une femme... d'une jeune fille... orpheline...

Thaddée écoutait le curé avec intérêt. L'indignation, la méfiance et le désir d'être agressif, qui étaient en lui, lorsqu'il était arrivé à la cure, se dissipaient : il songeait qu'avec un aussi brave homme il vaudrait mieux arriver à une entente.

— Vous aimeriez savoir, — fit-il en se décidant brusquement à attaquer le fond de la question, — quelles sont mes relations avec mademoiselle Radziejowska.

— Ce n'est pas indispensable... mais enfin puisque vous le voulez bien...

— Eh bien!... je l'aime...

— Ah! bon... et puis?...

—Attendez donc, monsieur l'abbé. J'ai l'impression, ou pour mieux dire la certitude, que mademoiselle Radziejowska m'aime également. Il n'y a rien à faire, — ajouta-t-il, en souriant, à la vue du curé qui agitait les mains comme s'il voulait chasser ces paroles importunes. — Il faut que vous vous rendiez à l'évidence comme nous avons été bien obligés de le faire, Marysia et moi. Voilà où nous en sommes, mais je vous assure qu'aucun de nous ne le désirait. Si vous connaissez bien mademoiselle Radziejowska, vous vous rendez compte que ce n'est pas une plaisanterie. Et quand on pense aux conséquences...

— J'allais justement vous demander...

— Pour être franc, je ne sais pas encore ce que je vais faire. La situation n'est pas si simple et il faut compter sur des incidents pénibles. La première chose c'est naturellement de régu-

1. Prisonniers politiques polonais condamnés à la déportation en Sibérie pour complots révolutionnaires contre les Russes ayant pour but la libération de la Pologne.

lariser ma situation envers ma femme. C'est-à-dire de divorcer... — acheva-t-il en s'étonnant de la facilité avec laquelle il arrivait à des conclusions dont la veille encore il était si éloigné.

— Comment, vous voulez abandonner votre femme... là-bas? — interrogea le curé avec effroi.

— Dieu m'en préserve! — Certains principes sur l'honnêteté qui, je vous assure, nous sont familiers à nous aussi, m'interdisent absolument un acte de ce genre. Au fond, il faudrait que je rentre en Pologne, pour régler les choses sur place. Malheureusement, une évasion est une entreprise difficile et dangereuse; d'autre part, je crains de laisser Marysia seule ici. Vous savez, monsieur le curé, que les temps sont assez troublés.

— Hélas! On entend dire des choses bien étranges.

— Il ressort clairement de tout ceci, que j'ai une lourde tâche devant moi, — dit-il en insistant, — j'aimerais que vous ne me la rendiez pas plus difficile. Dans le cas contraire, il pourrait se passer quelque chose, qui nous serait certainement très pénible à tous.

Il y eut un court silence. Le front du curé devenait de plus en plus soucieux.

— Ça va mal! — dit enfin le curé à demi-voix. Ça va même très mal! Beaucoup plus mal que je ne le pensais... Et, — demanda-t-il en regardant Thaddée d'un air interrogateur, — si vous partiez, qu'en pensez-vous? Par exemple, pour l'un des gouvernements les plus éloignés?

— Bon, admettons!... Et Marysia alors?...

— Hein!... elle oubliera peut-être?...

— Vous croyez?

— Elle souffrira et puis...

— Au nom de quoi? En quoi est-elle coupable? Trouvez-vous qu'il soit naturel que ce soit toujours elle la victime? Tout ce qu'elle a déjà souffert ne suffit pas?

— Êtes-vous vraiment certain qu'elle vous aime? — murmura le curé d'une voix hésitante.

— Aussi sûr qu'il y a un Dieu au ciel! — s'écria joyeusement Thaddée.

Retrouvant son aplomb, il s'approcha du prêtre qui paraissait visiblement fort ennuyé et lui sourit d'un air consolant.

— Allons, que voulez-vous, monsieur l'abbé, c'est un dur

morceau à avaler! Mais, par les temps qui courent, rien ne se passe plus comme autrefois. Eh bien! me donnerez-vous ces lettres?

— Si vous voulez, mais après?

— Nous verrons.

— Comment... évidemment tout est dans la main de Dieu... mais vous pourriez me promettre une chose.

— Vous me posez des conditions... c'est bon, je vous écoute.

— Il ne s'agit pas de conditions... J'en appelle seulement à votre bonne volonté... ne lui faites pas de mal... mon bon monsieur!

— Du mal? — murmura Thaddée, — qui aurait le cœur de lui faire du mal?

En prononçant ces mots, il se sentit envahi par une tristesse amère et le pressentiment d'un malheur. Quelque chose qui ressemblait à de la honte, l'obligea à chercher du secours dans les yeux du curé. Mais celui-ci regardait à terre avec découragement et résignation.

Au bout d'un instant, il quitta son siège, ouvrit un tiroir et remit à Thaddée deux grandes enveloppes.

Ils se quittèrent sans échanger un mot de plus.

Il me semble que cette fin inattendue a de la force et, comme on dit, beaucoup de vérité. D'ailleurs le dialogue tout entier n'est pas mal et serait à sa place dans n'importe quel bon livre. A vrai dire, il est un peu détaillé en comparaison du reste. Mais ça ne fait rien. En mettant le tout au net, il faudra développer encore d'autres passages.

26 novembre.

Félix nous a envoyé une invitation pour la répétition de sa pièce.

L'idée de la répétition nous a mis immédiatement de bonne humeur, Zosia et moi. Une heure avant la représentation, nous étions déjà prêts à partir, comme si un événement incroyablement agréable et passionnant nous attendait.

Le théâtre était presque comble. Félix a invité tous les gens qu'il connaît et que nous connaissons aussi. Je répète que la salle était presque remplie.

La pièce me fit, cette fois, un tout autre effet. Non comme « pièce », car elle ne vaut pas grand'chose, bien que Félix l'ait remaniée et transformée en une sorte de tournoi entre lui, moi et Marysia.

En somme c'est encore pire que la première version.

Et pourtant... lorsque le rideau se leva et qu'apparut la steppe avec le khoutor assoupi, la respiration me manqua pour un bon moment. Un épisode inachevé, manqué, de mon existence se dressa devant moi, enveloppé du charme des premiers jours, où tout aurait pu encore s'arranger autrement. Pendant quelques instants j'oubliai tout.

Je fus rappelé à l'ordre par « quelqu'un de mon milieu ».

— Qu'avez-vous? — demanda madame Klapa en me prenant par la main.

Zosia répondit pour moi.

— Tout cela sont des souvenirs, — dit-elle d'un air sarcastique. — Tout ce qui touche à sa captivité émeut toujours Stas. Et la steppe, vous comprenez!... acheva-t-elle avec un pâle sourire.

Je repris mes esprits. Mais il me resta au cœur comme une douleur sourde dont l'ivresse seule pouvait me débarrasser.

Heureusement que tous les spectateurs de cette bizarre répétition éprouvaient le même désir de « boire un verre ».

En conséquence nous dînâmes en petit comité chez un bistro et puis nous allâmes prendre le café chez les Klapa. Là on but plus qu'il n'est raisonnable. Après quoi on se mit à danser. Zosia avec Félix (l'automobiliste ne danse pas) et moi avec madame Klapa. Je ne sais quel démon s'empara de moi, mais je la serrai si violemment qu'à aucun des endroits où nos corps se touchaient, nous ne sentions nos vêtements. Suivant le rythme de la musique, je la faisais plier, je l'étreignais, puis desserrais mon étreinte que n'aurait pu supporter même une habituée des dancings.

Plus nous dansions, plus j'étais entreprenant, plus ses gestes prenaient d'assurance et de liberté et plus l'expression de ses yeux était heureuse et enivrée.

Mais elle finit par me fatiguer et elle-même céda à la fatigue, car, vers le matin, pendant que nous dansions pour la dernière fois, son corps devint inerte et ses yeux se voilèrent d'une sorte

de brume. Néanmoins son regard se fixa sur mes lèvres, comme si elle avait attendu un mot décisif de ma part, mot qui aurait dû venir si vous avions été des gens « normaux ».

Mais je serrai les dents.

— Je te perdrai, — murmurai-je enfin en fixant ses yeux déments.

— Tant pis... perds moi! je t'aime, je t'aime, — répondit-elle en m'enveloppant de la magie de ses gestes dansants.

Pouah! quel sabbat de sorcières!

Klapa me congédia, pour la première fois, avec un air effaré.

30 novembre.

La première lettre de Marysia :

Mon cher Thaddée,

Je ne sais vraiment ce que je dois répondre à votre lettre. Tout a été si brusquement changé autour de moi, que les forces et les mots me font défaut et que je vis au jour le jour, comme si on m'avait jeté un sort. J'ai très peur de ce qui peut arriver. Mais non, rien ne peut arriver! Et je suis triste, parce que je sais qu'il ne peut en être autrement.

Lorsque vous êtes parti, j'ai eu très honte de... Vous savez? Je n'osais regarder personne en face et celui dont j'avais le plus peur, c'est Ignace. Maintenant cela va un peu mieux parce que j'ai reçu votre lettre. Mais est-ce bien vrai que vous ne pensez pas de mal de moi? Parce que tout ça, c'est ma faute, et rien que ma faute à moi!

Vous me demandez ce qu'il y a dans mon cœur pour vous et moi je vous supplie de ne pas me questionner là-dessus. Et ne vous fâchez pas, mon cher Thaddée.

Je vous en prie tout de même écrivez-moi encore. Votre lettre m'a coupé la respiration, je la porte sur mon cœur, je ne m'en séparerai pas jusqu'... mais je ne sais pas écrire.

MARIE

Deuxième lettre de Marysia.

Mon cher Thaddée,

J'ai reçu une nouvelle lettre de vous et je vois que ma réponse ne vous est pas parvenue. Je le regrette car j'y avais mis tout ce dont ma pauvre tête est capable et je ne saurais plus le répéter. Peut-être vaut-il mieux que la lettre se soit perdue.

Ici cela ne va pas bien. Nous errons comme des âmes en peine et nous n'arrivons à rien faire. Ignace est le plus changé. Tantôt fâché, tantôt gai; je ne puis le comprendre car il est différent de nous tous.

Vous nous manquez beaucoup à nous. Yourek, si vous le voyiez, a l'air d'un loup furieux. Il serre les poings et l'on ne peut lui parler. Mais, envers moi, il est bon comme jamais encore jusqu'à présent. Un jour, que je me suis réfugiée au bord de la rivière, vous savez où, il est venu me trouver pour me dire que je ne devais pas être triste, car il allait arranger tout. Drôle de garçon! Je lui suis reconnaissante de ses bonnes intentions, mais je ne vois pas d'issue possible.

Et vous non plus, Thaddée, ne cherchez pas à en trouver une. Jamais, jamais de la vie, je ne pourrais faire du tort à votre femme...

Seulement je n'aurais pas voulu que nous nous quittions, comme nous l'avons fait.

Ce buisson d'églantine, que vous avez rapporté de la steppe à demi desséché, a fleuri merveilleusement. Et j'embrasse ses fleurs et... il me semble que je vous comprends tout autrement maintenant.

MARIE

Je relis cela et je me demande s'il est vraiment possible qu'on m'ait parlé ce langage il y a de cela quelques années seulement? Qu'il y a eu des gens qui m'étaient vraiment proches!... Allons, pas d'attendrissement! Car, en réalité, il n'y a pas de différence entre ces lettres et le « fais de moi ce que tu veux, je t'aime » de madame Klapa.

Ce qui fait la différence, c'est que j'aimais Marysia, tandis que je n'aime pas madame Klapa.

Pour ce qui est des lettres, j'ai l'impression qu'elles ne sont pas mal, mais peut-être qu'une seule au lieu de deux ferait plus d'impression. Il faudra encore dire quand et où elles ont été écrites. La prose a parfois des lois encombrantes et désagréables.

1er décembre.

Six mois s'écoulèrent; Thaddée continuait à habiter sa cabane solitaire. Cette solitude qu'il avait eue en horreur finit par l'envelopper de ses ailes protectrices et l'emporter loin de ces lieux agités où la massue du sort écrasait les existences humaines. Il comprit le bienfait de la clôture des quatre murs du camp et des quatre parois de sa hutte.

Personne ne le dérangeait. Le curé qu'il voyait tous les dimanches à la cure, n'avait plus rien à lui dire et, l'accueillant d'un sourire, avait l'air de lui exprimer seulement sa satisfaction. Ses camarades l'entraînèrent plusieurs fois à des réunions agitées de la colonie d'émigrés. Il y rencontra madame Radziejowska et profita de l'occasion pour s'assurer qu'elle ne formait pas de nouveaux projets pour Marysia.

Une fois par semaine, avec une exactitude invariable, il écrivait une lettre à la jeune fille. Il lui disait toutes les pensées, toutes les réflexions qui lui venaient dans sa solitude. Il ne lui cachait rien, ne passait aucune chose sous silence, il lui ouvrait son âme toute grande.

La jeune fille lui répondait avec la même régularité; mais ses lettres étaient courtes et presque insignifiantes. Une fois, elle lui demanda pardon de ne pas parler de choses « qui font souffrir » et après cela elle ne lui parla plus que des événements quotidiens de la ferme. Pourtant elle ajoutait toujours à la fin : « N'oubliez pas d'envoyer de vos nouvelles, je vous en prie. »

Leur correspondance devint donc semblable à la conversation de deux personnes, dont l'une ouvre son cœur, tandis que l'autre dit : « Je vous écoute. »

Il avait de plus en plus de choses à dire, bien qu'on ne lui demandât rien, — qu'on ne l'interrogeât jamais. — Pourtant quand elle répondait : « Je vous écoute », il sentait instinctivement que cette réponse devenait de plus en plus passionnée, et ses

aveux devenaient à chaque fois plus complets, plus profonds et plus déchaînés.

Il finit peu à peu par oublier toute autre chose.

Pendant ce temps, les lettres de sa femme s'entassaient non décachetées sur sa table, tandis que, au-delà des murailles du camp éclatait une nouvelle tempête.

2 décembre.

Klapa est venu me voir au bureau ce matin, me proposant de déjeuner en ville : « Allons, allons, une fois n'est pas coutume », dit-il en se frottant les mains et en faisant le faraud. Mais en même temps ses jointures craquaient, ses yeux couraient de-ci de-là, et sa figure exécutait des grimaces bizarres.

Nous choisîmes un restaurant connu, où, à chaque heure du jour, on peut voir des citoyens notables en train de vider méthodiquement plusieurs petits verres pour noyer leurs diverses préoccupations.

Klapa commanda, suivant le conseil du barman, deux verres de vodka, ce qu'il y a de plus grand comme verre et de plus fort comme vodka. En l'avalant il s'étrangla, car il ne supporte pas l'alcool. Cela ne l'empêcha pas de commander une seconde tournée. Nous l'ingurgitâmes également. Puis il en commanda une troisième et des hors-d'œuvre.

Je décidai d'arrêter le cours des choses, car la fanfaronnade alcoolique du professeur sentait la catastrophe. Et puis encore à cause de ceci : je n'avais aucune envie de discuter les raisons pour lesquelles il m'avait entraîné dans ce restaurant. Je lui pris la main avant qu'il n'eût trouvé le temps de se forcer à boire le troisième verre.

— Monsieur le professeur! — lui dis-je, — êtes-vous jamais rentré chez vous en état d'ébriété?

L'effet fut immédiat. Il laissa retomber sa main, repoussa lentement son verre et me regarda d'un air surpris.

— Non, en vérité! — répondit-il.

— Alors ne buvez plus!

Cela ne va pas encore si mal, puisqu'il m'écouta sur-le-champ.

— Vous avez raison! — s'écria-t-il plus gaiment en me

regardant avec des yeux soudainement éclaircis, — j'étais sûr que vous étiez bien disposé pour moi. Des gens comme vous, il n'y en a pas beaucoup. Mais justement...

Sur ce « justement » je le quittai pour régler la note. Nous sortîmes, nous tenant par le bras. Au premier coin de rue j'essayai de lui dire adieu, mais hélas, il insista pour m'accompagner jusqu'à mon bureau. Chemin faisant, il parla avec animation d'un ouvrage scientifique qu'il est en train d'écrire. De son bras maigre il me serrait amicalement contre lui. Mais ensuite il prit un air pensif et son bras, desserrant son étreinte, resta accroché au mien comme un poids mort.

Devant la porte cochère il me regarda dans les yeux.

— Je sais, — répéta-t-il à moitié pour lui-même, — que vous n'êtes pas un homme comme les autres. Mais justement... il acheva la phrase par un geste découragé de la main, et, voûté, il s'en alla en traînant les pieds.

Non, on n'a pas le droit d'agir ainsi avec les gens. J'ai fait de Klapa un petit pion que je pousse à mon gré sur les cases de mon échiquier et pourtant c'est un homme; un homme qui pense, qui sent, qui souffre. De même Hélène Klapa, Félix... et Zosia. Parfois, lorsque j'examine ma vie et que je réfléchis à mes rapports avec les autres hommes, j'en suis tout effrayé. Il y a quelque chose en moi qui les attire et puis qui les tient à distance.

Mais qu'arrivera-t-il, quand, les ayant tous repoussés, je me trouverai seul au monde?

Et puis vint une semaine où la lettre de Marysia n'arriva pas. Thaddée ressentit cela profondément et s'inquiéta brusquement. Naturellement ce retard aurait pu être imputé à une foule de causes indépendantes de la volonté de Marysia, n'eût été cette impression de souffrance qui se dégageait de ses dernières lettres. Et aussi dans ce dernier post-scriptum : « J'ai reçu de mauvaises nouvelles et je me demande ce qu'il faut faire. »

Déchiré par le doute, il écrivit une lettre encore plus longue et plus chaleureuse. Et celle-ci aussi demeura sans réponse. Il tenta la chance une troisième fois, mais cet appel n'éveillant aucun écho, il envoya une dépêche. Quelques jours plus tard, il reçut ces mots :

« Pardonnez-moi, Ignace vous racontera tout. »

Effectivement, Ignace fit son apparition peu de temps après. Son air effaré et la manière timidement solennelle dont il salua Thaddée prouvaient qu'il était chargé d'une mission peu agréable. Il était visible aussi, qu'il n'était pas pressé de l'exécuter. Il fit traîner les formalités d'inscription dans le livre des arrivées, puis il s'échappa vers les baraquements, sous prétexte de dire bonjour à ses camarades. Poussé à bout, Thaddée finit par l'attraper sans cérémonie par le bras et l'entraîna, pour ainsi dire, de force, dans sa cabane.

— Allons parle! Qu'est-ce qui se passe là-bas? — demanda-t-il sans préambules.

— Rien de spécial! Tu n'as pas de raison de t'inquiéter, — répondit Ignace en s'agitant sur le grabat où il avait pris place, — c'est-à-dire qu'il faudrait que nous causions plus à fond...

— Oh! je crois que nous nous entendrions tout de suite, si tu voulais aller droit au but...

FERDINAND GŒTEL

(*A suivre.*)

(Traduction de madame Skarzynska-Bohomolec.)

LAFAYETTE DANS LES CACHOTS DES HABSBOURG

Dans la nuit du 5 au 6 octobre 1789, Lafayette avait une première fois sauvé Louis XVI et Marie-Antoinette. Vingt mille Parisiens marchaient sur Versailles dans une extrême exaltation. Ils savaient qu'une manifestation contre-révolutionnaire avait eu lieu au cours d'un banquet donné au château par les gardes du corps. Lafayette, commandant en chef de la Garde Nationale, après avoir tenté d'empêcher ses troupes de marcher sur Versailles, se mit à leur tête, réussissant ainsi à empêcher une effusion de sang. Ce jour-là, toutefois, comme à son habitude, il s'était montré trop optimiste. Ayant même apaisé la foule, il était allé prendre quelque repos, mais avait été éveillé par une nouvelle alarmante : on avait, durant la nuit, pénétré dans les appartements de la Reine, et tenté de la massacrer. Le courage de Lafayette, et son immense popularité, lui avaient permis cette fois et à la dernière minute, d'arrêter la vague des passions populaires. Il avait escorté lui-même la famille royale jusqu'à Paris.

La Révolution suivait son cours impétueux et Lafayette fit l'impossible pour détourner de la famille royale le danger qui la menaçait. Le 20 juin 1792, il risqua sa tête, lorsque le Roi, qui se trouvait sous sa garde, entreprit son évasion. Les fugitifs étaient à peine arrêtés à Varennes et ramenés à Paris, que Lafayette mettait tout en jeu pour assurer leur sécurité. Il avait été nommé Commandant de l'armée des

1. D'après des documents inédits des Archives de Vienne.

Ardennes qui devait défendre la frontière contre les Autrichiens. Apprenant qu'en pleine Assemblée, les Jacobins l'avaient attaqué et calomnié, insouciant du danger, il quitta secrètement l'armée, et se rendit à Paris. Il voulait avoir raison de ses calomniateurs. Il parut à la barre de l'Assemblée, se justifia, et attaqua avec force ses adversaires. Sans attendre la discussion que son discours avait suscitée, il alla aux Tuileries supplier le Roi, ainsi que sa famille, de se rendre avec lui à Compiègne qui se trouvait dans le rayon de vingt lieues, où, conformément à la nouvelle Constitution, le Roi était libre de circuler. Lafayette avait placé à Compiègne deux régiments absolument sûrs de la Garde Nationale et commandés par son ami et adjoint, le général de Latour-Maubourg.

Le Roi hésita; sa sœur, madame Élisabeth, montra de l'enthousiasme; Marie-Antoinette fit échouer ce projet, préférant mourir, — dit-elle, — que de devoir une seconde fois la vie à Lafayette. Elle haïssait de toute son âme celui qui était, à ses yeux, l'introducteur des idées libérales venues d'Amérique; elle voyait en lui le plus dangereux des révolutionnaires.

En faisant cette démarche, Lafayette ne commettait ni un acte contre-révolutionnaire, ni une trahison à l'égard de la jeune Liberté. Son idéal était encore la Monarchie constitutionnelle à laquelle il avait prêté serment. Il était déçu de voir les Jacobins et les Clubs, hostiles à la Constitution, se montrer de plus en plus audacieux, et tenter de terroriser la rue, l'Assemblée Législative, et la Cour. Lafayette, tout en voulant mettre le Roi à l'abri de cette menace, n'en demeurait pas moins l'ami du peuple et de la liberté. Il disait au Roi que s'il séparait ses intérêts de ceux du peuple, c'est dans le camp du peuple qu'il le trouverait.

Après que Louis XVI eut décliné cette dernière tentative faite pour le sauver, Lafayette rejoignit son quartier général. On sait que peu après, le 10 août, le peuple prit d'assaut les Tuileries, et la famille royale, en danger, dut se réfugier au sein de l'Assemblée, d'où elle fut transférée au Temple.

Les nouveaux maîtres firent diligence. Des commissaires et des commissions furent aussitôt envoyés en province, particulièrement aux armées, pour prendre les mesures néces-

saires, c'est-à-dire pour arrêter les ennemis des Jacobins. Une commission de trois membres, sous la conduite de Kersaint, fut envoyée au camp de Lafayette. Cette commission n'alla pas au-delà de Sedan. Si Lafayette était populaire auprès de ses troupes et en général dans toute la France, il l'était particulièrement dans cette région, et avait été mis au courant des événements du 10 août, par un vieux soldat de la Garde Nationale, qui, pistolet au poing, s'était frayé un chemin hors de la capitale. Le maire de Sedan, M. Derousseau, fit arrêter les commissaires venus pour s'emparer de Lafayette. Tout porte à croire que c'était avec l'assentiment de celui-ci, sinon sur son ordre. Derousseau fit conduire les commissaires au château de Sedan, et envoya une députation au quartier général de Lafayette.

Le lendemain, sur la demande de celui-ci, les troupes, — cinquante mille hommes, — prêtèrent à nouveau serment à la Constitution; mais la situation, il le sentait, devenait dangereuse. Il reçut du nouveau ministre de la guerre par intérim, Clavière, une communication relative au « changement de ministère ». Le nom du Roi ne figurait plus sur le passeport du courrier. Lafayette fit arrêter le messager, mais apprit alors que du sein même de ses troupes on avait expédié à l'Assemblée des rapports et des dénonciations. Il ne fit rien pour les intercepter. Le plus gros de ses troupes et toute la population civile de la région demeurèrent fidèles à la Constitution, et hostiles aux Jacobins. Le général Luckner, collègue de Lafayette, qui commandait la région voisine, était indécis, le mouvement jacobin faisait de rapides progrès parmi ses troupes. D'autres généraux recevaient déjà avec respect les envoyés des Jacobins, et se soumettaient à leurs ordres; de plus, royalistes et orléanistes, — agents des émigrés et agents de l'armée autrichienne, — travaillaient activement. La plupart des autres corps de l'armée obéissaient aux instructions écrites du « Corps Législatif », par l'intermédiaire de ses commissaires, et Lafayette prendrait figure de rebelle. A quelques pas de cette armée, l'ennemi se préparait à l'invasion.

Lafayette avait toujours considéré que la force civile doit toujours primer la force militaire et que, dans le cas contraire, toute forme d'État constitutionnel ou de démo-

cratie, ne peut être qu'illusoire. Devant les événements nouveaux, que pouvait-il faire? Secondé par ses troupes dévouées, prendre position contre les autres troupes, déjà ralliées aux Jacobins, c'était déchaîner la guerre civile et ouvrir en même temps la frontière à l'ennemi; sinon, il devait se retirer. Ce fut cette solution qu'il adopta. Avant de s'en aller, toutefois, — et bien que sa vie fût déjà en danger, — il prit toutes les mesures nécessaires à la sécurité de ses troupes et à celle des frontières de France. Il veilla à ce que les troupes ne vinssent pas à manquer de vivres, il rédigea des ordres en vue d'une attaque de l'ennemi et s'entendit avec les commandants des troupes voisines. Il quitta son quartier général, escorté de quinze officiers de grades divers. A Rochefort la petite troupe s'accrut de six personnes. Latour-Maubourg et ses deux frères, Bureaux de Pusy, Alexandre de Lameth accompagnaient Lafayette dans son exil volontaire, mais il renvoya au quartier général les autres membres de l'escorte, dès qu'ils furent à Bouillon, près de la frontière; il ne voulait pas leur faire partager les risques qu'il courait. Il fit transmettre par son ordonnance ses dernières dispositions militaires, qui valurent au général Clerfayt, commandant en chef autrichien, de subir un lourd échec, alors qu'il croyait à une facile victoire en attaquant une armée privée de chef!

Lafayette comptait traverser la Hollande et gagner la côte, d'où il pourrait s'embarquer pour les États-Unis. Il voyait clairement qu'il était en proie à la haine de tous les souverains d'Europe, et qu'il devait éviter de tomber entre leurs mains.

Le petit groupe de proscrits arriva vers le soir à Rochefort, qui se trouvait déjà à sept milles de la frontière française. Ils savaient fort bien qu'avant les portes de la ville ils tomberaient sur un avant-poste; ils n'avaient pas le choix, le général Clerfayt occupait toute la ligne de frontière, et leurs chevaux étaient exténués. On envoya Bureaux de Pusy en éclaireur, pour traiter avec le commandant de la place de Rochefort. A sa demande on lui adjoignit un caporal qui l'accompagna auprès du commandant autrichien. Pusy l'informa qu'un groupe d'officiers français, obligés de quitter leur service, mais qui ne voulaient aucunement être assimilés

aux émigrés qui combattaient contre leur pays, désiraient faire route vers la Hollande. D'Harnoncourt, le commandant autrichien, donna aussitôt l'autorisation aux fugitifs de passer la nuit dans la ville. A peine y étaient-ils que le commandant fit savoir que Lafayette avait été reconnu, et que lui, d'Harnoncourt, se voyait dans l'obligation de demander au général Moitelle, à Namur, des passeports pour permettre aux officiers français de poursuivre leur route. Bureaux de Pusy, accompagné par un officier autrichien, partit pour Namur, afin d'exposer personnellement au général Moitelle les désirs et les intentions du petit groupe, mais n'y parvint pas. Moitelle avait, en effet, à peine achevé de lire la lettre expédiée par d'Harnoncourt qu'il s'écriait avec une joie débordante : « Lafayette, Lafayette!... » et il fit aussitôt rédiger des dépêches au duc de Bourbon et au général Clerfayt, pour leur faire savoir que Lafayette était arrêté. En même temps il donna l'ordre, exécuté dès le lendemain, de faire conduire celui-ci et ses camarades à Namur, sous bonne garde.

Les nouveaux prisonniers rédigèrent une déclaration écrite, solennellement signée de tous, et où, en vertu du droit international, ils exigeaient un droit d'asile et de passage.

Le général Moitelle, en personne, partit en hâte à l'armée, et ce fut le marquis de Chasteler, faisant fonction de commandant de la Place, qui reçut Lafayette à Namur : ce même marquis de Chasteler qui, cinq années plus tard, à Olmütz, devait régler avec Lafayette les conditions de sa libération. Il fit savoir à Lafayette que le prince Charles de Lorraine était venu de Bruxelles en personne, pour l'interroger sur les conditions dans lesquelles il avait quitté la France. Lafayette s'écria avec indignation qu'il espérait bien que nul ne se permettrait de lui poser de semblables questions, et, effectivement, il ne répondit pas un mot à l'Altesse royale.

Peu de jours après, les prisonniers furent conduits à Nivelles où un ordre du gouvernement de Bruxelles prescrivit de leur enlever le butin de guerre qu'ils pourraient avoir sur eux. Lafayette fit observer froidement, que, sans aucun doute. Leurs Altesses, si elles avaient été à sa place, auraient fait ce genre de butin. Les commissaires qui fouillèrent les prisonnier, ne trouvèrent sur eux, en tout et pour tout, qu'un peu

d'argent de poche, produit de la vente de leurs chevaux.

A Nivelles on divisa les prisonniers en trois groupes. Ceux qui avaient servi dans la Garde Nationale furent laissés en liberté mais expulsés du pays. Le deuxième groupe se composait des lieutenants de Lafayette : on les dirigea sur la citadelle d'Anvers; deux mois plus tard, ils furent remis en liberté. Quant aux quatre députés de l'Assemblée Constituante : Lafayette, Latour-Maubourg, Bureaux de Pusy et Alexandre de Lameth, ils furent envoyés à Luxembourg. Juste avant leur départ, Lafayette retrouva par hasard son ami et subordonné, le capitaine Louis Romeuf, celui-là même qui devait, cinq ans plus tard, partir d'Italie sur l'ordre de Bonaparte, pour libérer son ancien chef. Les deux compagnons de malheur s'embrassèrent, et Lafayette chargea son ami de faire connaître ses dernières volontés. Romeuf rédigea par la suite une sorte de procès-verbal, où Lafayette déclarait savoir qu'il allait à sa perte, mais préférait tomber entre les mains des tyrans étrangers, plutôt que dans celles de ses compatriotes égarés.

Dès leur arrivée à Luxembourg, les quatre prisonniers furent séparés, et Lafayette reçut une communication menaçante du prince de Saxe-Teschen, oncle de l'Empereur, qui lui faisait savoir que l'instigateur de l'insurrection française, obligé de s'expatrier pour fuir le peuple dont il avait suscité la rébellion, serait gardé prisonnier, jusqu'à ce qu'on connût les résolutions de son maître et roi, Louis XVI, à son sujet. Huit jours plus tard, Lafayette fut conduit à la forteresse prussienne de Wesel.

Les puissances coalisées contre la France tinrent au sujet du sort de Lafayette une véritable conférence, à laquelle prit part comme envoyé de Louis XVI le fameux baron de Breteuil. On décida que la personne de Lafayette représentait un péril pour les royaumes européens. Lafayette était dans le vrai sens du mot, « le prisonnier de l'Europe ».

Pendant trois mois les prisonniers furent maintenus dans les casemates de la forteresse de Wesel, et leur isolement fut absolu. Quand Latour-Maubourg, ayant appris par hasard que Lafayette était mortellement malade, et près de sa fin, demanda la permission de venir l'assister, il se heurta à

un refus brutal : les prisonniers étaient privés de toutes nouvelles des leurs, qu'ils savaient à Paris, sous la menace des terroristes.

Lorsqu'on crut Lafayette suffisamment affaibli par la maladie et les privations, le commandant du fort et un envoyé militaire lui apportèrent une lettre de la main du roi de Prusse, où celui-ci faisait savoir à Lafayette qu'il était prêt à modifier son sort, à condition qu'il consentît à lui donner des conseils contre la France. « Le roi de Prusse est sans pudeur! » fit Lafayette, pour toute réponse.

De Wesel, les prisonniers furent transférés à Magdebourg : Lafayette, peu après, fut emmené à Neisse, et Latour-Maubourg à Glatz. Il y fut rejoint bientôt par Bureaux de Pusy. Alexandre de Lameth parvint à se faire libérer.

Au mois de mai 1794, les trois amis, Lafayette, Latour-Maubourg et Bureaux de Pusy furent livrés par le roi de Prusse à l'Empereur, et conduits à Olmütz. On les sépara dès le jour de leur arrivée, et, quoique vivant sous le même toit, ils ne devaient, pendant trente-huit mois, ni se voir, ni recevoir la moindre nouvelle les uns des autres, non plus que du monde extérieur.

Le général anglais, Fitz-Patrick, interpella avec chaleur à la Chambre des Communes; il parla des traitements infâmes et du martyre vraiment médiéval infligé au prisonnier. L'adversaire bien connu de Lafayette dans la guerre de l'Indépendance américaine, flétrissait ainsi devant le monde entier, en donnant de terribles détails, la façon dont on traitait Lafayette et ses amis.

Tandis que dans la prison d'Olmütz se prolongeait leur captivité, Dumouriez, nommé dans les Ardennes au commandement qu'avait exercé Lafayette, commettait la trahison dont on avait faussement accusé son prédécesseur.

La façon dont on traita un homme du rang et de l'importance de Lafayette à cette époque de despotisme éclairé est à peine concevable. Il n'était coupable que d'avoir, en sacrifiant sa liberté et ses biens, adopté les idées libérales.

A Wesel, déjà, il avait été enfermé dans une casemate, derrière quatre portes d'égale épaisseur. Sur l'ordre exprès du roi de Prusse, la clé de la prison était chaque soir emportée

par le commandant de la forteresse, qui la cachait sous son traversin. Dans une lettre transmise secrètement à sa vieille amie, la princesse de Henin, il rapporte qu'on lui a tout ôté : couteaux, lacets de souliers, écritoire, etc.; quant aux rares livres qu'on lui laisse, on en enlève la reliure, et on arrache même la page de garde, pour qu'il ne puisse s'en servir pour écrire. Sur l'ordre de Washington, Gouverneur Morris, envoyé des États-Unis à Paris, avait fait déposer mille florins pour assurer la subsistance de Lafayette : peut-être est-ce avec cet argent qu'il put se procurer une feuille de papier, mais il n'avait pour toute plume, — il le raconte lui-même, — qu'un cure-dents.

Pendant toute sa captivité, d'ailleurs, son constant espoir fut l'Amérique, et Washington lui-même. Lors de son arrestation à Namur, il avait objecté qu'il était citoyen et officier américain. Sans cesse il appelait l'Amérique : « La patrie de mon cœur », et, se souvenant de l'accueil enthousiaste qu'il avait reçu en 1784, il ne doutait pas que les États-Unis ne dussent tout tenter pour le délivrer. Entraîné par son inaltérable optimisme, il ne voyait pas que la jeune République n'osait pas se compromettre devant les autres pays. Ses sympathies étaient pour Lafayette, mais la prudence politique, et un solide égoïsme, lui interdisaient à ce moment de se « mêler des affaires intérieures de l'Europe ».

Dans une deuxième lettre écrite avec un peu de suie délayée dans du vinaigre et avec le précieux cure-dents, Lafayette raconte à sa vieille amie son transport de Wesel à Magdebourg. Chargé de lourdes chaînes, il fut pour ainsi dire exhibé dans une voiture ouverte. L'expérience ne fut pas heureuse : en cours de route la population témoigna une sympathie très vive au prisonnier. A Magdebourg il fut enfermé dans un souterrain; sa cellule avait six pas de long et quatre de large. Sur les murs qui suintaient d'humidité, on avait écrit ces paroles encourageantes : « Souffrir et mourir. » Jour et nuit, un soldat armé montait la garde devant la porte de la cellule.

A Magdebourg, Lafayette reçut un jour l'autorisation d'écrire à sa femme, dont il ignorait complètement le sort. Sur l'ordre du Roi, le commandant de la forteresse lui ren-

voya par trois fois la lettre, d'abord parce qu'il y disait où il se trouvait, ensuite parce qu'il disait comment il se portait, et enfin parce qu'il y avait écrit le mot « liberté ». A cette époque, malgré d'instantes prières, on avait absolument refusé de faire savoir à Lafayette si sa femme et ses enfants étaient encore en vie. Un beau jour le commandant du fort lui présenta le relevé des dépenses faites pour son compte et prises sur son dépôt. Sur cette note figuraient, — pour un chiffre très important, — les frais de remise d'une lettre de madame de Lafayette et ses enfants. C'est ainsi que le prisonnier apprit que les siens devaient encore être en vie.

Le 4 juillet 1793, dix-septième anniversaire de la Déclaration d'Indépendance des États-Unis, il parvint à écrire une lettre à M. Pinkney, l'envoyé américain à Londres. Il y faisait mention d'une lettre écrite par lui à Washington et qui avait été interceptée. Il ne disait rien de lui-même, et ne demandait rien pour lui. Il se contentait d'exprimer sa reconnaissance pour l'intervention américaine, qui avait obligé ses geôliers couronnés à lui faire tenir enfin des nouvelles de sa famille.

Au milieu de l'année 1793, Washington entreprit, avec une prudence extrême, une action en faveur de Lafayette simultanément à Berlin et à Vienne. La seule conséquence fut qu'on redoubla de surveillance. On arrêta même un homme, qui, à cent pas de distance, avait regardé dans la direction de la prison de Lafayette.

Celui-ci trompait le temps en édifiant des projets d'évasion. Il dévorait les mémoires du Chevalier de Trenck, le grand aventurier, qui avait jadis, lui aussi, langui dans les casemates prussiennes, et dans une lettre écrite à la fin de 1793 à la princesse de Henin, Lafayette développa déjà toute une théorie. Il voit trois possibilités de libération : 1° la fuite, 2° une intervention opportune, 3° un changement de l'opinion publique. A ce moment-là, il lui fallait se contenter de théories.

Au début de l'année 1794, Lafayette quitta la prison de Neisse, son avant-dernière étape, pour Olmütz en Autriche. Du mois de mai 1794 jusqu'à la fin de 1797, il fut pour ainsi dire enterré vivant. Ces trois années et demi furent la plus atroce expérience de la vie si tourmentée.

Du jour où Lafayette fut amené à la prison d'Olmütz, tout

contact avec le monde extérieur, et, en particulier, toute correspondance lui furent interdits. Cependant un médecin de Hanovre, le docteur Bollmann, parvint à correspondre avec lui, en octobre 1794. D'accord avec de nombreux amis, qui vivaient en Angleterre, le docteur Bollmann se rendit à Olmütz pour combiner une évasion. Dissimulant une lettre dans la reliure d'un roman, le docteur lui fit connaître sa présence à Olmütz et ses projets. Celui-ci lui répondit, en écrivant sur les marges du même livre, au moyen d'encre sympathique au jus de citron.

Le docteur Bollmann fit savoir à Lafayette que sa femme et ses enfants étaient sains et saufs et en liberté, puis il se rendit à Vienne pour organiser l'évasion.

Madame de Lafayette, accompagnée de ses filles, put enfin venir à Olmütz, c'est elle qui écrivit aussi souvent que possible à ses amis, car l'écriture même de Lafayette, disait-elle, pouvait faire courir des risques au porteur de la lettre. Leur fils — George Washington Lafayette, — se trouvait alors en Amérique, confié aux soins de Washington. Les lettres que lui écrivaient ses parents étaient bien expédiées, mais jusqu'à Vienne seulement, où elles étaient saisies. Madame de Lafayette a abondamment décrit la vie à la prison d'Olmütz : elle en eut le loisir, puisqu'elle y demeura elle-même deux ans. Le Commandant militaire, avant chacun des repas, faisait jurer aux serviteurs qu'ils n'adresseraient pas la parole aux prisonniers et ne répondraient à aucune de leurs questions. Dès son arrivée à Olmütz, on avait ôté à Lafayette les derniers objets que les Prussiens avaient bien voulu lui laisser : montres, jarretières, livres. Parmi ceux-ci, « L'Esprit et le sens commun », qui devait, selon sa remarque, être considéré du point de vue du gouvernement autrichien comme un produit de contrebande.

Pour mettre le comble au désespoir des prisonniers, dès leur emprisonnement, on faisait savoir à chacun d'eux, qu'il n'aurait désormais pour toute demeure que ces quatre murs, qu'aucune nouvelle ni du monde extérieur ni de sa famille ne lui parviendrait plus, qu'il n'échangerait plus une parole avec qui que ce fût, qu'il n'avait plus droit à un nom, et ne serait à l'avenir qu'un numéro.

Lorsqu'après plusieurs mois d'emprisonnement Lafayette demanda d'être mené à la promenade, on lui répondit qu'il n'était pas encore assez malade pour cela.

Bien qu'à cette époque il fût souvent et gravement malade, il demeura privé de tout secours humain, de lumière, et si bien enfermé, que depuis le soir jusqu'au lendemain à midi, pendant quatorze heures, il était invisible à tous. Le commandant de la forteresse, qui gardait la clé dans sa poche, habitait à l'autre bout de la ville. Il s'en allait chaque soir, pour ne revenir que le lendemain avant midi. Non seulement on ne donnait à Lafayette aucune nouvelle de ses amis, enfermés comme lui, mais on lui laissait supposer qu'ils avaient depuis longtemps été exécutés. Ses amis réussirent pourtant à lui faire parvenir des nouvelles. Ils avaient inventé une sorte de vocabulaire conventionnel : l'un d'eux, dans le voisinage de la forteresse, chantait à très haute voix diverses chansons, dont chacune avait un sens convenu.

Madame de Lafayette avait été, durant la Terreur, enfermée deux fois dans les prisons de Paris, et s'en était échappée par miracle, alors que sa mère, sa grand-mère et sa sœur avaient été guillotinées. Lorsqu'aidée par le consul général d'Amérique, à Hambourg, M. Parish, elle put arriver jusqu'à Vienne, elle y obtint, grâce aux hautes relations de sa famille, une audience de l'empereur François. Celui-ci la reçut fort aimablement et lui laissa croire que, personnellement, il déplorait le sort de son mari, mais ne pouvait à lui seul rien faire pour lui, Lafayette étant le prisonnier de l'Europe. Toutefois il voulut bien lui accorder la permission d'aller, ainsi que ses filles, rendre visite au prisonnier, et demeurer auprès de lui, à Olmütz. Il la pria également de lui faire part, dans l'avenir, de tous ses désirs, et de correspondre directement avec lui.

Il ne faut point s'étonner si madame de Lafayette alla retrouver son mari, remplie des plus belles espérances. Mais pour voir le prisonnier, les trois femmes durent se résigner à être emprisonnées comme lui. A peine arrivées, et toutes à la joie de la réunion, les dames se virent enlever leurs bourses, ouvrir leurs bagages, et confisquer leurs couverts d'argent. La fille du duc d'Ayen fut dès lors réduite à manger avec ses doigts. Madame de Lafayette protesta, voulut écrire à

l'Empereur, mais on ne fit que se moquer d'elle et on ne songea pas à expédier ses lettres. Elle demanda à parler au commandant : cette faveur lui fut refusée. Elle tomba gravement malade et voulut se faire conduire à Vienne. On lui laissa entendre que dans ce cas elle ne reverrait plus jamais son mari. Une seule concession : le commandant de la forteresse lui permit d'écrire à Vienne, pour demander à la Cour l'autorisation de manger avec une fourchette. Cette tentative fut d'ailleurs aussi infructueuse que les autres.

Bien que les dames fussent soumises à toutes ces sévérités, sous prétexte qu'elles avaient d'elles-mêmes demandé à être auprès de Lafayette, elles n'avaient en réalité le droit de le voir qu'à l'heure des repas. Le reste du temps ils étaient tous enfermés séparément. Non seulement Lafayette et sa femme, mais aussi les deux jeunes filles, étaient, chaque soir, après d'invraisemblables formalités, et sous une forte escorte, reconduites chacune dans une cellule et enfermées. Chaque matin un officier de service, accompagné de toute la garde, arrivait dans le couloir, et deux sentinelles ouvraient chacune des cellules avec la fameuse clé, et à midi les jeunes filles devaient également passer sous les sabres croisés du corps de garde. Sous les fenêtres des prisonniers avaient lieu les châtiments corporels, courants à cette époque. En plus de tout cela, les cellules et la nourriture étaient d'une saleté repoussante. La vie devenait intolérable, dans la prison d'Olmütz. Des années avaient passé dans d'incroyables souffrances physiques et morales. Lafayette n'avait vraiment rien à perdre, ayant perdu jusqu'à son nom. Il est compréhensible qu'il se soit enfin décidé à une entreprise désespérée, une tentative d'évasion.

Un jeune Américain, étudiant en médecine à Londres, qui avait un culte pour Lafayette, conçut le plan téméraire de libérer « le héros des deux mondes ». Ce jeune Huger venait de la Caroline du Sud. Il était le fils du major américain Huger, dans la maison de qui, précisément, Lafayette avait passé la nuit, au lendemain de son débarquement en 1777, et avec qui, plus tard, il s'était lié d'amitié. Le jeune homme vint sur le Continent spécialement pour mettre à exécution ce plan d'évasion, et s'associa au docteur Bollmann, le médecin de Hanovre, qui travaillait dans le même but. Ensemble ils se

mirent à l'œuvre. Bollmann alla tout d'abord à Vienne, et, en véritable Allemand, se créa lentement et prudemment des relations et chercha des recommandations pour Berlin et Olmütz. Il réussit enfin, en sa qualité de médecin, à se rendre auprès de Lafayette malade, en prison. Il persuada le médecin du fort que le prisonnier avait absolument besoin d'air, sans quoi il mourrait et le Gouvernement serait considéré comme responsable de cette mort. Il avait profité de l'occasion, pour mettre Lafayette au courant du projet d'évasion?

C'est alors que Lafayette, qui, depuis ses quarante mois d'emprisonnement, n'avait pas écrit un mot, se servit de jus de citron pour répondre à Bollmann sur les pages d'un roman et se mettre d'accord avec lui. Il eut encore assez de sérénité pour citer les vers suivants :

Presence of mind, and courage in distress,
Are more than armies to procur success[1].

Ses amis Latour-Maubourg et Pusy, qui, vivant sous le même toit, n'avaient pas eu le droit de le voir, même quand il avait été très malade, décidèrent de ne pas tenter de profiter de l'occasion (la promenade), pour le voir, afin de n'éveiller aucun soupçon.

C'est tout à fait par hasard, allant à Vienne pour y chercher le moyen de délivrer Lafayette, que le docteur Bollmann fit la connaissance de Huger. Bollmann et Huger partirent pour Olmütz. Huger, jeune idéaliste fanatique, partagea sa fortune en trois parties égales, afin que lui-même, Lafayette, et Bollmann eussent sur eux assez d'argent, au cas où ils se trouveraient séparés.

Lafayette fut dûment avisé du projet, et durant la promenade parvint à éloigner les soldats qui l'escortaient. Lui-même alla le long de la route, descendit de voiture, et se mit à faire quelques pas, sous la conduite du chef de l'escorte. Jouant la curiosité, il demanda à son compagnon de lui permettre d'examiner son sabre. Ce fut cet instant que choisirent Bollmann et Huger pour surgir à l'improviste, menacer

1. La présence d'esprit et le courage dans le malheur
Font plus que des armées, pour donner le succès.

de leurs pistolets le sous-officier qui ne voulait pas lâcher Lafayette, et faire monter celui-ci sur le cheval qu'on avait amené pour lui. Malheureusement ils n'avaient que deux chevaux en tout, n'ayant pas osé en prendre un troisième, pour ne pas éveiller les soupçons. De cette façon Bollmann et Huger durent monter sur le même cheval, ce qui forcément ralentissait leur allure, et ne pouvait que paraître bizarre et suspect.

Ils eurent une autre malchance : pendant leur lutte avec le chef de l'escorte, leur cheval s'en alla, et ils perdirent de précieuses minutes à le rattraper. Lafayette ne voulut à aucun prix se laisser persuader de partir avant qu'il n'eût vu ses sauveteurs en sûreté, c'est-à-dire montés sur leur cheval. Toutefois, couvert de boue et de sang, — car le sous-officier l'avait cruellement mordu au doigt, — Lafayette parvint à faire quelques milles sans difficulté, mais par malheur il se trompa de chemin et s'égara. Au dernier moment le docteur Bollmann lui avait crié en anglais : « *Get to Hoff!* » (« Arrivez jusqu'à Hoff », village tout proche de la frontière de Silésie). Lafayette entendit « : Get off! » (« Partez! »). Au bout de quelques milles, ne voyant pas venir ses sauveteurs, il commença à s'inquiéter, et, faisant demi-tour, revint au point de départ. Il ne trouva plus personne, et poursuivit alors son chemin. Il parvint jusqu'au village de Sternberg, à huit milles d'Olmütz, où il fut reconnu et arrêté. Dès le lendemain il fut reconduit à sa prison.

Ses sauveteurs s'étaient dirigés vers la frontière, mais la patrouille, alertée par son chef, les poursuivit. Le cheval accablé par le poids des deux hommes, avançait à grand'peine. Huger, pour venir en aide à son compagnon, descendit et fit face aux poursuivants. Il donna ainsi au docteur Bollmann la possibilité d'atteindre la frontière silésienne. Toutefois ce dernier fut livré par le roi de Prusse, aux Autrichiens, et, après une longue et douloureuse instruction, les deux hommes furent condamnés à six mois de travaux forcés. Cependant la Cour de Vienne trouva ce châtiment trop doux et l'arrêt fut cassé. Mais un ami inconnu se joua de la tyrannie; l'acte de cassation fut rédigé de sorte qu'il eut l'air d'une grâce. On remit en liberté les sauveteurs de

Lafayette. Lorsque les véritables intentions de Vienne furent enfin clairement formulées, les deux hommes étaient déjà loin.

Après cette tentative d'évasion, les geôliers de Lafayette redoublèrent de sévérité. Il paya cher les deux heures de problématique liberté qu'il avait pu goûter.

Lorsque les armées victorieuses de Bonaparte commencèrent à approcher de la frontière autrichienne, la sévérité des geôliers parut se relâcher, et les traitements devinrent plus humains. En France, l'opinion publique ne cachait pas au Directoire son extrême désapprobation, et Carnot envoya en hâte des instructions à Bonaparte, afin que, sans perdre de temps, celui-ci délivrât Lafayette. A Leoben, où se poursuivaient les négociations pour l'armistice, les généraux Bonaparte et Clarke, en leur qualité de plénipotentiaires de la République Française, chargèrent le plénipotentiaire de l'empereur François, le marquis de Gallot, de libérer immédiatement Lafayette, Latour-Maubourg, Bureaux de Pusy, martyrs de la Liberté. On demandait qu'ils fussent laissés libres de se rendre en Amérique, ou bien ailleurs, car il n'était pas question, encore, de les laisser rentrer en France. L'Empereur fit immédiatement partir pour Olmütz le marquis de Chasteler. C'est dans cette circonstance que la bonne vieille politique « d'autruche » fit un véritable tour de force. La situation était pourtant claire et simple : l'empereur François avait reçu du général en chef français l'injonction de remettre immédiatement Lafayette en liberté. C'est alors que par une étrange coïncidence, il décida, « de sa propre initiative », et n'écoutant que son bon cœur, de libérer le pauvre prisonnier. Ce n'était point pour obéir au vœu de Bonaparte, mais pour répondre tout à coup aux prières que, depuis cinq années ne cessait de lui adresser la nation américaine. Pour que ce fût plus évident encore, son seul souci fut de remettre Lafayette au représentant des États-Unis, à Hambourg.

On chargea de cette délicate mission, le bon marquis de Chasteler, qui s'en tira avec autant de peine que de tact. Lafayette qui n'était pas plus informé des événements extérieurs, qu'il ne l'était de la pression exercée par Bonaparte,

refusa carrément d'engager pour l'avenir sa liberté d'action. Chasteler essaya de l'intimider en lui disant que s'il s'obstinait, lui Chasteler, se verrait obligé de prévenir l'Empereur de l'échec de sa mission, par le courrier qui partait le soir même. Pour tout commentaire Lafayette demanda : « A quelle heure s'en va le courrier? » Le marquis de Chasteler trouva un biais pour empêcher le courrier de repartir ce jour-là. D'autre part il permit aux trois prisonniers de se revoir, eux qui, vivant sous le même toit, ne s'étaient pas vus depuis quarante mois. Il espérait que Lafayette se laisserait fléchir.

Le 25 juillet 1797 Lafayette se décida à faire une simple déclaration, en se gardant, toutefois, de faire aucune concession de principe. Le marquis de Chasteler alla personnellement, porter cette déclaration à l'Empereur, qui était fort irrité de l'obstination de Lafayette, et avait donné l'ordre de le garder prisonnier. Mais à ce moment arriva à Vienne un envoyé du général Bonaparte, le capitaine Louis Romeuf. Il avait déjà traité avec le marquis de Gallot au sujet de la mise en liberté de Lafayette. A présent il apportait au baron von Thugut, ministre autrichien des Affaires étrangères, un ordre de remise en liberté, comme une condition *sine qua non* posée par le général Bonaparte. Le baron von Thugut, ennemi acharné de tout libéralisme, et de celui de Lafayette en particulier, dut céder, la rage au cœur, et renonça à exiger de Lafayette l'acceptation de certaines conditions. Toutefois, afin de ne pas capituler complètement aux yeux du monde, il exigea que le consul américain, à Hambourg, à qui l'on allait remettre Lafayette et les autres prisonniers, s'engageât à les faire transférer ailleurs dans les douze jours. Transporté de joie, le capitaine Louis Romeuf mit Lafayette au courant du succès de l'entreprise, et lui fit connaître les dispositions prises pour le transfert des prisonniers. Il mit également au courant madame de Latour-Maubourg et ses enfants, et madame Bureaux de Pusy, qui avait un enfant âgé de cinq ans, que son père n'avait jamais vu. Tous attendirent à Dresde, le 19 septembre 1797, les prisonniers libérés qu'on amenait d'Olmütz. Réunis enfin, ils firent tous route ensemble vers Hambourg, mais à très

petites étapes, car madame de Lafayette était très gravement malade. Tout le long du trajet à travers l'Allemagne, on fit un accueil enthousiaste aux prisonniers qui, à Hambourg, furent remis en bonne et due forme aux mains du consul américain, Piktern, à bord d'un bateau américain. De là, un des officiers autrichiens de l'escorte les accompagna auprès de M. Parish, ancien consul des États-Unis, puis auprès de M. Reinhard, ministre de la République Française. Lafayette remit à celui-ci une lettre de remerciements, adressée à Bonaparte, et une autre pour Talleyrand, alors ministre des Affaires étrangères. Lafayette et sa famille furent les hôtes de la famille Parish, chez qui ils firent la connaissance du célèbre poète allemand Klopstock. On apprit à Lafayette qu'une dame anglaise, Mrs. Edwards, avait fait remettre pour lui mille livres sterling. Il entreprit aussitôt d'écrire à ses amis : Washington, Huger, Fitz-Patrick... Il lui fallait avant tout rétablir sa santé très compromise. Il quitta bientôt Hambourg-Altona, qui était à cette époque le rendez-vous de tous les aventuriers politiques. Il commença à reprendre goût à la vie, après cinq années de réclusion. Une fois rétabli, il se tint pendant dix-huit années éloigné de la vie politique avant d'y jouer le rôle que l'on sait, à deux reprises : en 1815 et en 1830.

DOCTEUR OTTO ERNST

(Adapté par C. Bénédek. Traduit par Dariá Kamenka.)

OPTIMISME MAÇONNIQUE[1]

Mon cher Segouffin,

Pour calmer la vague inquiétude que je vois percer dans ta trop courte réponse, je voudrais revenir sur certains sujets que je n'ai pu qu'effleurer dans ma dernière lettre. J'ai besoin de les approfondir.

Pour moi-même d'abord. Pour me raffermir dans ma foi et dans ma confiance.

En second lieu, pour apaiser les craintes qui t'ont mis la plume à la main. Bien que tu protestes de ton isolement et de ton désintéressement, je te connais assez pour être convaincu que tu exerces encore autour de toi une influence considérable. Il ne faut pas qu'au sein de nos vaillantes populations méridionales si attachées à la démocratie, les hommes de ton espèce répandent l'inquiétude et le découragement, même à leur insu.

Hier soir, c'était tenue solennelle à la Loge, où d'ailleurs, comme tu le sais, je me contente, par politique, d'un rang très modeste. Je ne suis encore qu'Intendant des Bâtiments.

La gravité des circonstances avait motivé cette réunion hors série. Et le front de notre Vénérable était chargé de nuages. En revanche, notre Frère orateur — un sexagénaire resté très allant et très vert — ne se conformait pas à la triste pensée de notre plus haut dignitaire. Après les premiers coups

1. Voir les livraisons des 15 janvier, 15 février et 15 avril de la *Revue de Paris*, où le comte de Fels a publié les lettres échangées entre deux francs-maçons, Segouffin et Fargeot.

de maillet, l'exposé qu'il fit de la situation eut pour résultat de ranimer la chaleur communicative qui fait les bonnes tenues.

Il pleut sur le temple. Que dis-je? C'est une véritable grêle qui le mitraille. On ne le saurait nier. A Paris, nous sommes actuellement d'une rare impopularité; sache-le pour ta gouverne. Dans le métro il serait aussi imprudent d'avouer sa qualité de Frère maçon que celle de parlementaire. Notre frère Godin en a su quelque chose dans l'ancienne circonscription de Thiers. Son élection ne faisait aucun doute. Il a suffi pour le précipiter dans le plus imprévu des échecs qu'un adversaire divulguât sa qualité de frère!

Faut-il en prendre grand souci? La population parisienne est très émotive, essentiellement frondeuse. Je parle de la population *intra-muros*. Paris paraît avoir renié les dieux de la République Rouge qu'il avait si longtemps servis. Depuis 1900 Paris est nationaliste, revanchard, cocardier. Pourquoi? Peut-être n'avait-il jamais cessé de l'être, même dans ses excès démagogiques les plus prononcés. Le prototype du Parisien moyen s'est fixé une fois pour toutes dans Henri Rochefort, l'homme aux deux visages, qui tantôt exhibait sa face révolutionnaire et tantôt son aspect nationaliste. De telles contradictions n'ont jamais rebuté le Parisien. Aujourd'hui, lui et ses édiles sont repris d'un accès de fièvre. Ça leur passera. En tout cas, notre Frère orateur a fait judicieusement observer que Paris, quelle que soit la raison de cette impuissance, n'a rien pu pour empêcher le développement de la politique maçonnique dans le pays.

A-t-il mis obstacle à l'action du cabinet Waldeck-Rousseau? A-t-il neutralisé l'action de notre immortel et à jamais regretté Frère Combes? Celui-ci ne s'est jamais plus soucié des vaines démonstrations du Conseil municipal de Paris que de celles d'une Assemblée subalpine.

Si la franc-maçonnerie avait dû s'abîmer sans retour dans la catastrophe, ç'aurait été incontestablement quand une incompréhensible absence de précautions de la part des archivistes du Grand-Orient livra à la malignité publique et à l'exploitation de nos ennemis nos dossiers militaires. Le coup était rude. Et sur le temple un formidable orage s'était formé.

Mais il y eut plus de tonnerres que d'éclairs. Et le vent a fini par emporter le nuage.

Nous avons fait bonne contenance, nous avons tenu tête à ce hourvari. Bien nous en a pris. Si peu ébranlés étions-nous dans notre puissance, que nous avons usé immédiatement de représailles envers les voleurs de documents secrets. Nous avons fait la séparation de l'Église et de l'État. Non seulement nous l'avons emporté aux élections de 1906, mais c'est à dater de cette époque que les modérés ont demandé l'aman et se sont ralliés au programme radical.

A mesure que le Frère orateur dévidait ce chapelet de souvenirs, les fronts se désembrumaient et la joie brillait dans tous les regards. De tels précédents, quand on les évoque, suffisent à bannir toute crainte et toute alarme.

Nous avons commis des fautes. En politique comme à la guerre, on commet toujours des fautes. Pour ce qui regarde mes amis de premier degré et moi, je te jure que nous n'avions pas péché par défaut de clairvoyance. Nous avions très bien discerné qu'il importait devant toute chose, de faire que le parti radical et le parti socialiste demeurassent comme deux fleurs sur une même branche d'acacia. Et cela même si nous professions des philosophies sociales différentes. Nous avons très bien aperçu également que l'heure avait sonné, puisque le diable venait d'élire domicile dans les caisses de l'État, d'appeler les gens du Marais et les hommes de droite à assumer la responsabilité et l'impopularité d'une réforme financière, moyennant l'octroi de trois portefeuilles mineurs et de quelques bénéfices administratifs.

Cette dernière opération, Daladier s'était décidé à la tenter. Malheureusement, les Frères socialistes ne la lui ont pas facilitée. Ils ont manqué en l'espèce d'esprit politique. Daladier n'y a pas apporté la dextérité dont eût fait preuve un Frère maçon de stricte observance vieilli dans le métier.

Je ne sais pas si tu as lu dans le curieux opuscule d'un journaliste de grand talent, généralement bien informé, M. Georges Suarez, le récit des tractations qui ont amené la formation du ministère tombé le 7 février.

Ah! mon cher Segouffin, quel tohu-bohu talmudique, quelle anarchie, quelle confusion! Quelles mœurs parlemen-

taires! Je te jure que si jamais je suis appelé par l'Exécutif à constituer un cabinet, ainsi que j'en ai reçu de toi l'aimable prédiction, les choses se passeront autrement et que je saurai rompre avec de pareilles, de si déplorables habitudes. Franchement, est-il possible de rassembler autour d'un programme une équipe solidaire et cohérente quand le futur président du Conseil est devenu littéralement la proie des hommes politiques et des informateurs criant et gesticulant tous à la fois, violant toutes les consignes, relançant le dispensateur de maroquins jusque dans son *buen retiro*, lui extorquant presque de force les confidences les plus malencontreuses et le plongeant finalement dans une espèce d'hébétude alternant avec des crises de nerfs et ne lui laissant d'autre possibilité que celle de gaffes sinistres? Je vois dans ce pauvre Daladier une victime de notre débraillé parlementaire. Nous avons peut-être eu des Présidents trop distants, trop gourmés, trop redingotards, tel que Poincaré. Excès pour excès, je préfère celui-ci à l'autre.

Et puis, il y a eu Frot. Ah! ce Frot. Je lui ai témoigné quelque malveillance dans ma dernière lettre, mais je suis loin d'avoir épanché dans ton gilet le trop-plein des réflexions qui me sont venues à l'endroit de ce personnage emprunté à la Sociale, mais non encore adapté, assimilé. Il est clair, pour qui a su lire entre les lignes de la déposition de Frot devant la Commission d'enquête, que ce malheureux avait une araignée fasciste dans le plafond. On ne se figure pas, mon cher ami, les ravages que la hantise de Mussolini a causés dans la cervelle de quelques jeunes hommes d'État.

Frot voulait faire un coup. Il avait cherché à recruter une équipe d'ailleurs hétéroclite. Par malheur, il s'est heurté, le même jour et dans un même dessein, aux assaillants nationalistes et aux manifestants parisiens. La soirée du 6 février a été faite de cet entre-heurt où le fascisme de droite, puisque c'est le mot à la mode, s'est rencontré avec d'autres fauteurs de désordre de gauche.

Quelle maladresse! Quelle sottise! Ce Frot a tenté une opération chirurgicale sanglante sans avoir endormi le patient. Voilà bien le néo franc-maçon étranger à notre méthode et à notre tradition qui répugnent aux violences

ouvertes. Le « néo » si fermé à notre esprit-principe qui exige de chloroformer l'opinion publique avant tout bouleversement et de n'aller à notre but que par des chemins obscurs et ignorés.

Mais passons.

Si j'étais clérical, je te dirais maintenant en vertu d'un souvenir qui m'est resté du temps où j'exerçais les fonctions d'enfant de chœur, je te dirais : « Segouffin, que crains-tu, homme de peu de foi? » Laisse seulement aux scandales en cours le temps de se liquider et au Trésor public le temps de se remplir. Et le mouvement actuel dont tu exagères l'ampleur et la violence s'arrêtera de lui-même, suivant la coutume et l'usage.

Sont-ce les élections partielles, notamment celle de Mantes, qui te troubleront et te déconcerteront? Ce serait en vérité, mon cher ami, montrer peu d'expérience politique. Parlons donc de l'élection de Mantes, sur laquelle nos adversaires ont mené si grand tapage. En réalité je n'en sais pas de plus rassurante malgré l'apparence d'un insuccès.

L'irrécusable arithmétique est là.

En 1932, Bergery est élu par 7 667 suffrages.

En 1934, il en obtient 8 489.

Il est battu, je le veux bien, par son premier concurrent, mais de justesse et au prix d'un immense effort dans lequel nos ennemis ont jeté le maximum de leurs ressources.

Mais nulle fanfare de triomphe, nuls commentaires sophistiqués ne feront qu'en dépit de circonstances défavorables, telle qu'une démission présomptueuse, l'abandon de notre parti, la création d'un front commun assez équivoque, Bergery et nos idées, l'un portant les autres, n'aient gagné en deux ans plus de 800 voix dans une seule circonscription. J'attends qui me prouvera qu'un gain de cette importance doive nous être compté comme perte. La répercussion des événements sur la mentalité du corps électoral de Mantes a été radicalement nulle. C'est clair.

Les Parisiens peuvent à leur aise manger du franc-maçon, mais celui-ci demeure solide. Tous à droite ne s'y sont pas trompés. De clairvoyants commentateurs ont convenu que ces petits succès épars du modérantisme, dus à la défection

de ces passe-volants qui vont si volontiers d'un camp à l'autre n'ont aucune portée. Il n'y a rien là, en effet, qui ressemble à un de ces mouvements d'opinion qui emportent tout dans leur cours impétueux. Les passe-volants nous reviendront bientôt quand ils auront cuvé leur mauvaise humeur et contenté leur caprice.

Voilà, mon cher Segouffin, ce que mon optimisme oppose à ton pessimisme. Non que je ne prenne en sérieuse considération tes avertissements. J'en ferai mon profit. Et je m'arrangerai de telle façon que mes amis en feront le leur; mais en vérité je n'ai pas de crainte sérieuse pour l'avenir français de notre chère Maçonnerie.

Sa domination me paraît fondée sur des bases inébranlables. Nous ne sommes pas en Allemagne, ni en Italie. Aucune assimilation n'est à établir entre ces deux nations et la nôtre, beaucoup plus évoluée que ses voisines. On ne nous aurait pas aussi facilement que le fascisme a eu nos frères ultramontains.

Et d'abord, nous tenons l'École, et nous la tenons bien. Notre constitution scolaire, due à notre frère Jules Ferry, est un chef-d'œuvre. Elle nous a conféré le pouvoir spirituel. Nous formons les jeunes générations à notre image et à notre ressemblance et c'est là qu'est le gage de notre indéfectible pérennité. Qui oserait toucher à l'arche sainte? Ni les cléricaux, ni leur clergé, ni le Vatican, n'osent même plus en parler. La victoire du laïcisme est absolue. Le jour où il serait question d'amender nos lois scolaires serait un jour de colère et le Temple chancellerait sur ses fondements. C'est alors que tes noires visions seraient justifiées; mais peut-on envisager sans absurdité l'hypothèse d'un gouvernement d'Union Nationale s'enhardissant jusqu'à mettre la question de l'école à l'ordre du jour?

Une autre force nous vient aussi du contrôle que nous exerçons sur ce qu'il y a de plus vivant et de plus propulsif dans ce pays, le socialisme. Il fut une époque lointaine où, le pape Léon XIII ayant témoigné d'un certain intérêt pour les ouvriers, on aurait pu redouter que le socialisme dépouillât son caractère irréligieux. La tendance existait principalement chez les guesdistes. Elle n'a pas prévalu. Si elle eût pris corps, le mouvement socialiste aurait eu quelque chose d'irré-

sistible et de bien funeste à notre suprématie. Il n'en a rien été heureusement. Le socialisme en France est tout imprégné d'esprit maçonnique. Il aurait pu aller à la messe, mais le destin a prononcé, c'est à la Loge qu'il va. Et une grande sécurité nous est venue de ce côté.

Ces deux particularités ne suffisent pas à rendre entièrement raison de ce que notre puissance a, selon moi, d'indestructible, même quand les circonstances nous sont le plus contraires. Toi, si réfléchi, si méditatif, as-tu bien discerné le pourquoi de notre influence en profondeur?

Les adversaires de la maçonnerie ont à leur disposition tout un arsenal de plaisanteries usées et éculées. Nos rites consacrés, nos traditions vénérables en font presque tous les frais. C'est de l'esprit facile. Nous en avons autant au service des cérémonies du culte catholique. Mais ce que l'ennemi a surtout coutume de blaguer chez nous, c'est la médiocrité de nos dignitaires et de nos chefs.

Aucune proportion chez nous, tu le sais mieux que personne, entre la situation sociale d'un frère et son élévation en dignité maçonnique. Le plus souvent, le Vénérable d'une grande Loge n'est qu'un personnage modeste, effacé, auquel pourtant les Frères ministres, sénateurs, députés, magistrats, fonctionnaires, témoignent autant de soumission que de respect.

Ils prennent cela pour une faiblesse, les contempteurs de notre maçonnerie. C'est là au contraire que réside le secret de notre force.

Si je suis si tranquille, si rassuré, mon cher Segouffin, dans les conjonctures difficiles que nous traversons, sur l'avenir de la maçonnerie, c'est que ma certitude repose sur le concours solide et inébranlable des Frères, de ces hommes peu reluisants, j'en conviens, mais si avisés et si actifs, qui, dans chaque département, président à la vie politique.

Oui, ce sont souvent des primaires, non exempts de quelque ridicule aux yeux des beaux esprits. Ils sont peu experts en sociologie et en économie politique. Ils manquent de prestige, oui, mais avec cela leur dévouement, leur application, leur activité ne connaissent point de limites. Jamais ils ne s'endorment. Rien ne les rebute. Dès le matin ils sont sur la

brèche et le soir les y retrouve. Et ils sont désintéressés à leur façon.

Ils font de la politique maçonnique. Ils ne pensent qu'à cela. Ils ne vivent que pour cela, quand les autres, entre deux sommes, se contentent d'une activité intermittente et réduite. Souvent ils sont en marge de la hiérarchie électorale. Tout au plus font-ils quelquefois partie du Conseil général. Tu sais, à n'en pas douter, mon cher Segouffin, de qui je veux parler dans notre département.

Or, cet homme, en apparence si effacé, est tout simplement prodigieux. Quel sens des réalités habite en lui! Ah! celui-là connaît, mieux que les virtuoses de la grande politique, la psychologie du populo. Il sait, mieux que quiconque, quelle corde il faut pincer, quels préjugés il faut flatter, quelles chimères il faut caresser, quelles satisfactions il faut décrocher pour plaire au bon peuple de France. Il ne se trompe jamais et il prévient toujours les autres, si prestes soient-ils.

Si bien qu'en fin de compte l'idée de ce que tout le régime actuel comporte de facilité, de laisser aller, d'agrément, s'associe irrésistiblement dans l'âme populaire à l'idée maçonnique.

Oui, il est facile de livrer aux brocards de la foule nos tabliers en peau de cochon, nos baudriers multicolores, notre hiérarchie archaïque, notre logomachie parfois ridicule, j'en conviens, et qui déteint si fâcheusement chez quelques-uns de nos frères sur leur langage courant. Mais, dans le fond, la masse se souvient toujours que c'est la maçonnerie qui a fait la République ce qu'elle est, qui lui a imprimé son empreinte ineffaçable et qui vaut à la démocratie tant de commodités et tant d'avantages. La masse voit à l'œuvre nos hommes, ces hommes de second plan, si méprisés, si dédaignés, et elle sait que ces hommes-là sont constamment à l'avant-garde du progrès, et que s'ils venaient à être éliminés et vaincus, c'est la réaction, l'obscurantisme, le gouvernement des curés, l'esprit d'ancien régime qui prendraient leur place.

Oui, mon cher Segouffin, il pleut, il grêle sur le Temple. Ce n'est qu'un grain, comme disent les marins, cela passera. Tu verras si je suis bon prophète.

C'est ce que j'aurais voulu répliquer l'autre juor à M. Xavier

Vallat que j'étais allé écouter incognito aux Ambassadeurs dans sa conférence sur la Franc-Maçonnerie dévoilée. Mon fougueux collègue du Parlement s'est flatté de la réduire à néant en la démasquant et en dévoilant ses torts réels ou supposés. On n'est pas plus naïf. Comme si, psychologiquement parlant, le meilleur moyen d'inspirer aux masses le respect de notre grande association n'était pas de surestimer encore sa puissance, bien ou mal employée. Révéler sa force, dévoiler son organisation, c'est le meilleur moyen de lui conquérir de nouveaux adhérents.

J'ai tâché de rectifier chez toi quelques petites erreurs de jugement. Tu les redresseras mieux encore en considérant tout ce que les comportements de notre Frère .·. Chautemps, dans une circonstance délicate, révèlent d'opportunité et de souplesse. Après le sacrifice des inévitables boucs émissaires, que reste-t-il de l'affaire Stavisky? J'entends de substantiel et de solide. Le drame de Dijon, la mort mystérieuse du Conseiller Prince. Si le mystère se débrouillait, il n'en pourrait revenir que de gros ennuis à notre Frère .·. Chautemps compromis dans la personne d'un membre de sa famille par alliance. Il faut donc que le mystère subsiste. A le vouloir éclaircir quand même, papa Chéron jouerait gros jeu, car le Frère .·. Chautemps tient dans ses mains le sort parlementaire du ministère. C'est donc sur ce point que doit inéluctablement selon moi intervenir l'une de ces transactions dans lesquelles nous sommes passés maîtres, transactions implicites, informulées, silencieuses, mais solides. Cette transaction, elle est dans l'air. Elle ne sera jamais avouée. Elle se fera, elle est conclue. Mais la façon dont notre Frère .·. Chautemps l'a préparée depuis deux mois, par sa présence assidue au Palais-Bourbon, restera son chef-d'œuvre. Oui, vraiment, quand on possède de pareils hommes d'État, on peut envisager l'avenir avec confiance.

FARGEOT

Pour copie non conforme :

FELS

PORTRAIT DE SINCLAIR LEWIS

L'AMÉRICAIN A REBROUSSE-POIL

M. Sinclair Lewis est le plus mécontent et le plus fameux des écrivains américains d'aujourd'hui. Un critique d'outre-mer fort sérieux et qui ne gaspille pas ses adjectifs, dit de lui : « Il est la quintessence des États-Unis, rehaussée par un génie qui lui est propre, mais qui ne le rend pas différent du type général. »

Telle fut bien l'opinion des esprits les plus pondérés d'Europe, puisqu'ils tinrent à conférer à M. Sinclair Lewis, le plus important, le plus honorable et le plus septentrional de tous les prix littéraires du vieux monde, le prix Nobel, qu'il reçut en 1930. Il était le premier Américain à qui l'on eût fait cet honneur. On ne pouvait du reste discerner si le jury du prix Nobel avait tenu à célébrer sa grandeur littéraire ou à récompenser la grandeur de son mécontentement.

Cette grandeur et ce mécontentement n'impressionnaient pas moins l'Amérique que l'Europe. M. Sinclair Lewis, qui disait à ses compatriotes de dures vérités, douces aux oreilles européennes, était aussi l'écrivain préféré du public américain. Ses livres s'achetaient comme des petits pains, ou plutôt comme de la gomme à chiquer. La *Grande Rue*, son premier succès mondial se vendit à 538 000[1] exemplaires, *Babbitt* à 287 000 exemplaires. *Elmer Gantry* à 343 000 exemplaires, et même *Arrowsmith*, qui ne passe ni pour réussi ni pour distrayant, trouva 203 000 acheteurs.

1. Ce sont les chiffres de vente jusqu'au 5 novembre 1930.

Des ventes triomphales ne sont point un fait nouveau aux États-Unis : dans la seule année 1900 cinq ouvrages dépassèrent un tirage de 100 000, un nombre presque égal dépassèrent 200 000 et il y en eut un qui dépassa 500 000. Leurs noms ont été oubliés depuis, mais non leur réussite. En Europe même et durant la première moitié du XIXe siècle deux grands romanciers français, Paul de Kock, et Frédéric Soulié connurent des triomphes analogues.

De notre temps le seul livre qui rivalise avec ceux de M. Lewis, et qui dépasse aisément ses chiffres, quelque hauts qu'ils soient, c'est la Bible. Mais il vaut mieux ne pas insister sur ce parallèle, que M. Sinclair Lewis pourrait trouver désobligeant, et le Saint-Esprit aussi.

Cet Américain typique et mécontent a l'aspect d'un prédicateur. Le voici tel que le peint son biographe Carl Van Doren : « M. Lewis a la minceur angulaire et héroïque de l'Oncle Sam, la couleur d'une torche enflammée, la mobilité impatiente qui résulte de nerfs vifs et tendus. En tout lieu du monde, il ferait l'impression d'un cyclone timide. » Ce qui signifie, en bon français, que M. Lewis est dégingandé, roux et excité. Il parle fort et il a un joli talent d'imitation verbale. Mais il ne faudrait pas en conclure, que, pour être un Américain typique, on doit être dégingandé, roux et excité, parler fort et savoir faire des imitations. Franklin qui était, lui aussi, typique des États-Unis, était gros et parlait bas, Washington ne parlait pas du tout, sauf quand il se mettait en colère, et Lincoln ne savait pas faire d'imitations.

Il serait plus exact de dire que la vie de M. Lewis lui a permis d'accumuler une très vaste expérience de l'Amérique.

Il naquit, comme il se devait, bien au milieu des États-Unis, dans la région la plus plate et la moins européanisée, le Minnesota, d'un père médecin en une famille de médecins; et, comme il se devait, il suivit les cours de la plus respectable, la plus prosaïque et la plus méthodiste des institutions du centre des États-Unis, Oberlin Academy, avant d'aller étudier à la plus bourgeoise des grandes Universités américaines, Yale. Yale est une très belle Université où les étudiants se piquent de faire de la poésie et où l'on entraîne la plus fameuse

équipe scolaire de natation dans une piscine bleu ciel. Yale possède aussi les plus beaux dortoirs gothiques des États-Unis, car le millionnaire qui les lui donna poussa le souci de l'exactitude historique jusqu'à faire user au papier de verre et à la lime les marches des escaliers extérieurs et intérieurs afin qu'ils eussent l'aspect que l'on voit dans les vieux logis de Bruges ou de Bourges, et que les étudiants ne s'imaginent pas, par erreur, que le gothique fut une création de M. Woolworth. A l'époque de M. Lewis, Yale n'avait pas encore ces beaux dortoirs, mais il possédait déjà ses goûts poétiques et son esprit bourgeois; M. Lewis y fut un très bon étudiant et y publia des poésies dans la revue littéraire de l'Université.

Comme il se devait, il quitta Yale pour traverser l'océan, à bord d'un cargo chargé de vaches, et il se livra à New-York à quelques expériences sociales et socialistes en compagnie d'amis de collège. Il s'en lassa et partit chercher aventure dans l'Amérique centrale; il en trouva, mais il n'y trouva pas assez d'argent pour qu'il valût la peine de continuer, et il revint à Yale. Là il flirta avec l'enseignement, il tâta de la littérature, du journalisme et des administrations charitables. On le vit tour à tour dans les bureaux de l' « Association fédérale de la Société pour l'organisation de la Charité » et dans ceux de la « Société pour l'amélioration de la condition des pauvres ». Ensuite il se fit apprécier de dames écrivains, dont il fut le secrétaire, et congédier de divers journaux, auxquels il collabora. Il garda pourtant quelques semaines la situation de directeur de la *Revue Volta*, destinée aux professeurs de sourds-muets. Ensuite d'autres journaux et le mariage l'entraînèrent vers des rives nouvelles, et il finit par rédiger pour le magazine le plus fameux d'Amérique par sa banalité, son américanisme et son esprit bourgeois, le *Saturday Evening Post*, des contes et des récits qui semblèrent parfaits en tous points au directeur et aux lecteurs.

Comme il convient, ce succès lui révéla son talent et sa vocation. Il publia ses deux premiers romans (1914-1915) qui étaient mauvais et qui ne déplurent pas au public; il parcourut à pied, en chemin de fer et en autobus toute l'étendue des États-Unis de Saint-Augustin (Floride) à San Francisco (Californie), et de Boston (Massachusetts) à Seattle (Washing-

ton), tandis que d'autres Américains parcouraient l'Océan de New York à Brest, et l'ouest de l'Europe de Saint-Mihiel à Coblentz. Il était marié et la loi lui donnait le droit de ne pas faire la guerre. Il se contentait de préparer son œuvre maîtresse, *La Grande Rue*, qui parut en 1920 et qui établit sa réputation. Elle fut suivie de deux en deux ans par d'autres romans abondants et dénonciateurs, qui n'eurent pas un moindre succès, et qu'il rédigea tantôt en Europe (en Cornouailles, au lac Majeur, à Londres, à Fontainebleau, en Bavière), comme il se devait, ou en Amérique (dans sa bonne ville natale de Sauk Center, Minnesota, à Hartford, Connecticut, dans les régions sauvages du Saskatchevan et du Manitoba, ou dans le district le plus raffiné du Nouveau Monde, cet arrondissement de Westchester, New York, où tous les milliardaires américains passent l'été quand ils ne peuvent venir à Paris et au Lido). En somme il était désormais l'un d'eux, d'autant plus que, comme eux, il se fuyait et les fuyait.

Comme eux, et comme il convenait, il voyagea de Corfou à Venise, de Vienne où les Américains viennent bercer leurs nostalgies artistiques et leur goût des catastrophes, jusqu'à Londres, où ils vont remonter leur garde-robe et leurs respectabilités. Fidèle aux meilleures traditions nationales, il rentra dans son pays pour divorcer et se remarier, publier des livres, voir ses éditeurs, avoir des enfants et se disputer avec ses collègues. En un mot il accomplit tous les gestes et parcourut toutes les routes qu'un Américain prospère, curieux de luxe et de vie facile, doit accomplir et parcourir; il réussit même à conquérir ce luxe suprême, qui est le vrai joyau de la vie d'un homme arrivé, ce dégoût des autres et de soi-même, de son temps et de sa vie, sans lequel un homme ne serait jamais sûr d'être supérieur à soi-même et aux autres.

Il y parvint et il eut le prix Nobel. De chacun de ses romans il vendit 3 ou 400 000 exemplaires; grâce à son mécontentement, il représentait l'Amérique aux yeux de l'Amérique mécontente et de l'Univers peu content.

En 1920, au plein milieu de la réaction contre la guerre, contre Wilson, et contre l'idéalisme, il publia son histoire de Carol Kennicot, la petite Bovary des grandes plaines de

l'Amérique, qui ne peut supporter ni la platitude de son milieu, ni l'effort de se lancer dans une véritable aventure. Elle tâtonne, elle essaye quelques amants, quelques voyages et quelque liberté, mais la petite ville, cette « Grande Rue » qui sert de titre au roman est plus forte qu'elle, elle la reprend, elle l'enserre dans son étreinte, elle l'ensevelit dans sa monotone et bruyante sottise, elle l'étouffe dans son atmosphère lourde. Vaincue, comme de juste, Carol ne sait même pas tirer de sa défaite un drame. L'histoire finit paisiblement, dans le lit conjugal, entre deux bâillements du mari, qui n'a pas tort, pense-t-on.

Grâce à l'épaisseur de sa stupidité, la Grande Rue a triomphé de l'âme, humaine mais vacillante, qui voulait de la lumière et de la beauté; et, grâce à cette défaite, le romancier accable la Grande Rue et ses victimes.

En 1922, au plein milieu de la gigantesque prospérité américaine, quand le capitalisme américain et celui du monde entier, enfiévrés par la hausse de la bourse de New York, se livraient, avec un enthousiasme délirant au fond duquel il y avait de l'inquiétude, à toutes les spéculations financières qui enflèrent la richesse américaine et préparèrent sa déconfiture, Sinclair Lewis dénonça la bourgeoisie américaine, celle qui s'abandonnait corps et âme et sans satisfaction profonde à cette obsédante prospérité, celle qui, soucieuse et lasse de ce bluff, collaborait à le maintenir et à le répandre. Le parti républicain régnait et son règne semblait établi pour les siècles, il s'appuyait sur les clubs de Rotariens et sur l'opulence de Wall Street, il semblait marié à la bourgeoisie capitaliste américaine, et, dans l'ébranlement de l'après-guerre, la bourgeoisie capitaliste américaine semblait la dernière féodalité solide, héritière des noblesses du Moyen Age, des monarchies éclairées du XVIIIe siècle, et des républiques bourgeoises du XIXe. *Babbitt* est la satire de ce bourgeois américain que l'univers considérait comme le successeur du citoyen romain, et qui s'estimait l'élu de Dieu, puisque Dieu lui avait donné la plus belle part des richesses et des récompenses terrestres. L'histoire de Georges Babbitt, marchand de biens, à Zénith, dans l'état de Winnemac, fut le coup de maître de Sinclair Lewis. Parce qu'il était lui-même bourgeois,

prospère et mécontent, il sut décrire un bourgeois mécontent et l'immense mécontentement bourgeois qui montait aux États-Unis.

Georges Babbitt, tout comme Carol Kennicot, succombait devant la ville. Grâce à son mécanisme solide et vide, la grande ville broyait l'ambition du bourgeois timide, avide et vide. Et par ce drame Sinclair Lewis révélait au monde la faiblesse de la bourgeoisie qui menait le monde.

Il s'empressa de pousser ses avantages et de révéler à l'Amérique la turpitude du clergé protestant, qui menait sa politique et dominait sa civilisation. En pleine prohibition, en pleine ère Coolidge, quand le W. C. T. U. (Union des femmes chrétiennes pour la tempérance) et l'Antisaloon League (Ligue Antialcoolique) régnaient suprêmes sur les élections locales et dominaient le Congrès par l'intimidation, quand ces deux associations et leurs alliés, les Clergés méthodistes, baptistes, presbytériens et autres, faisaient à travers les États-Unis la pluie et le beau temps et se faisaient haïr de tous, en établissant le règne de l'eau, de la piété sociale et des conventions puritaines, Sinclair Lewis décrivait la vie et la carrière d'un ecclésiastique libidineux, concussionnaire, ivrogne, vénal et grossier, qui réussissait à séduire les femmes par ses trémolos, les hommes par ses combinaisons et la société américaine par la constance de son hypocrisie. *La Grande Rue* avait été une émotion, *Babbitt* un événement, *Elmer Gantry* fut un scandale. Et comme tel il dépassa les succès des deux autres livres. L'Amérique excédée d'eau fraîche et de prêches acheta le livre comme elle achetait les cocktails, avec passion et sans mesure.

Elmer Gantry, le prédicateur sans scrupules et scandaleux, triomphait des femmes qu'il exploitait, des hommes qu'il se conciliait et de Dieu qu'il déshonorait, et avec lui triomphait Sinclair Lewis, qui dénonçait à son pays et à l'univers la défaillance du vieux dieu américain, celui des puritains, de Lincoln, de Wilson, et qui proclamait sa déchéance.

Telles furent les trois grandes étapes de sa carrière; désormais il était un écrivain établi. Il put se permettre sur un ton morose de reprendre la critique de la bourgeoisie dans *Arrowsmith, Dodsworth* et *Ann Vickers* », en y joignant quel-

ques éloges, des portraits flatteurs du savant moderne, de l'homme de cœur et de la femme réformatrice, qui n'ajoutent guère à sa gloire, ni à la richesse des lettres américaines.

Il était accepté et ses types étaient devenus légendaires aux États-Unis. Une fois passée la première surprise et les protestations inévitables, qui, du reste ne lui firent aucun tort, Sinclair Lewis était considéré comme une institution. Il n'est pas de sentiment plus bourgeois que l'inquiétude, ni d'instinct plus démocratique que le mécontentement; à la bourgeoisie et à la démocratie américaines, qui possédaient en abondance tous les autres biens, Lewis offrait ces deux denrées. Il les lançait sur un marché excellent et dans les conditions les meilleures. Tout dans ses livres devait plaire à la masse bourgeoise et lui être assimilable. Les caractères sont simples et évidents, dès les premières pages; ils ne changent point et se développent constamment dans le même sens. Leur croissance linéaire ne saurait troubler l'esprit d'aucun lecteur. L'intrigue est, elle aussi, régulière et droite; elle se compose d'une longue succession de petites anecdotes précises, exactes, mais qui ne sont jamais ni subtiles, ni compliquées, ni mystérieuses et qui ne comportent jamais plus d'une interprétation. Elles se suivent comme se suivent les images et les épisodes d'un film de cinéma. Ni la fantaisie, ni l'imagination n'entrent en jeu; mais graduellement et soigneusement Sinclair Lewis vide son dossier bien constitué et bien classé. Il ne s'engage point dans ces constructions amples et complexes, qui font d'un roman un monde, à la Balzac, à la Stendhal, à la Tolstoï, à la Fielding... Les romans de Lewis sont des histoires comme celles d'un journaliste, et elles s'enfilent avec la régularité, et la rapidité des récits des journaux. Ses chapitres même ont d'ordinaire les proportions d'un récit de journal américain, et comme le journal est la nourriture intellectuelle des masses « cultivées » modernes, les romans de Sinclair Lewis se trouvaient ainsi de plain-pied pour leur énorme public, qui pénétrait sans gêne dans leurs intrigues et dans leurs descriptions. Par là même se trouvait démontré le goût de la bourgeoisie américaine pour le médiocre et le banal. Le succès des romans de Lewis était la meilleure preuve de la justesse de ses critiques.

La foule d'outre-mer était conquise par ces caresses à rebrousse-poil et ces portraits au vinaigre.

Elle se reconnaissait dans le style de Lewis.

Les foules n'ont point d'imagination et guère de tolérance; elles tiennent à reconnaître exactement ce qui leur est dépeint, et une photographie d'un lion leur plaît plus qu'une sculpture romane évoquant un lion. La foule américaine lit avec soin et aime à lire, mais elle est, comme toutes les autres foules, nonchalante, et elle fut charmée de trouver dans les livres de Lewis une image si simple de ce qu'elle connaissait, une reproduction si fidèle de son langage quotidien.

Les ouvrages de Sinclair Lewis ne sont point, à vrai dire, dépourvus d'une certaine opulence verbale, mais c'est l'opulence de M. Ford, celle de la production en série, non celle de la variété. Ses personnages parlent beaucoup et longuement, mais leurs propos sont des accumulations de monologues et tous ces monologues ne forment qu'un immense monologue, le monologue de Sinclair Lewis. Il a pris ses héros dans la classe dont il sort lui-même, cette vaste masse bourgeoise américaine, si bien définie, si homogène et si solide, ils parlent tous le langage de cette classe, et ils s'adressent toujours à des interlocuteurs de cette classe. A tous Lewis fournit les mots qu'il connaît, qu'il a reçus de ce milieu, qu'il y a étudiés avec soin et patience et qu'il a cultivés. Il ne se permet point d'y rien ajouter, d'y rien changer, ni d'en faire des parodies; il s'applique seulement à fournir une grande abondance d'exemples, en sorte que son style constitue non une œuvre d'art originale, mais un bon dictionnaire de la langue parlée dans les classes moyennes américaines entre 1916 et 1934.

La valeur historique de son travail est si manifeste que lors de la publication en Angleterre de *Babbitt*, les éditeurs ajoutèrent un glossaire à l'édition anglaise. C'était sans doute un compliment à l'écrivain consciencieux et exact, qui avait su noter si précisément les bizarreries et déviations de la langue anglaise dans le Nouveau Monde. Ce n'était peut-être point un compliment pour le Nouveau Monde, auquel les Anglais reprochent de déformer et de défigurer la noble langue anglaise, celle de Shakespeare, de Newton et de Fielding, dont,

selon les Anglais, les Américains font un dialecte d'épiciers en délire, et de nègres hébétés. Telle est l'accusation, et l'on était trop heureux à Londres de trouver un romancier si fameux et si admiré en Amérique, comme témoin à charge.

Sinclair Lewis ne paraît point avoir goûté ce compliment; il chercha à contraindre ses éditeurs anglais à supprimer l'appendice, mais il échoua et le public anglais l'en dédommagea en faisant très bon accueil à ce savant travail.

Nul ne saurait nier en effet que l'Amérique ait inventé des formules, des mots et des rythmes que l'Anglais ne connaissait pas. Le sens de la tradition et celui de la hiérarchie se sont maintenus dans la langue anglaise d'Angleterre, que dominent un groupe d'écrivains géniaux, dont l'autorité demeure suprême à travers les âges. Quels que soient les besoins de l'Angleterre et les transformations politiques et sociales qui y surviennent, la tradition littéraire y est une discipline stable. En Amérique au contraire le peuple commença par ne point respecter ni aimer la littérature, les saints puritains suspectaient Shakespeare d'impiété et la littérature en général de frivolité, pour ne pas dire d'immoralité. Les Américains eurent toujours un goût très vif pour la langue anglaise et un sens très sûr de ses possibilités, mais ils n'eurent jamais le fétichisme de la littérature, et leurs besoins sociaux furent tout de suite très différents de ceux de la Grande-Bretagne, leur population fort mêlée, qui demeurait fixée à un continent presque tropical, n'était point guidée par une aristocratie traditionnelle et n'avait point comme premier devoir de continuer une civilisation ancienne solide et somptueuse. Il fallait au contraire tout créer, tout défricher, tout aménager. Il fallait apprendre aux hommes non à continuer fidèlement, mais à commencer hardiment, non à se contenter de peu, mais à ne se contenter jamais de ce qu'ils avaient, afin de les faire travailler dur. La langue anglaise d'Angleterre est basée sur une philosophie de la discipline et de la limitation des désirs, la langue anglaise d'Amérique est orientée vers l'exaltation des désirs et l'incitation au travail. L'Amérique avait tout à donner aux hommes si les hommes travaillaient assez dur, mais elle avait besoin de leur travail pour exister, pour se créer, elle ne pou-

vait imposer aux hommes ce travail épuisant que si elle les emplissait de désirs incessants, dévorants et avides. Depuis qu'Améric Vespuce lui donna son nom, depuis que Christophe Colomb lui donna son existence sociale, et même avant, l'Amérique ne vit que des désirs humains et ne grandit que grâce à leurs rêves, leurs passions et leurs efforts.

La transformation de la langue anglaise dans le Nouveau Monde est due à ce fait moral plus qu'à toute autre force. La grande création verbale des États-Unis, c'est un vocabulaire et un rythme nouveaux, celui du désir et de la réclame. Il faut donner aux hommes une envie féconde de l'espace, des objets et des joies de ce monde. Il faut rendre perceptible à l'Italien nerveux et au nègre passif, à l'Arménien abruti par la persécution, et au Polonais brisé par l'exil, tout ce qu'un sol immense et inconnu peut recéler de bonheur, si on sait les lui arracher. La langue américaine est la langue du désir comme sa civilisation est la civilisation du désir. Il était donc naturel que les États-Unis devinssent les maîtres de la réclame, et que cette réclame influât sur toute la vie sociale et quotidienne des individus. Mais cela était surtout vrai de la classe moyenne, la plus féconde, la plus travailleuse de toutes les classes en Amérique et celle dont la société cherchait à tirer le plus gros rendement. Ainsi c'est la classe sociale dont sort Lewis qui fut le foyer de ce langage nouveau.

Lewis l'a vu et en a tiré parti. Mais il ne l'a point fait avec enthousiasme, ni sans réticence. Tout en acceptant ce langage nouveau comme un fait et en l'utilisant comme un instrument commode, il n'était point disposé à en pousser l'étude jusqu'au bout et à en tirer des moyens d'art originaux. Il s'y refusait et il reculait effrayé. Sinclair Lewis se défie des mots, surtout quand ils se mettent à vivre. Il ne les accepte que comme des chiffres et des notations. Il est un écrivain que le langage et la qualité des mots intéresse peu. Dans *Arrowsmith* en glorifiant son héros préféré il exalte « la recherche du fait absolu et qui peut se prouver ». Ce qui ne se prouve point lui répugne, et ce qui ne se mesure point d'une façon exacte et mathématique n'est jamais pour lui tout à fait réel. Selon Lewis, Arrowsmith s'élève au-dessus de la médiocrité ambiante, le jour où il découvre que

seules les mensurations quantitatives et scientifiques sont instruments de connaissance réelle.

Sinclair Lewis reste fasciné par l'idéal intellectuel qui fut celui des savants du XVIIIe siècle et des vulgarisateurs du XIXe. Il a l'âme et la foi d'un maître d'école primaire. Par malheur il n'est point censé être maître d'école, mais écrivain, et comme écrivain il devrait être un artisan de mots, il devrait traiter les mots, objets vivants et animés d'une vie rayonnante, comme des réalités, non comme des signes, non comme des fossiles stérilisés et inertes. Dans la littérature américaine où le vocabulaire et la phrase sont encore fluides et vibrants, la méthode entomologique et l'attitude archéologique de Sinclair Lewis ont quelque chose d'absurde. On pourrait l'excuser en disant que c'est là erreur fort banale, l'erreur commune du siècle. Oublieux de ses sens et de ses instincts, l'homme moderne cherche à tout exprimer par des chiffres et à tout ramener à des notations quantitatives, comme si la mécanique de son esprit pouvait suppléer à tous les autres pouvoirs de son être et les remplacer. Ne pouvant plus percevoir que la quantité il est amené à renoncer à ce qui l'émeut et l'attire le plus. Sa vie devient un mélange d'excitation sèche et déçue, de satisfaction physique et d'inquiétude morale.

Le cas de Sinclair Lewis est typique, il accumule les anecdotes afin que leur masse et leur nombre persuadent le lecteur, il réunit le plus grand nombre de mots qu'il peut grouper pour que ces exemples additionnés convainquent l'esprit. Peu lui importe que les anecdotes soient un long chapelet sans éclat, et que les mots mal agencés retombent inertes les uns sur les autres. On l'accuse de ne point être un artiste, il en souffre, mais sa conscience lui dit qu'il est un savant. Le prix Nobel lui confirme que cela seul importe.

Il allègue aussi qu'il est un écrivain réaliste.

Le réalisme est une littérature scientifique; comme la science elle prétend vivre de faits, et comme elle, aboutir à des connaissances précises, impartiales. Les romans de Lewis visent à cette impartialité, à cette supériorité scientifique. Ils se présentent comme le résultat d'enquêtes, il ne veut

raconter rien que de vrai, il ne dénonce jamais sans preuve, et sa critique n'est que de l'analyse.

Il reprend là les prétentions anciennes du réalisme; mais depuis longtemps on a vu qu'elles étaient sans base. Que l'on soit Tolstoï, Flaubert, ou Zola, on ne commence jamais une enquête sociale, on n'entreprend jamais un roman, sans y avoir été poussé par un besoin intérieur et sans être guidé par un instinct profond, qui seul permet d'organiser et d'utiliser les détails que l'on récolte de-ci, de-là. Cet instinct sauve l'écrivain et illumine le livre; mais il condamne sa méthode. La faute de l'auteur réaliste, n'est point de se soumettre à son instinct ni d'avoir un point de vue, puisqu'il en faut un à tout artiste, mais l'écrivain réaliste apporte à masquer son point de vue une hypocrisie qui le déshonore, ou il réussit à ignorer l'instinct profond qui l'a guidé, avec une naïveté qui le rend grotesque.

Là où Sinclair Lewis se croit impartial, il sombre dans l'ennui. *La Grande Rue* et *Babbitt* ne peuvent plus se relire. Ils ont un goût rance de mauvaise humeur bourgeoise, d'hypocrisie scientifique. *Elmer Gantry* tout au contraire reste un livre vivant; dans sa colère contre le clergé et contre Dieu, Sinclair Lewis a oublié qu'il était un réaliste, il n'a plus tenu compte de ses dossiers, mais de sa rage, et comme elle était grande, il y a de la grandeur dans ce livre. Ses autres ouvrages ne sont guère que des accumulations de petitesses, petits faits, petites idées, et réussites d'une petitesse qui va jusqu'à l'énorme.

Sinclair Lewis est parti d'un fait, le mécontentement américain, et il s'en est tenu à ce fait. Il n'a cherché ni au-delà ni en deçà. Il a étudié les détails de ce fait, non sa genèse ni son aboutissement final. Ses romans sont des blocs d'évidence, non des mouvements. Il s'est dispensé de reconnaître dans ce mécontentement de l'Amérique le plus curieux phénomène psychologique de notre temps. L'Amérique, terre de rêve, terre d'exil, d'émigration et de refuge, depuis quatre siècles et demi a attiré vers elle des millions d'émigrants obsédés de désirs, de rêves et d'espoirs. L'Amérique a exploité tous ses désirs pour ses besoins. Et cette discipline du désir, de la réclame, a créé aux États-Unis une civilisation spéciale,

ardente, avide, spéculatrice et insatisfaite. Nul être sur terre n'est plus insatisfait que l'Américain, car en nul pays l'écart entre les promesses, les résultats, les désirs et les satisfactions n'est plus grand, le contraste plus brutal. Il n'y a pas dans le Nouveau Monde de fait social plus important, mais il resta obscur et caché durant longtemps, car l'Américain lui-même ignorait sa déception. La vie de pionnier entraînait tant de fatigue que la fatigue remplaçait la satisfaction et la littérature; comme la littérature, elle était une griserie, comme la satisfaction, elle était un sommeil. Pourtant une immense désillusion régnait sur l'esprit de l'élite et l'obsédait; on la retrouve chez tous ses grands artistes, qu'ils se nomment Poe, Whitman, Henry James, ou Henry Adams. Mais on ne s'en rendait point compte au dehors car seule la foule, les grandes masses humaines chaudes et brillantes attiraient l'attention de l'Europe et cette grande masse, lasse de travail physique, se repaissait de fatigue et s'enivrait d'épuisement.

Entre 1914 et 1924 la fatigue soudain vint à lui manquer. Le machinisme et la prospérité l'en privèrent. Puis la crise, s'ajoutant à ces deux maux, ôta à l'Américain le travail lui-même. Elle l'obligea à mener une vie moins épuisante, et lui donna le temps de sentir son existence. Une marée de mécontentement reflua sur les États-Unis. Pour ces êtres habitués à l'effort et façonnés pour l'effort, rien ne pouvait remplacer la joie du travail, ni la consolation de la fatigue; le travail intellectuel n'était point une discipline pacifiante et absorbante, mais un trouble de plus, et la fatigue qui en résulte apportait non le bonheur de la détente, mais une tension nouvelle et gênante.

Sinclair Lewis écrivit pour cette foule, et il la décrivit. Il lui apporta le long gémissement dont elle avait besoin, et il rédigea pour elle des livres qui ne sont ni des œuvres d'art, ni des plaisirs de l'esprit, ni des constructions scientifiques mais des complaintes où s'exprime exactement son désarroi. Il ne s'éleva pas au-dessus des plaintes : comme elle il resta surpris et choqué devant le mauvais rendement de la machine la plus parfaite et la plus complexe que la civilisation moderne ait créée, les États-Unis. En vain évoque-t-il poésie,

musique, sculpture, peinture, amour, tragédie, science elle-même, on voit fort bien que tout cela lui est étranger. Aucun idéal supérieur ou extérieur n'amène Lewis à critiquer les États-Unis. A la façon dont il parle de la musique, à la manière dont il traite de la peinture et des divers arts, il apparaît qu'il n'a, pas plus que ses héros, le pouvoir d'en jouir et d'y trouver quelque réalité. Sa conception de la science est analogue à celle d'un boy-scout; tout au plus pourrait-on lui concéder qu'elle se rapprocherait de l'idée que se fait de la science le fils d'un instituteur syndiqué français, membre d'une équipe de boy-scouts bolcheviks. Sa conception de l'art tient le milieu entre les notices des Baedekers d'avant 1914 et le catalogue de l'Exposition universelle de 1900. La montagne sur laquelle il est monté pour condamner la civilisation moderne des États-Unis n'est point le mont Olympe, ni le Mont Parnasse, ni même la plateforme supérieure du Woolworth Building, c'est le toit de l'école secondaire technique de Sauk Centre, Minnesota, sa ville natale.

Pour nous autres Européens, Sinclair Lewis fut un bizarre quiproquo; on a cru voir en lui un apôtre de la « civilisation » luttant contre la barbarie scientifique moderne, alors qu'il était simplement un moderne peu capable de supporter le modernisme et incapable de supporter rien d'autre. Le modernisme avait du moins l'avantage de lui fournir un thème de plainte et l'occasion de continuer à sa manière, au moment opportun, cette longue tradition d'écrivains féminins et plaintifs qui ont rempli les diverses nations de leurs gémissements depuis le jeune Werther et l'Enfant du Siècle. Il n'y a là rien de nouveau ni de choquant, son succès était bien préparé et il est mérité, mais nous aurions tort d'y voir une croisade.

S'il eût écrit en Norvège ou en Bulgarie, il n'eût point sans doute attiré la même attention et retenu les suffrages du Jury Nobel, mais, comme il apporta ses gémissements scientifiques et réalistes à son pays au moment où son pays, le plus puissant du monde, était aussi le plus déçu, et comme il présenta à l'univers la peinture la plus désobligeante de son pays à une époque où ce pays était le plus impopulaire de l'univers, cette coïncidence lui servit de génie, ou lui en tint lieu. Il apparut gigantesque. Il l'était sans doute, non comme

écrivain, mais comme fait social. Sinclair Lewis est un fait très gros et très simple. Il ne saurait y avoir rien de désobligeant pour lui à le dire, puisqu'à ses yeux le fait prime tout.

Au demeurant son panégyriste, Carl Van Doren, avance, sans vouloir trop s'engager, que pour les générations futures, la gloire de Sinclair Lewis s'élèvera au-dessus de la gloire de John Galsworthy. Il doit avoir raison, car il s'y connaît. Mais, comme nous sommes en France, et que M. Lewis est un Américain fort sympathique, ajoutons courtoisement que, devant les siècles à venir, sa réputation littéraire égalera peut-être celle de Georges Ohnet.

BERNARD FAY

MUSIQUE ET MUSICOLOGIE

En ces jours troublés où l'art musical se ressent douloureusement du malaise universel, où la monotonie et l'indigence de nos programmes autorisent les pronostics les plus amers, si le souvenir des exploits accomplis en France par une admirable phalange de compositeurs semble jurer trop cruellement avec nos partitions informes, les amateurs fidèles n'iront pas mettre en doute les destinées suprêmes de la musique, mais plus d'un s'affligera peut-être en son cœur d'appartenir à une génération irrémédiablement stérile. Aucune illusion ne les abuse. Jamais ils ne risquent à confronter notre présent si médiocre avec le passé aux titres imprescriptibles. Leur meilleur dédommagement est de juger notre âge, non sur ses facultés créatrices, mais sur ses travaux d'érudition. Car la musicologie n'attend qu'un signe pour nous consoler de la musique.

Le goût de l'histoire et de l'esthétique musicales n'a guère cessé de se répandre depuis un demi-siècle. Tandis que de merveilleuses fleurs s'épanouissaient dans l'antique jardin de la musique française, les études musicales bénéficiaient elles-mêmes d'un renouveau providentiel. L'Université et le Conservatoire n'y étaient pour rien, car tous deux surveillaient d'un mauvais œil ces investigations non prescrites par les circulaires ministérielles. N'importe! Une légion de volontaires enthousiastes les suppléait dès lors, et ces professeurs en herbe, apôtres autant qu'explorateurs, déployaient en toute occasion un zèle infatigable.

On ne saurait trop exalter les services rendus à l'art du Moyen âge par l'*Association des Chanteurs de Saint-Gervais*, création de Charles Bordes. Néanmoins, comme la musicologie est venue ici au secours de la musique, nous devons, en bonne justice, accorder une reconnaissance égale à ceux qui ont rendu possible cette résurrection bienheureuse, autrement dit, aux Bénédictins français de l'abbaye de Solesmes. En effet, plusieurs religieux de cet ordre, parmi lesquels il serait inique de ne citer jamais que Dom Guéranger ou Dom Mocquereau, avaient poursuivi depuis de longues années un gigantesque travail de textes. Sans eux, sans leurs publications, un Charles Bordes n'eût point mené à bien ses mémorables croisades, ni le pape Pie X sa réforme de la musique religieuse : le plain-chant fût demeuré ce qu'il était pour nos maîtrises et nos chapelles depuis le XVIe siècle : une morne parodie.

Un autre adorateur du Moyen âge français, Pierre Aubry, exhumait tour à tour des motets ecclésiastiques et des chants profanes de troubadours ou de trouvères. M. Henry Expert s'attachait de toute sa généreuse ferveur aux musiciens de la Renaissance. La chanson populaire attirait peu à peu les historiens de l'art, et l'on écoutait mieux, grâce à M. Julien Tiersot, le chœur des petites voix fraîches et naïves qui s'exhale perpétuellement de la terre française. Alexandre Guilmant éditait les organistes des XVIIe et XVIIIe siècles dont il était l'interprète sans pair. Quelques Français parlaient d'offrir à Couperin le Grand une couronne pour le moins égale à celle que Brahms et Chrysander lui avaient tressée à l'étranger. Les œuvres de Rameau commençaient de paraître sous la direction de Saint-Saëns. La presse confiait ses rubriques musicales à des mains plus habiles. Henry Gautier-Villars, disons plutôt « Willy », suivait en sa chronique hebdomadaire de *l'Ouvreuse* les théâtres lyriques, les concerts, avec une verve joviale et rusée. Mais les connaisseurs ne se cachaient point de lui préférer les feuilletons autrement substantiels de MM. Paul Dukas, Pierre de Bréville ou Pierre Lalo. Le prestige de la *Schola Cantorum* si brillant à ses débuts, le rayonnement de Vincent d'Indy, l'abondante lumière qu'il projetait sur les partitions et les doctrines, autant de facteurs réunis qui devaient aboutir à un triomphe. La Sor-

bonne, vers le terme du siècle dernier, agréait enfin les thèses de doctorat qui empruntaient leurs sujets à l'histoire de la musique. L'une même de ces thèses, signée de M. Romain Rolland, sur les *Origines de l'opéra avant Lully et Scarlatti*, allait éveiller un intérêt durable. Aussi bien l'érudition s'alliait ici à une culture générale singulièrement variée. Sans jamais recourir à des hors-d'œuvre littéraires, l'auteur laissait entrevoir une sensibilité très vive, très personnelle. La rigueur de ses analyses, la minutie de ses exposés historiques étaient compensées par une chaleur d'émotion, par des accents pénétrants qui venaient certainement du cœur.

Plus remarquables encore devenaient les publications à partir de 1900. Au xxe siècle, la musicologie française ne va pas seulement de pair avec l'érudition étrangère; elle la devance en lui ouvrant des voies nouvelles, car son effort ne se limite pas aux seules gloires nationales. Des cénacles se fondent à Paris sous l'invocation de Bach, Haendel, Mozart : éphémères ou non, qu'importe, puisque leurs aspirations leur survivent. Parmi les collections de biographies musicales, Vincent d'Indy exécute le portrait de Beethoven, M. Romain Rolland celui de Haendel, en sorte que l'hommage français ne tarde pas à s'imposer par sa valeur. Les admirateurs de Bach savent gré à l'*Esthétique de Jean-Sébastien Bach* par M. André Pirro, à l'étude non moins significative de M. Albert Schweitzer, *Jean-Sébastien Bach, le musicien-poète*, de leur ménager une nourriture plus savoureuse que toutes les montagnes de provisions d'un Philipp Spitta, gigantesques mais indigestes. En 1912, la connaissance que l'on avait de Mozart s'enrichit prodigieusement grâce à Teodor de Wyzewa et M. Georges de Saint-Foix : ces deux écrivains inaugurent le mouvement auquel nous devons aujourd'hui la *Société des études mozartiennes* et qui vient de placer le créateur de la *Flûte enchantée* et de la *Grande Messe en ut mineur* à son rang définitif. Les cours et conférences sur la musique se multiplient, non seulement à la *Schola Cantorum*, à l'Institut Catholique, à l'École des Hautes Études sociales, mais au Conservatoire, à la Sorbonne, au Collège de France. Les trésors musicaux des archives sont inventoriés; on a même travaillé aux catalogues, en attendant que la Bibliothèque Nationale organisât

en décembre 1933 sa belle exposition de musique française du Moyen âge à la Révolution. Mieux encore : les revues musicales ont acquis un public... Eh bien! rendons grâces de cette métamorphose au xxe siècle, car c'est depuis l'Exposition Universelle de 1900 et la première réunion du Congrès de musique à Paris que nos musicologues sont entrés en relations assidues avec leurs confrères étrangers. La Société Internationale de Musique s'adjoignit dès lors une section parisienne. Mais le canon de Charleroi ayant coupé court aux échanges, une Société française de Musicologie s'est constituée en 1917 à Paris, sur l'initiative de Lionel de la Laurencie, pour sauvegarder l'union des énergies et des compétences nationales.

Sept à huit lustres auront donc suffi aux musicologues français pour édifier une œuvre considérable. On la trahirait si l'on prétendait la résumer ici en quelques lignes. Toutefois, nous n'aurons pas l'ingratitude d'abandonner au désert des tombeaux, sans la moindre commémoration, ceux qui furent les maîtres insignes ou les loyaux serviteurs de la musicologie française. Bourgault-Ducoudray, Michel Brenet, Jules Combarieu, Georges Cucuel, Lionel Dauriac, Jules Écorcheville, Alexandre Guilmant, Albert Lavignac, Lionel de la Laurencie, Charles Malherbe, Henry Quittard, Albert Soubies, André Tessier, Teodor de Wyzewa ont tous bien des droits à notre fidèle déférence. Quant aux vivants, impossible de dresser ici le bilan de leur activité féconde, si intense et si magnifiquement opiniâtre que la guerre elle-même ne l'a pu interrompre; il suffit de surveiller attentivement leurs caractéristiques et leurs tendances.

Signalons, à ce titre, l'importance grandissante de la contribution féminine. L'exemple de Michel Brenet (Marie Bobillier) a suscité de nombreuses continuatrices. Mais alors que cette historienne infatigable touchait d'une main sûre à des sujets infiniment divers, ses émules restreignent volontiers leur effort. Par un phénomène assez imprévu, elles s'orientent en général vers ces « hautes époques », familières aux Bénédictins de Solesmes et à M. Amédée Gastoué, mais qui devraient, semble-t-il, effaroucher le gracieux génie féminin. A peine si quelques-unes daignent s'intéresser aux premières lueurs de

la Renaissance; et celles-là même n'ont rien de plus pressé que de revenir, dès qu'elles le peuvent, à leur cher Moyen âge. C'est en ce cloître seulement qu'elles se complaisent, ces moniales du plain-chant et des contrepoints archaïques. Bien peu osent franchir la clôture. S'il arrive à madame Yvonne Rokseth de nous donner, en passant, un excellent petit livre sur Grieg[1], son escapade n'en demeure pas moins isolée. D'une manière générale, nos musicologues inclinent de plus en plus à se spécialiser : tendance commune aux deux sexes, à moins qu'il n'y ait peut-être sur ce point chez les dames, toujours si exclusives en leurs partis pris, quelque surcroît de rigueur.

Ce qui prévaut habituellement, c'est le souci du particulier, et dans le sens le plus strict. Nos contemporains n'apprécient que les monographies érudites, ils ne poursuivent que des objectifs limités. Leur goût de précision, exigeant, impérieux, les engage à faire choix d'une cellule, d'un petit alvéole de la musique, où ils se fixent à tout jamais. Les idées générales traversent une crise, et les entreprises de longue haleine, les vastes perspectives, ne sont rien moins que populaires.

***

Aussi est-ce avec étonnement, sinon avec défiance, que certains critiques auront peut-être accueilli, parmi nos publications récentes, la *Nouvelle histoire de la musique* par M. Henry Prunières[2]. Ce premier tome décrit l'évolution de la monodie à la polyphonie, telle qu'elle s'est accomplie en Europe occidentale entre le Moyen âge et la fin du XVIe siècle. Une préface nous informe que les deux volumes suivants nous conduiront jusqu'à la période contemporaine. Voilà donc un édifice inachevé. N'importe, son ordonnance et ses proportions se révèlent assez, dès à présent, pour qu'on en mesure sans peine l'originalité et la hardiesse.

Rien ne semblait désigner M. Henry Prunières pour une tentative de ce genre. Comme la plupart de ses confrères, il s'attachait de préférence à un secteur déterminé : le sien comprenait les deux cents années qui s'écoulèrent entre l'avène-

1. Éditions Rieder, Paris, 1933.
2. Éditions Rieder, Paris, 1934.

ment de François Ier et la mort de Louis XIV. Ainsi, depuis sa jeunesse, il allait et venait entre le Ballet de Cour français et les partitions de Lully, attentif à Luigi Rossi et à l'opéra vénitien de Cavalli, plein d'enthousiasme pour Monteverdi. Mais soudain, quelle surprise! M. Prunières nous renseigne sur la monodie grégorienne, sur les vicissitudes de l'*ars antiqua* et de l'*ars nova*, sur le rôle que la Schola de Notre-Dame de Paris a tenu dans la genèse des essais polyphoniques. Avec une érudition abondante, aisée, il nous entraîne à travers huit ou neuf siècles d'archives musicales. En vérité, ceux qui tenaient l'auteur de l'*Opéra italien en France avant Lully* pour un esprit souple, alerte, curieux, ouvert à toutes choses, ne croyaient pas si bien dire...

Cette *Nouvelle histoire de la musique* se distingue par un souci évident de simplicité et de clarté. Au lieu de multiplier les hypothèses sur la technique primitive des Grecs, préliminaires laborieux qui fatiguent le lecteur sans l'instruire, cet exposé commence au moment précis où la musique se dégage des conjectures. Dans l'immense empire des traditions anciennes, aux frontières toujours mobiles, un choix et un partage s'imposaient. M. Prunières l'a compris. Tel un nouveau Théodose, il a voulu séparer l'Occident de l'Orient. Son livre élimine toute une part de la civilisation européenne, celle qui touche à l'Asie. Et sans doute, comme les deux tronçons du colosse, le Couchant et le Levant, les successeurs d'Honorius et ceux d'Arcadius, n'ont jamais interrompu leurs rapports, ce divorce imaginaire n'est qu'un artifice de narration. Cependant, nous en savons si peu sur les compositeurs grecs ou byzantins que ceci n'entraîne en fait aucune erreur, aucune omission grave. Les prédécesseurs de M. Prunières nous y avaient d'ailleurs préparés. Dans sa *Musique au Moyen âge*[1], M. Théodore Gérold glissait prudemment sur les influences helléniques pour insister d'autant mieux sur le caractère autonome et spontané de l'art occidental. Cette ingratitude apparente n'est qu'un aveu d'ignorance. Quand les spécialistes seront capables de scander Pindare ou Bacchylide, quand ils auront pénétré les mystères de l'*antiphonie* et de l'*hypacoé*, alors la musique occidentale saura au juste ce

1. Champion, Paris, 1933.

qu'elle doit à l'Orient. Libre, aux historiens de supposer, en attendant, pour la commodité de leurs recherches que l'art du paganisme a survécu dans l'Église catholique par les hymnes ambrosiennes, encore tout imprégnées de lyrisme gréco-romain.

L'ouvrage de M. Prunières séduit par un attrait de sensibilité profondément humaine. Trop d'érudits affectaient jusqu'ici de parler musique sans la moindre émotion. On eût dit, à les entendre, des archivistes rédigeant leurs fiches, des experts au service de quelque commissaire priseur. Imbus de leurs méthodes, ils accusaient le sentiment d'égarer la science. Tout autres sont les principes de M. Henry Prunières. S'il place en tête de son premier tome une introduction fervente de M. Romain Rolland, qui fut jadis son maître, cela nous annonce un diapason plus élevé. M. Prunières sait bien que l'histoire, loin d'être une sèche nomenclature, peut aboutir à une résurrection intégrale, pourvu qu'on aille chercher le don de vie où il se trouve : dans l'Amour, son foyer inépuisable. L'Amour seul prête une ardeur à nos synthèses inanimées.

Cette divine étincelle, chaleur et lumière tout ensemble, brille par endroits chez M. Henry Prunières comme chez M. Romain Rolland. L'art ancien n'est point à ses yeux une langue morte. Sa profession de foi nous l'atteste : « La Beauté » s'écrie-t-il, n'a pas d'âge; il ne faut que la découvrir sous les voiles épais dont l'ignorance peu à peu l'enveloppe. »

Au reste, MM. Romain Rolland et Henry Prunières témoignent l'un et l'autre d'un fait qui se produisit en mars 1927 à Vienne, pendant les solennités du centenaire de Beethoven. Les petits chanteurs de la Hofburg[1] venaient d'évoquer devant leurs hôtes les pieuses inspirations de Pérotin, ces chœurs de la vénérable maîtrise de Notre-Dame de Paris dont nul ne se souciait depuis Saint Louis. On s'aperçut alors que d'insignes auditeurs ne pouvaient contenir leurs larmes. C'est qu'ils ne s'attendaient guère à ce charme, à ce délice. Ils découvraient tout à coup, selon l'heureuse formule de M. Romain Rolland, la cathédrale de la musique. Et leur

1. Entendus à Paris le 2 mai 1929, et tout récemment encore, salle Gaveau, le 15 avril 1934.

extase devait ressembler à celle que leurs aïeux romantiques éprouvèrent, il y a un siècle, devant les grandioses cathédrales de pierre. Or, ce monument immatériel se trouvait être, lui aussi, un chef-d'œuvre français...

Pour plus de clarté, M. Prunières emprunte fréquemment ses termes de comparaison à la peinture et à la sculpture. Monteverdi le fait songer aux prestigieux coloristes de Venise, à Giorgione, à Titien, à Tintoret; d'autre part, Luca Marenzio lui rappelle volontiers le Corrège. Et ces rapprochements ingénieux ne sont jamais inutiles.

Peut-être écoutons-nous M. Prunières avec plus de scepticisme lorsqu'il assigne à la Renaissance une origine foncièrement italienne. Peu nous chaut l'autorité de Brunetière en pareille matière : les objections surgissent d'elles-mêmes. Ce qu'il y a précisément de merveilleux dans la Renaissance, n'est-ce pas son caractère collectif? Il existe des forces spirituelles qui, par intervalles, se propagent à travers le monde civilisé avec l'irrésistible élan des grandes marées d'équinoxe. Telle est l'ampleur du flot, sa vitesse de transmission, son impétuosité, que le point de départ reste à jamais mystérieux. Les premières conquêtes de la Renaissance furent à peu près simultanées en Europe occidentale. Un historique de ses manifestations musicales peut donc bien commencer par l'Italie; mais comment expliquer alors la prédominance des musiciens français et flamands en ce pays, leur présence continuelle dans les maîtrises, dans le proche entourage des principaux souverains? Et comme ces compositeurs ne nous seront présentés officiellement que dans un chapitre ultérieur, il en résulte de la gêne pour le lecteur. Certes, l'Europe a les plus grandes obligations à la musique italienne. Seulement, au lieu de les dater de la Renaissance, ne pourrait-on les faire commencer au XVIIe siècle? C'est la naissance du drame lyrique, c'est le développement du solo instrumental, c'est l'émancipation de la musique de chambre qui consacrent définitivement la prépondérance de l'Italie, Opéra, *concerto grosso*, trio à cordes, sonate, voilà, n'est-il pas vrai? ses titres de gloire musicaux. Or, tous ces genres appartiennent sans exception aux fastes du XVIIe siècle.

***

Dans la formation si authentiquement italienne du concerto et de la sonate, nulle figure plus illustre que celle d'Arcangelo Corelli. Gloire universelle, éblouissante et pour ainsi dire intangible depuis le XVIIe siècle, malgré les caprices de la mode, Corelli domine son époque d'aussi haut que Lully, auquel on le compare, faute sans doute de pouvoir opposer l'un à l'autre ces demi-dieux de la musique.

Nos contemporains auraient voulu se dérober à cet ascendant tyrannique. Et parmi les premiers, le regretté Jules Écorcheville. Son esprit indépendant prenait bien vite le contrepied des opinions reçues. Ainsi, à l'en croire, Corelli n'aurait eu que l'adresse d'exploiter les trésors accumulés depuis un siècle par sa patrie. Quant à y imprimer sa marque individuelle, peine perdue! Arcangelo n'y parvint jamais. « Son originalité, — conclut Écorcheville, — fut de n'en pas avoir[1]. »

Sentence trop sommaire pour être sans appel. M. Marc Pincherle vient de reprendre ce problème avec un sentiment bien plus subtil des nuances. Son ouvrage récent, *Corelli*[2], apparaît comme un modèle de tact et de pondération. Nous y reconnaissons un chercheur dont les travaux assidus et systématiques valent sur toutes choses par leur exactitude. M. Pincherle ne craint pas d'aller aux sources. Quand par hasard ses renseignements ne sont pas de première main, ils ne les enregistre que sous réserves, après une vérification prudente. Ses appréciations se recommandent par leur finesse autant que par un invariable scrupule d'équité. M. Pincherle, critique pénétrant, est aussi un historien solide. Voilà comment Vivaldi lui avait dû la meilleure de ses biographies, une excellente mise au point des rares données certaines dont l'érudition puisse tenir compte à cette heure. Par son intime connaissance des violonistes italiens, M. Pincherle était singulièrement indiqué pour nous éclairer sur Corelli.

Or, nous croyons deviner sa double préoccupation...

Tout d'abord, ne pas être dupe. Et pour cela, soumettre à un contrôle rigoureux les diverses anecdotes relatives à Corelli,

1. Cité par M. Pincherle, d'après le manuscrit appartenant à M. Prunières.
2. Librairie Félix Alcan, Paris, 1933.

qu'il s'agisse de son enfance, de son instruction, de ses voyages ou de ses rapports avec ses confrères. Qu'importe si ces prétendus épisodes ou propos caractéristiques reviennent sans cesse dans nos encyclopédies et dans nos dictionnaires! Les faiseurs ont la manie de se recopier les uns les autres. A l'analyse, il apparaît que leurs historiettes furent inventées après coup : elles sont donc à supprimer radicalement, comme des herbes folles. Nos critiques se doivent de reviser l'effigie conventionnelle que leurs prédécesseurs ont adorée sans examen. Légende, cette mansuétude, cette suavité quasi céleste dont on s'obstine à parer Arcangelo Corelli sur la foi de son prénom : le maître était d'un amour-propre irascible, et le jour où certains puristes osèrent l'entreprendre sur une succession de quintes, il leur décocha une riposte plus acérée qu'une flèche. Légende, cette hardiesse prophétique sur laquelle s'extasiaient complaisamment ses zélateurs : Corelli n'aimait guère les nouveautés aventureuses. Légende, cette fécondité sans bornes, cette exubérance bouillonnante, pareille à celle des dieux-fleuves toujours penchés sur leur urne intarissable : Corelli, nous le savons, avait le souffle assez court. Son œuvre entier, le fruit de trente années, tient en six recueils : quatre cahiers de trois, un cahier de sonates pour violon et basse, puis enfin, au seuil de la vieillesse, un sixième cahier, les *concerti grossi*. Pour un musicien de cette époque, c'est peu. Et si l'on ajoute qu'il s'est confiné jusqu'au bout parmi les instruments à archet, opposant aux autres timbres une indifférence absolue, un dédain irréductible, on sera fixé sur ses limites.

Faut-il pour cela se montrer injuste? Non certes, et M. Pincherle a tout fait pour l'éviter. Il ne s'est point associé aux partis pris d'Écorcheville. Sans reconnaître à Corelli le don suprême, le génie, sans même dissimuler ses préférences pour le merveilleux Vivaldi, voire pour des écrivains tels que G.-B. Vitali, Bassani et Albinoni, il a su mettre en valeur cette haute et noble figure. Son étude en fait ressortir la dignité. Elle exalte la sereine majesté d'une œuvre mûrement réfléchie, composée à loisir, où ne s'est jamais démenti le goût de la perfection la plus ardue. Les initiés n'ont-ils pas appris de Corelli le secret de la musique de chambre, la par-

faite satisfaction que procurent à l'esprit une pensée ferme et un style pur? Arbitre et ordonnateur bien plus qu'artiste créateur, il remplit dans la musique italienne une mission analogue à celle de Malherbe et de Boileau dans la poésie française, à celle de Lessing dans les lettres allemandes : ce n'est pas un rôle médiocre. Par l'exemple de sa vie autant que par ses ouvrages, il a puissamment servi la musique. Après Lully, mais par des voies bien différentes, car il n'avait du Florentin ni l'ambition ni la rapacité, il a établi ses pareils dans une situation honorable auprès des grands de la terre. Corelli a tiré des communs, de l'office et des antichambres le violon, naguère abandonné aux laquais. C'est grâce à son rayonnement personnel, au succès triomphal de ses sonates, que la bonne compagnie a fini par admettre le violon, au même titre que le luth, le clavecin ou la basse de viole. M. Pincherle nous le rappelle : vers 1700, le futur « roi de l'orchestre », le violon, n'était encore qu'un roturier. A peine si l'on concédait de mauvaise grâce qu'un homme de condition pouvait en jouer sans déroger. Or, vingt-cinq ans après la mort de Corelli, la noblesse française raffolait du violon. Les gentilshommes faisaient étalage de leurs talents jusqu'à rivaliser avec les professionnels, et le *Mercure de France* était obligé de les rappeler à l'ordre. Une telle révolution serait inexplicable sans le prestige de Corelli. Si le XVIIIe siècle figure pour les violonistes l'âge d'or par excellence, attribuons-en la gloire, au premier chef, à l'ami du cardinal Ottoboni, au protégé de la reine Christine de Suède, au virtuose auquel le Prince-Électeur palatin de Neubourg-Wittelsbach conférait avec un tel empressement le titre de marquis, au compositeur illustrissime Arcangelo Corelli...

***

Il serait instructif de consulter là-dessus l'ouvrage capital de Lionel de la Laurencie, *l'École française de violon de Lully à Viotti*[1]. Ah! qu'on verrait bien, à travers cet exposé lumineusement conduit, l'influence de Corelli s'étendre sur les plus grands violonistes français du XVIIIe siècle, subjuguer un

1. Librairie Delagrave, Paris, 1922.

Michel Mascitti et un Jean-Baptiste Anet le jeune, puis gagner de proche en proche leurs principaux successeurs sous le règne de Louis XV, si bien que chacun de ces artistes doit être jugé par rapport au même modèle!...

Mais ce ne sont pas les violonistes, cette fois, qui nous ramènent à Lionel de la Laurencie. Il nous faut signaler aujourd'hui, entre autres nouveautés musicologiques, son livre, hélas! posthume sur l'*Orphée* de Gluck[1]. Ce volume, qui représente le dernier terme d'une série imposante, ne manquerait pas de réveiller nos regrets, d'aviver le deuil de ceux auxquels Lionel de la Laurencie accordait l'honneur et le bienfait de son amitié, s'il ne les invitait doucement à la contemplation du mystère le plus pur et le plus consolant. La tragédie-opéra de Gluck — si digne de prendre place en cette collection des « Chefs-d'œuvre de la musique expliqués » où l'on a salué jadis les *Symphonies de Mozart* par M. Georges de Saint-Foix, *Don Juan* par M. Julien Tiersot, *Tristan et Isolde* par M. André George, — est un miracle de foi agissante et d'espoir héroïque. A la poignante beauté du vieux mythe païen s'ajoute ici on ne sait quelle sérénité chrétienne. Et c'est le privilège du dramaturge que l'on veut nous donner pour un tyran brutal, âprement soucieux de ses intérêts matériels, d'avoir exalté jusqu'à un paroxysme sublime le thème spiritualiste de l'Amour plus fort que la Mort! Il y a réussi par deux fois, dans *Orphée* et dans *Alceste*. Par deux fois, il a su faire triompher la tendresse dévouée et fidèle sur le doute et sur le désespoir, ces *ministres de la mort*. En vérité, Gluck pourrait s'écrier lui aussi, après de tels exploits : « O mort, où donc est ton aiguillon? qu'as-tu fait de ta victoire? » Il est certes émouvant qu'un tel sujet fasse le fond d'un livre posthume...

Du point de vue strict de la musicologie, cet essai n'offre pas moins d'intérêt. *Orphée*, issu d'un long travail, compte parmi ces merveilles où nous pouvons suivre, avant l'essor, la marche embarrassée du créateur, ses angoisses, ses luttes, ses progrès incertains jusqu'au suprême coup d'aile. Comme *Fidelio*, comme *Tannhäuser*, Orphée a comporté deux versions successives. La première fut cet *Orfeo* composé à Vienne sur les

1. Mellottée, Paris, 1934.

paroles italiennes de Calzabigi et représenté au Burgtheater le 5 octobre 1762. Le deuxième état, sur une traduction française de Moline, eut pour titre *Orphée et Eurydice* et fut acclamé par les Parisiens douze ans plus tard, le 2 août 1774. Comme l'Académie Royale de Musique n'avait point alors de contralto masculin pour le personnage d'Orphée, ce rôle dut être récrit entièrement à l'intention d'un ténor. De là, outre les importants changements de tonalités, force adjonctions ainsi qu'une refonte générale de l'orchestre. Quelle tâche passionnante pour la musicologie que de confronter entre eux ces textes de 1762 et de 1774! Et quel parti n'en a point tiré un Lionel de la Laurencie!...

Sur les différences de l'instrumentation, où l'on voit, d'un texte à l'autre, le clavecin s'évanouir; sur les visées psychologiques de la déclamation; sur la part qui doit revenir soit à Gluck, soit à son librettiste Calzabigi dans l'initiative de leur opéra « réformiste »; sur les conditions dans lesquelles se fit au XIXe siècle, d'abord en Allemagne et puis en France, l'attribution du rôle d'Orphée à un contralto féminin, cet exposé historique et analytique fournit des informations précieuses. Quelques phrases laissent deviner par endroits les questions subsidiaires auxquelles le comte de la Laurencie eût été bien aise de toucher en un cadre moins exigu : infiltrations tchèques, c'est-à-dire du *folklore* natal, parmi les thèmes de Gluck; leçons de son maître milanais Sammartini; impressions recueillies en 1745, lors de son premier passage à Paris, sur l'art théâtral de Rameau; séduction exercée sur son génie en Angleterre par la clarté et le naturel délicieux d'un Thomas-Augustin Arne; bien d'autres encore, puisque l'écrivain n'était jamais las de creuser et d'approfondir un sujet. Par sa richesse et sa précision robuste, cet *Orphée*, destiné au grand public, est entièrement digne des études similaires que Lionel de la Laurencie avait composées avant la guerre sur *Lully* et sur *Rameau*. Il forme avec ces deux livres un triptyque harmonieux.

Ayant lu et relu ces beaux ouvrages, ayant supputé ce qu'il a fallu en outre à leur auteur de science consommée, d'habileté et de vaillance pour mener à bien les onze volumes de l'*Encyclopédie de la musique et Dictionnaire du Conservatoire*[1],

1. Librairie Delagrave, Paris, 1924-1931.

architecture énorme et de fondations précaires que la mort d'Albert Lavignac laissait inachevée, on s'afflige qu'un tel mérite, une telle abnégation aient si peu d'admirateurs.

M. Pincherle, au moment de rendre hommage à cette noble mémoire, déclare avec sang-froid « que la musicologie, tard venue, n'a pas, à beaucoup près, la même audience que les autres sciences historiques ». Sans doute, et la contribution immense de Lionel de la Laurencie, éparse à travers des revues techniques dont le profane soupçonne à peine les titres, s'adresse à une élite extrêmement restreinte. Sa modestie et son infini désintéressement en faisaient d'ailleurs le moins ambitieux des érudits. Il songeait si peu à l'effet, au retentissement immédiat, qu'il s'attachait surtout aux précurseurs ignorés, aux humbles ouvriers de l'histoire musicale. L'omnipotence de quelques grands artistes le choquait à l'égal d'une injustice. Il leur reprochait d'accaparer notre attention en despotes, sans rien concéder aux autres. Plus d'une fois, il leur en a fait grief :

> De ceux-ci, le compte est bon : ils reposent dans la gloire. Quant aux modestes artisans de la musique qui, trop souvent, vécurent dans la gêne et même dans le dénuement, et auxquels les artistes illustres doivent parfois les matériaux de leur célébrité, n'est-il pas juste de rappeler le labeur patient qu'ils soutinrent, les progrès dont l'art leur est redevable[1]?

A cette tâche, Lionel de la Laurencie s'était voué de tout son cœur. Il ramenait au jour un Bruni, un Telemann. Sans lui, peut-être l'histoire ne connaîtrait-elle pas l'obscur et fructueux travail par lequel certains artistes secondaires, mais indispensables, ont préparé l'éclosion fulgurante des génies souverains. N'y a-t-il pas dans cette préoccupation, en même temps que le respect des grandes lois scientifiques, un trait de bonté touchante?...

Lionel de la Laurencie, né en 1861, avait participé avec ses contemporains aux luttes héroïques de la musicologie. Il restait singulièrement jeune, non seulement par l'aspect physique, mais par l'ardeur au travail, par l'extraordinaire activité de l'esprit et du cœur. Il aimait la jeunesse; il en était aimé. Il surveillait l'effort de ses cadets avec une sympa-

1. Cf. *L'École française de violon de Lully à Viotti*, tome Ier, p. 5.

thie active et chaleureuse. L'un d'eux avait-il publié un bon livre, une étude substantielle, il s'en réjouissait comme un grand frère. Volontiers il eût pris alors à son compte les paroles que M. Romain Rolland vient d'adresser à M. Henry Prunières à propos de sa *Nouvelle histoire de la musique.*

> Une telle œuvre marque une étape victorieuse de la route qu'une poignée d'hommes (dont nous fûmes) a ouverte à la musicologie en France, depuis une quarantaine d'années. Et quand nous mesurons à présent le chemin parcouru, nous nous émerveillons des découvertes...

Il est tonique, parmi nos épreuves, d'entendre parler avec cette allégresse des savants qui ont passé depuis longtemps la soixantaine. Un tel langage n'a rien d'excessif. Et c'est parce qu'il se justifie rigoureusement que la musicologie française peut en effet nous consoler aujourd'hui de la musique. Un Lionel de la Laurencie et un Romain Rolland, de même qu'un André Pirro, sont pleinement en droit de s'exprimer ainsi. N'ont-ils pas soutenu des combats, remporté des victoires, formé une troupe excellente dont ils ont lieu d'être fiers? Leur optimisme s'explique...

Nous le partagerions, si l'avenir pouvait-être envisagé avec la même confiance. Mais la génération qui a suivi, happée par la guerre et les difficultés économiques, aura-t-elle le moyen de se préparer, elle aussi, des successeurs? La musicologie française pourra-t-elle se maintenir à un niveau aussi élevé? Son recrutement ne sera-t-il pas compromis si les pouvoirs publics continuent à la traiter avec la même indifférence? Danger réel et même imminent, puisque la musicologie se plaint de n'avoir pas, « à beaucoup près, la même audience que les autres sciences historiques ». A moins que l'État ne lui assure un rang équivalent à celui qu'elle occupe dans plusieurs universités étrangères; à moins qu'il ne fasse un emploi judicieux de ses fonctions et récompenses, il est à craindre que la jeunesse française, découragée, n'abandonne de plus en plus la musicologie pour les autres sciences historiques.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

PARMI LES LIVRES

AUTOUR DE CHATEAUBRIAND

L'école classique qui ne mêlait pas la vie des auteurs à leurs ouvrages se privait d'un puissant moyen d'appréciation. Le bannissement de Dante donne la clé de son génie. Chateaubriand, qui écrivait ces lignes, eût été surpris sans doute de connaître le développement que devait prendre le genre biographique. Il a si bien prospéré qu'il écrase les œuvres que sa mission est d'éclairer. Plus qu'un écrivain Chateaubriand lui-même est devenu pour beaucoup un personnage de roman. On a plus souci de ses amours que de ses livres. Mais des fidèles lui restent, qui étudient attentivement son œuvre et l'influence qu'exerça sur elle une vie tumultueuse. C'est du côté de ces chercheurs[1] que nous voudrions jeter les yeux aujourd'hui, à la faveur d'un centenaire — puisqu'un siècle, en mourant, fait naître l'actualité.

Il y a cent ans, en février et mars 1834, madame Récamier organisait à l'Abbaye-aux-Bois, devant un petit cercle d'élus : Adrien de Montmorency, Sosthène de La Rochefoucauld, Ballanche, Edgar Quinet, Sainte-Beuve, l'abbé Gerbet, madame Tastu, etc... en tout une dizaine de personnes, les premières lectures des *Mémoires d'Outre-Tombe*. C'étaient Ampère et Lenormant qui lisaient. Tout de suite ces réunions

1. Certains des travaux que nous étudions ici sont vieux d'une douzaine d'années, tandis que plusieurs autres n'ont été publiés qu'il y a quelques mois. Mais, dans l'histoire déjà séculaire des études sur Chateaubriand, les découvertes de l'après-guerre représentent bien ce qu'on peut appeler des acquisitions récentes.

suscitèrent une curiosité générale. Chateaubriand, sans doute, n'avait pas été sans songer un peu à cet heureux effet publicitaire. Il excellait à faire naître la curiosité autour de ses livres avant même que l'éditeur en eût reçu le texte, et une lettre à Lemoine, son homme d'affaires, récemment retrouvée par M. Levaillant[1], montre qu'il avait sur le « lancement » d'une œuvre les idées les plus judicieuses. Pourtant en 1834 les préoccupations de cet ordre ne semblent pas avoir été chez lui au premier plan. D'après le récent ouvrage de madame Durry sur la *Vieillesse de Chateaubriand*[2], une grosse thèse écrite d'un style vif et riche de documents, René, résolu à ne laisser publier les *Mémoires* qu'après sa mort désirait les juger « de l'extérieur », observer les mouvements qu'ils feraient naître dans le public. Il a du reste, au cours de sa vie, donné très fréquemment de pareilles lectures et toujours tenu compte des critiques qu'elles soulevaient. C'est ainsi que, d'après Sainte-Beuve, il aurait complètement et heureusement remanié l'épisode de Velléda, à la suite d'une lecture dont l'effet avait été des plus fâcheux[3].

Mais il semble bien qu'en 1834 ces auditions n'aient point suscité de critiques. Bien au contraire. Et, enflammés de curiosité, les directeurs de revues suppliaient Chateaubriand de leur accorder quelques miettes, qui seraient de vrais « trésors » pour leurs abonnés. Amédée Pichot, directeur de la *Revue de Paris*, fit publier d'abord un compte rendu de ces lectures par Jules Janin. N'ayant pas été du nombre des « élus » admis à l'Abbaye, celui-ci ne parlait que par ouï-dire, mais il était très bien informé. Il donne les détails les plus précis sur l'enfance de René, son voyage en Amérique. Ayant relancé Chateaubriand, A. Pichot[4] obtint pour l'une des livraisons du mois suivant (avril 1834) deux extraits des Mémoires, *Ma traversée en Amérique*, *Relâche à l'île Saint-Pierre*, qu'il fit précéder d'un nouvel article sur les lectures, d'Edgar Quinet

1. *Splendeurs et misères de Chateaubriand* (Albin Michel).
2. *Le Divan*, 2 volumes.
3. Il était sensible aussi, bien entendu, au plaisir de faire entendre ses œuvres Mais cette joie pouvait être plus grande encore si on les lui lisait. Hortense Allart conte qu'elle lui tira des larmes en lui lisant le *Martyre d'Eudore*. « Il me disait qu'il n'avait jamais joui ainsi. »
4. Ses lettres sont publiées par madame Durry.

celui-là, un des bienheureux auditeurs. Dans une note, la direction incitait les lecteurs à rapprocher l'article de Quinet de celui de Janin. « Le *tour de force* de Janin *en paraîtra plus prodigieux et la comparaison des deux récits plus piquante.* »

Amédée Pichot avait raison. Il est curieux de comparer ces études. Celle de Janin est spirituelle et ironique. Il ne ménage pas les éloges, mais certains épisodes des Mémoires excitent sa verve et il les rapporte sous une forme fantaisiste. « *Il* (Chateaubriand) *se jette dans le lac Erié et, sur les bords du lac, il voit de charmantes couleuvres, d'adorables serpents, il en connaît les mœurs, il les appelle par leur nom. Si vous voulez, il va les faire danser au son d'une flûte.* » Et Jules Janin trouvait moyen de glisser *in fine* un curieux parallèle entre Chateaubriand et Talleyrand. « *L'un toujours jeune, l'autre toujours vieux; l'un victime des causes perdues, l'autre héros des causes gagnées; l'un qui a écrit ses mémoires pour les lire à ses amis; l'autre qui a écrit ses mémoires pour les cacher à ses amis.* »

Edgar Quinet, lui, dans le style le plus pompeux, célébrait sans réserve ces étonnantes lectures. Il comparait Chateaubriand et la France de l'Empire. *L'imagination de René*, disait-il, *s'en va boire avec le cheval de Napoléon dans toutes les sources et hennir sur tous les sommets; elle est à la fois triomphante et familière; elle est empereur et soldat.* Puis il évoquait ces *fantômes d'amour, Chactas et Celuta*, pour terminer par une somptueuse péroraison, qui unissait les noms de Chateaubriand et de Bernardin de Saint-Pierre. *Après le bouleversement et la ruine apparente de l'état social, ce fut une littérature pleine d'avenir que celle qui montra ainsi, même à travers ses larmes, la nature qui reverdissait, l'oiseau qui chantait en secouant ses plumes au bord de ce chaos, et le soleil de l'Atlantique et des savanes qui remplissait son urne de gloire pour Marengo et Austerlitz.*

Ainsi parlait Edgar Quinet, et tous les journalistes derrière lui entamaient le péan. Buloz, de son côté, ayant écrit des lettres humbles et pressantes, où il se traitait lui-même de *pauvre impresario des lettres*, avait obtenu pour la *Revue des Deux Mondes* des extraits, et Sainte-Beuve avait composé un éloge éclatant, sur lequel il devait lui-même par la suite projeter quelques ombres. Extraits et articles étaient assez nom-

breux pour que, en les réunissant, la même année, Hyacinthe Pilorge, le secrétaire de Chateaubriand, pût composer un volume, qui donnait au public un avant-goût des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

Ils étaient loin d'être terminés alors. Chateaubriand n'avait écrit que le début et la fin. Il devait travailler aux autres livres et remettre le manuscrit sur le chantier jusqu'à sa mort. Et maintes lectures devaient avoir lieu encore chez madame Récamier, le dimanche, émerveillant les intimes, attirant les étrangers de marque. Les versions et textes divers des *Mémoires d'Outre-Tombe* suscitent aujourd'hui maints travaux. On retrouve même des fragments inconnus[1]. Après la comtesse de Durfort, M. Levaillant promet sur ce point pour l'hiver prochain des révélations importantes.

On trouvera sur le sujet maints détails dans le livre de madame Durry, et particulièrement sur la grande émotion de Chateaubriand, lorsque, en 1844, il apprit que la société à laquelle il avait cédé ses Mémoires avait elle-même vendu à Girardin le droit de les publier dans *la Presse.* Tout cela devait se passer après la mort de Chateaubriand. Mais, vivant, il ne s'indigna pas moins à l'idée que son œuvre serait dépecée, qu'elle passerait par l'*ignoble filière du feuilleton.* Jusqu'à la fin de sa vie cette perspective souleva ses protestations. La publication eut lieu cependant. Elle n'obtint pas le succès qu'on aurait pu croire. Outre-tombe, M. de Chateaubriand était vengé, mais non point comme il l'aurait voulu.

***

On ne saurait parler des récentes publications chateaubrianesques (il y a toute une querelle sur cet adjectif où nous n'aurons garde de nous engager) sans signaler les travaux et les réunions de la *Société Chateaubriand.* Son fondateur, le docteur le Savoureux, avait déjà un titre à notre gratitude. Il a sauvé du morcellement et de la ruine la *Vallée aux Loups.* Cette charmante propriété avait été achetée par Chateaubriand

1. En 1931, madame Durry a retrouvé chez un notaire parisien le seul manuscrit complet actuellement connu des *Mémoires d'Outre-Tombe.*

en 1807. Cette année-là, en rendant compte dans le *Mercure de France* du voyage en Espagne d'Alexandre de Laborde, Chateaubriand, « se vantant d'être un Tacite sous Néron[1] » avait attaqué d'une plume courageuse et majestueuse la « dictature impériale ». (*Lorsque dans le silence de l'abjection, on n'entend plus retentir que la chaîne de l'esclave... Lorsque tout tremble devant le tyran*, etc.) Napoléon avait supprimé le *Mercure*. Le racheta-t-il, comme le pense M. Bérenger dans son excellent *Chateaubriand*[2], versa-t-il une indemnité, la question n'est pas absolument éclaircie; le fait est que, quelques mois plus tard, Chateaubriand faisait l'acquisition de la Vallée aux Loups, près de Sceaux, pour 30 000 francs. S'il faut l'en croire, il devait y dépenser par la suite 150 000 francs. Mais les dépenses de Chateaubriand ont déjoué tous les calculs, surtout les siens propres. Chateaubriand devait conserver la Vallée aux Loups jusqu'en 1818. Et ce domaine, où il écrivit *les Martyrs*, *l'Itinéraire*, *le Dernier des Abencérages*, une partie des *Mémoires*, devait entrer dans l'histoire de la littérature. Les fidèles s'en approchaient timidement, du vivant de l'Enchanteur, dans l'espoir d'apercevoir leur dieu. Ce fut le cas d'un groupe de jeunes gens qui, vers 1810, passa deux jours dans des branches d'arbres, espérant que, par-dessus le mur, ils apercevraient Chateaubriand. Le second jour, au coucher du soleil, ils virent au loin, près de la maison, un petit homme vêtu de noir qui jouait avec un chat. « *Nous n'avions eu que cette apparition de l'auteur de René, mais c'était assez pour notre superstition poétique. Nous rentrâmes à Paris avec un éblouissement de gloire littéraire dans les yeux...* » Ainsi s'exprime un des poètes-grimpeurs, dans ses souvenirs, Lamartine, qui devait plus tard traiter le Dieu de la Vallée aux Loups de *matamore de Tragédie*.

Ayant protégé le domaine, le docteur le Savoureux y installa un petit musée Chateaubriand et, en 1929, établit le

1. Sainte-Beuve.

2. Hachette. C'est une des nombreuses questions que posent les finances de Chateaubriand. On discute aussi sur l'origine des fonds qui lui permirent d'accomplir son voyage en Orient. Don de la Russie? de Nathalie de Noailles? du frère de celle-ci, Laborde? Chateaubriand méprisait l'argent, mais il en dépensait beaucoup. Il déclarait à Charles X que, si on lui donnait quatre millions le matin, il n'aurait plus un sou, le soir.

siège social de la jeune *Société Chateaubriand*, dont il est le président.

La maison ne souffre nullement de porter sur une façade des arceaux gothiques, et d'être enrichie sur l'autre de ce portique à cariatides de marbre que Chateaubriand avait fait construire, en se souvenant d'Athènes. Avec ses plantes grimpantes, ses briques rouges, ses volets verts, et ce péristyle qui, contre toutes les règles de l'architecture, réussit à se fondre dans l'ensemble, elle est exactement charmante. Le docteur le Savoureux y fait les honneurs de son musée. Ici des dessins et gravures évoquant la propriété il y a un siècle, là dans une vitrine, à côté de précieux autographes, un des cartons verts qui contenait les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Tout cet appartement, aux pièces basses mais claires, rempli de meubles anciens, dont quelques-uns ont appartenu à Chateaubriand, semble précieusement perpétuer la paix ancienne d'une maison de famille. Mais des tableaux, sur les murs, évoquent les véhémentes amours de René. Au-dessus d'une commode, Pauline de Beaumont voisine avec madame de Castellane, la duchesse de Duras... et toutes les autres « madames », que, dans un coin, les yeux résignés, la bouche pincée et spirituelle, semble surveiller encore madame de Chateaubriand. Madame Récamier a les honneurs d'un panneau entier. Que de visages divers pour une seule femme! « On ne sait plus à qui elle pouvait ressembler », dit le docteur le Savoureux. « Plutôt à ceci, je crois », et il montre un petit crayon d'Ingres. A côté la reproduction d'un étrange portrait du baron Gros : madame Récamier à cinquante ans, avec une coiffure vaguement slave, comme si le destin eût prévu que cette œuvre devait échouer à Zagreb. Le visage est ravissant encore et jeune. « Elle a caché tout ce qui avait vieilli », observe, philosophe, le docteur le Savoureux. Un bandeau en effet dissimule le front, une guimpe le cou.

Sur un autre mur, les demeures de Chateaubriand. Une curieuse photographie évoque la maison de Savigny-sur-Orge aujourd'hui disparue, où Pauline de Beaumont avait recueilli Chateaubriand, un Chateaubriand pauvre et obscur qui ne savait où s'installer pour écrire *le Génie du Christianisme*. Dans une autre pièce, toute une collection de documents iconographiques évoque Chateaubriand lui-même. « Il aurait

voulu ressembler à son portrait par Girodet, dit le docteur, mais je crois qu'il ressemblait à celui de Ledru. » C'est bien dommage car le portrait d'Hilaire Ledru fait irrésistiblement songer à certain mauvais acteur de music-hall, célèbre aujourd'hui. « Etex aussi est très ressemblant. » Terrible portrait : Chateaubriand en 1847, un an avant sa mort. Madame Durry nous conte dans son livre comment madame Récamier, triomphant de la résistance de son cher tyran, obtint que ce tableau fût peint. C'est un portrait tragique : quel dégoût sur les lèvres, quelle lassitude dans le regard! Tout le visage est incliné, comme ployé vers quelque épouvantable image de la mort, dont l'homme n'a même plus la force d'avoir peur.

Mais le docteur est tourné du côté des « madames ». « Toutes douces et passives, — remarque-t-il, — voilà les femmes que Chateaubriand préférait. Ce n'est pas lui qui aurait choisi celle-là. Bon pour Benjamin Constant! » Et, du doigt, il désigne un portrait de madame de Staël.

Après nous avoir montré une série de gravures, où d'innombrables Chactas étreignent, au milieu des palmes ou sur des radeaux, d'innombrables Atalas, puis les premières éditions, les manuscrits, les lettres de Chateaubriand qu'il a réunis, le docteur veut bien nous guider dans le parc. C'est là que Chateaubriand « *muni d'une paire de sabots* » plantait ses arbres. Ils ont prospéré tous ces « *beaux adolescents* » que l'Enchanteur avait soignés avec amour, « *le pin de Jérusalem, le laurier de Grenade, le platane de la Grèce, le cèdre du Liban* ». Le cèdre est devenu énorme et, de l'autre côté de la clairière, près des bambous américains, à deux pas d'un banc de pierre qu'il avait fait placer, s'arrondit un énorme massif de rhododendrons, plantés par madame Récamier. Sur un monticule la tour de Velléda. Un brasseur de bière du faubourg Saint-Antoine, Acloque, avait fait construire ce pavillon octogonal, dans l'espoir de pouvoir un jour y offrir une collation à la reine Marie-Antoinette. Celle-ci lui devait quelque reconnaissance. Acloque, le 20 juin 1792, pour protéger le roi, eut l'idée de lui mettre, d'un geste fameux, le bonnet rouge sur la tête. Mais la reine ne devait jamais venir. C'est là que Chateaubriand écrivait le plus souvent, loin de son épouse. Le fils d'un vieux

jardinier prétend que l'Enchanteur, dans cet asile, accueillait, en secret, des dames.

Parfois les Amis de Chateaubriand viennent l'été, par une nuit de lune (hommage nécessaire rendu à l'Enchanteur) évoquer auprès de cette tour tous ces souvenirs et toutes ces ombres. Madame de Chateaubriand a « domicilié » dans ce coin du parc un petit mystère. En 1810, conte-t-elle dans ses cahiers, deux inconnus vinrent visiter le Val. Ils montèrent dans la tour : « Chateaubriand n'est pas trop malheureux ici! » dit l'un d'eux. Quand il eut terminé sa promenade, il donna cinq napoléons au jardinier, qui, à cette libéralité, reconnut Bonaparte. Et le soir sous un tas de terre où l'on avait planté un brin de laurier, madame de Chateaubriand trouva un gant... Présents symboliques du visiteur? La paix ou la guerre? Mais son imagination sans doute a entraîné la narratrice.

« Et penser qu'il y a des écrivains pour soutenir que Chateaubriand n'aimait pas la nature!... », dit le docteur le Savoureux, en montrant ce beau parc — vaste clairière au milieu des bois, où, aujourd'hui encore, en dépit de la croissance de la ville, on se croirait à cent lieues de Paris.

On comprend aisément la tristesse que ressentit Chateaubriand lorsqu'il dut se séparer de la Vallée aux Loups. Ce domaine qu'il devait peut-être aux sévères largesses de Napoléon, le ressentiment de Louis XVIII devait le lui faire perdre. En 1816, à la suite de la publication de *la Monarchie selon la Charte*, Chateaubriand, s'étant vu retirer la place et le traitement de ministre d'état, dut vendre sa bibliothèque et se défaire de la Vallée aux Loups. Il mit sa propriété en loterie. Il offrait aux souscripteurs 90 billets, de mille francs, mais quatre seulement furent acquis — M. le Savoureux montre dans son petit musée un de ces curieux billets. — Il fallut renoncer à la combinaison. La maison fut mise en vente purement et simplement. Une affiche de la vente figure dans le musée. Des phrases romantiques, insérées au milieu des nécessaires précisions administratives, célèbrent le charme de cette demeure qui *n'était qu'une chaumière quand le propriétaire actuel en fit l'acquisition en 1807*. Finalement la Vallée aux Loups fut acquise pour 50 100 francs par Mathieu de Montmorency. « Madame Récamier forma le projet, écrit M. Herriot dans

son livre sur Juliette, d'entrer pour une moitié dans cette acquisition. » Elle y passa, en tout cas, l'automne de 1818, l'été de 1819, revint en 1826. Le vicomte Mathieu de Montmorency était épris de Juliette. Et il lui recommandait de ne pas inviter trop souvent l'ancien propriétaire.

La *Société Chateaubriand* ne se contente pas de réunir ses membres pour d'aimables dîners à la Vallée aux Loups, ou d'érudites discussions dans quelques salons parisiens. Elle provoque la mise à jour d'inédits de Chateaubriand ou de documents le concernant et elle les publie. Le quatrième bulletin de la Société paraît ces jours-ci. Une fois de plus, les archives de Combourg, grâce à la comtesse de Durfort, livrent une pièce d'importance : un carnet de pensées, toutes postérieures à 1830. *Tout est cercueil pour l'homme*, y lit-on et encore : *La mort est une promotion.* Hantise de la vieillesse et de la mort. Mais l'histoire, la littérature et la politique inspirent aussi maintes remarques. (*M. de Villèle est un marin qui ne met jamais à la mer pendant la tempête.*) Déjà madame Durry, à qui ces pièces avaient été communiquées, a montré que, dans les carnets de ce genre, Chateaubriand faisait des réserves de pensées, de matériaux, notait, essayait des expressions qui lui plaisaient. Huit de ces notes, en effet, ont passé dans le *Congrès de Vérone.*

Antérieurement on avait déjà publié, dans ces bulletins, des lettres de Chateaubriand à madame Récamier qui s'étaient égarées à Leningrad, d'autres que la police autrichienne avait saisies; un curieux billet où Chateaubriand remerciait le *Royal Literary Fund* du don de dix guinées qu'on avait bien voulu lui faire pour soulager sa misère (c'était en 1799 et l'on sait qu'à cette époque Chateaubriand émigré connut de dures épreuves, et pour tromper sa faim dut « mâcher de l'herbe et du papier »); des lettres de Nathalie de Noailles à madame de Vintimille, etc... Un important manuscrit des *Études historiques*, le manuscrit Chalvet, que les chercheurs ignoraient jusqu'alors a été présenté à la Société en 1931. Certains petits mystères de la vie de René — et Dieu sait s'il y en a! — ont été élucidés au cours des réunions « Chateaubriand ». Une « agréable laide », citée dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* y a perdu, du coup, l'anonymat... et le maître lui-même s'est vu inquiété, l'exactitude de sa chronologie étant, à plusieurs

reprises, mise en doute. Ce fut une fois en l'opposant à Julien son valet de chambre littéraire qui écrivit, lui aussi, son *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Il y a contradiction, paraît-il, entre les souvenirs de Monsieur et ceux de son serviteur, concernant l'admission du premier dans l'Ordre du Saint-Sépulcre. Les archives du couvent de Saint-Sauveur à Jérusalem, opportunément visitées, ont révélé du reste que l'un et l'autre s'étaient trompés. Nous ne nous sentons certes pas de force à commenter utilement d'aussi savants débats. Mais il n'est que de feuilleter ces bulletins où des documents de qualité sont rassemblés, des comptes rendus de travaux et d'ouvrages publiés pour percevoir les services que la société peut rendre. En permettant la réunion de lettres isolées, elle facilitera tout particulièrement la publication de la Correspondance générale interrompue depuis plusieurs années.

***

Dans les plus récents ouvrages consacrés à Chateaubriand les femmes tiennent, bien entendu, une large place. Une décade d'histoire littéraire ne serait pas brillante, qui ne révélerait pas un « ami » de madame de Staël, une « amie » de Chateaubriand. M. Maurice Levaillant a fait tout son devoir. Il nous a livré une « inconnue » de René, madame Bail. Ce fut le mari de celle-ci qui la donna à l'Enchanteur; mais ne le chargeons pas : sans le vouloir. En mai 1815, M. Bail, inspecteur aux revues, publia une brochure ironique et ardente contre l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons*. Quand les Bourbons furent revenus, ils mirent à pied ce champion de l'Empire et le ménage se trouva fort dépourvu. Madame Bail eut alors un trait de génie. Elle avait vingt ans. Elle alla trouver Chateaubriand. Eh quoi? son mari allait-il manquer de pain, parce qu'il avait attaqué un livre de M. de Chateaubriand? Celui-ci était trop chevaleresque pour l'admettre... Madame Bail avait vu juste : Chateaubriand écrivit au duc de Feltre, ministre de la guerre, pour demander la grâce de l'époux. Il l'obtint. « *Madame Bail est restée attachée à madame de Chateaubriand* », écrivit René par la suite. Attachée par l'aversion sans doute. Madame Bail devint en effet une amie intime de Chateaubriand. Il la laissait entrer

dans son bureau, aux heures mêmes où il était fermé pour tout le monde. Et les lettres à Lemoine, l'homme d'affaires de Pauline de Beaumont, devenu celui de Chateaubriand, un brave homme dont M. Levaillant a publié les papiers, attestent que l'Enchanteur éprouvait quelque reconnaissance de ces visites. Sept ans plus tard, il faisait verser encore de petites sommes à « la pauvre madame Bail », dont la vie était devenue difficile. En 1836 elle fréquentait toujours Chateaubriand. « *Je n'ai jamais compris sa situation auprès de lui* », écrivait naïvement mademoiselle Trénery.

La *Revue de Paris*, qui depuis la guerre a publié diverses études sur Chateaubriand, l'une de M. Outland, où l'on a pu voir que si le père de Chateaubriand, René-Auguste, — rejeton d'une famille si noble que la vue de ses papiers arrachait des cris d'enthousiasme aux généalogistes de l'ancien régime, — a pu redorer son blason et acheter Combourg, ce fut parce que, corsaire valeureux, il ne redoutait pas à l'occasion de faire la traite des noirs; une autre de M. Henry Bordeaux consacrée aux séjours de Chateaubriand à Rome (d'après le livre documenté que madame Durry a consacré à cette question), la *Revue de Paris*, grâce à la comtesse Jean de Castellane, a publié naguère des documents précieux sur la vie amoureuse de Chateaubriand. Il s'agit de ses lettres à la comtesse de Castellane née Greffulhe[1]. C'était en 1823 que Chateaubriand était tombé amoureux de cette « beauté céleste ». « *Mon ange, ma vie*, lui écrivait-il, *je t'aime avec toute la folie de mes premières années.* » Ou encore : « *Tu as vu comme je t'ai aimée aujourd'hui, tu verras comme je t'aimerai loin de la foule. Reçois toutes mes caresses et souviens-toi que tu es ma maîtresse adorée. Je baise tes pieds et tes cheveux*[2]. » Cinq lettres à madame de Castellane figurent dans la collection de la Vallée aux Loups. Elles portent de petites croix qui, d'après le docteur le Savoureux, contiennent certainement d' « amoureux secrets ». Bien que les lettres publiées dans cette revue soient plus paisibles, elles en contiennent aussi à n'en pas douter et, de ce point de vue, nous recommandons à la perspicacité de nos lecteurs les missives du 14, 19, 21 et 25 septembre 1824... Cette

1. Publiées depuis lors en volume par la maison Plon.
2. Lettre de 1823. Chateaubriand a alors cinquante-cinq ans.

correspondance débute, on s'en souvient, par ce billet majestueux. « *Je ne suis plus ministre. Je vous verrai toujours à deux heures* » (7 juin 1824). Peu de temps après, la comtesse entreprend un voyage en Italie. René lui parle amis et politique. Ce sont évidemment des lettres ostensibles. Il s'y apitoie sur ses malheurs financiers, si bien que la comtesse finit par lui offrir de l'argent. Chateaubriand refuse avec dignité (28 février 1826). S'il est vrai qu'il ait maintenu jusqu'au bout cette attitude négative, il aurait marqué par là qu'il n'entendait point s'exposer aux mêmes ennuis qu'avec madame de Custine, avec qui il avait failli se brouiller à propos d'un prêt. (Chateaubriand lui avait demandé 4 000 francs, que Delphine avait refusé de lui donner dans la crainte que la somme ne fût utilisée pour le tombeau de Pauline de Beaumont[1].) La correspondance publiée par la comtesse Jean de Castellane se termine justement par une douloureuse évocation de la mort de madame de Custine.

La lettre est datée du 17 juillet 1826. Chateaubriand se trouve à Lausanne, où le cercueil de madame de Custine a passé la veille. La pauvre Delphine venait de mourir à Bex. *Elle avait trois ou quatre causes de mort et une sans remède : le chagrin.* Le lecteur décidera si, aux yeux de Chateaubriand, la cause de chagrin, c'était l'abandon de René ou le fâcheux accident survenu au fils de madame de Custine, Astolphe, en 1823. M. Chédieu de Robethon, dans son ouvrage sur Chateaubriand et madame de Custine[2] nous éclaire sur l'aventure. On trouva un matin Astolphe, dans les champs, près de Paris, nu et couvert de contusions. Cinq ou six membres d'un « corps d'élite » de l'armée avaient ainsi châtié les « mœurs inavouables » du pauvre Astolphe. Il était justement question alors d'un mariage pour Astolphe. Il fallut y renoncer. *Heureusement l'idée n'eut pas de suite,* écrit la comtessse de Sainte-Aulaire dans ses mémoires, *et M. de Praslin fut choisi.*

1. La malignité publique a mis en vedette un autre aspect des relations financières de Chateaubriand et de madame de Castellane. Chateaubriand ayant demandé que le gouvernement du roi d'Espagne reconnût les emprunts contractés par les Cortès révolutionnaires, on l'accusa de défendre les intérêts de madame de Castellane qui possédait précisément bon nombre de ces titres. André Beaunier, naguère, combattit valeureusement ces insinuations.

2. Plon.

Cet *heureusement* prend une valeur singulière quand on songe au sort qui attendait la jeune fille, Fanny Sébastiani, quand elle fut devenue duchesse de Praslin. Chateaubriand, au reste, avait pitié d'Astolphe et, le 7 novembre 1825, il écrit à la comtesse de Castellane : « *Peut-être verrez-vous Astolphe à Rome vers le mois de février; recevez-le bien, il est malheureux.* »

Nathalie de Noailles n'a pas, à notre connaissance, suscité de travail important au cours de ces dernières années. Mais, comme il est naturel, les « Chateaubriandistes », quand ils l'ont rencontrée dans leurs travaux, ont salué son apparition de mouvements divers. Se référant à une lettre de madame de Duras, M. Levaillant attribue à l'Enchanteur la folie qui saisit « la pauvre mouche » en 1817. Ce n'est pas du tout l'avis de M. Bérenger. Il songe qu'en attendant Chateaubriand en Espagne, en 1807, Nathalie, pour tromper son ennui, avait passé quelques jours avec un colonel et quelques autres avec un diplomate et avait dansé à chacun d'eux ces danses espagnoles qui devaient émerveiller, après eux, René et lui inspirer une des belles pages de ce *Dernier des Abencérages*, tout rempli des souvenirs de ces journées. *La belle Nathalie*, dit M. Bérenger, *était une de ces grandes nerveuses de la fin du* XVIIIe *siècle que la Révolution n'avait fait que déséquilibrer un peu plus... Pas plus que Pauline de Beaumont ni que Delphine de Custine, Nathalie de Noailles ne fut une victime de René.* C'est aussi l'opinion du docteur le Savoureux.

Madame Récamier a été l'objet, il y a quelques années, de deux importantes publications, l'une de M. Louis de Launay, l'autre de M. Beau de Loménie. La première nous révèle chez la douce Juliette une terrible coquette. Depuis longtemps déjà on admirait le jeu qu'elle avait mené avec le jeune et romantique Ampère, à une époque où sa passion pour Chateaubriand avait le caractère le plus officiel, le plus incontestable. Le journal de J.-J. Ampère publié par M. de Launay, nous donne sur le sujet les précisions les plus piquantes[1]. C'est en 1817, on s'en souvient, que *usant de cette offensive hardie qui lui réussissait si bien auprès des femmes*[2], Chateaubriand

1. *Un amoureux de madame Récamier*, par Louis de Launay (Champion).
2. Herriot, *opus. cit.*

conquit le cœur de Juliette. A partir de ce jour, celle qui du premier regard gagnait le cœur des princes et des petits pâtissiers ne compta plus les occasions de souffrir. Mais, comme il y a de la justice en ce monde, elle ne renonça pas pour cela à celles de faire souffrir autrui. J.-J. Ampère rencontra madame Récamier en 1820. Il avait dix-neuf ans, elle quarante-deux, et ce fut le plus éclatant des coups de foudre. Mais, contre toutes les règles, ce fut l'adolescent qui fut frappé. En 1822, alors que Chateaubriand faisait de la grande politique à Vérone, il y eut entre Ampère et Juliette des scènes chastes, mais infiniment tendres. D'autant plus dangereuses pour le jeune homme, qu'on entendait calmer sans l'éloigner. Mais les épisodes les plus étonnants de cette aventure se placent pendant le voyage de madame Récamier en Italie, en 1823.

Cent dix ans de discussion n'ont pas encore éclairci les causes exactes de ce voyage. D'après madame Lenormant, madame Récamier ne trouvait plus dans les sentiments de René *cette nuance de respectueuse réserve* qu'elle eût souhaitée : c'est une version de famille. Il y avait longtemps que madame Récamier n'était plus, à l'égard de Chateaubriand, « méchante ». D'après M. Beau de Loménie[1], qui a l'esprit politique, madame Récamier partit, pour ménager Sosthène de La Rochefoucauld, qui préparait la chute de René (alors ministre des Affaires étrangères) et la pressait de lui donner son appui. Ne se souciant ni de déplaire à Sosthène, ni de nuire à Chateaubriand, Juliette, flanquée de Ballanche et du jeune Ampère prit la route d'Italie. Pour M. Bérenger et M. de Launay, elle fuyait le spectacle des infidélités manifestes de René. Madame de Castellane était alors régnante. L'Italie et Juliette, c'était trop pour le romantique J.-J. Ampère. Il lui fallait, câliné par madame Récamier et pourtant maintenu à bonne distance, *supporter le simoun du regret ou celui du désir*. C'est lui qui le dit dans son journal où il nous conte ses promenades à Rome en compagnie de Juliette et les lectures qu'il lui faisait le soir. Elle était si belle qu'il en avait constamment les larmes aux yeux. Pour la conquérir, il édifiait de rusés et vains projets. *Ne pas me plaindre d'elle, mais me faire plaindre*. A

1. *La carrière politique de Chateaubriand de 1814 à 1830*, par Emmanue Beau de Loménie, 2 vol., Plon.

Naples la vie bouillonne en lui *comme un volcan*. Juliette évitait les éruptions, mais ne faisait rien pour éteindre le feu. Elle baisait le jeune homme au front. Elle l'appelait *mon frère;* Ampère n'y tenait plus : il s'enfuit. Mais à Paris elle n'eut aucun mal à le reprendre. « *Madame Récamier*, écrit-il un jour dans son journal, *me dit que nous pourrions nous marier si elle était veuve. Malheureusement elle m'a avoué avoir dit la même chose à M. de Chateaubriand.* » J.-J. promenait son désespoir sur les terrasses, le soir, au clair de lune en se répétant : *C'est une chimère irréalisable..., mais pour rien au monde n'y renoncer.* Huit jours plus tard il dut pourtant s'y résoudre. Il revenait en voiture de la Vallée aux Loups avec Juliette. Elle le pria de ne plus penser à ses imprudentes paroles. Le rêve matrimonial d'une semaine avait pris fin. Mais le cœur de J.-J. continuait de *faire explosion*, bien qu'il n'ignorât point que Juliette fût folie de Chateaubriand *et* du prince Auguste de Prusse.

La vie devait offrir à ce malheureux amant quelques consolations de choix : les voyages, la littérature, l'Académie. Mais, vers la fin de son existence, le Destin lui porta un nouveau coup. A soixante ans il s'éprit d'une jeune femme de vingt.

Les lettres de Chateaubriand à madame Récamier pendant son ambassade de Rome publiées par M. Beau de Loménie[1] nous transportent aux années 28-29. La plupart de ces lettres n'avaient été que partiellement publiées par madame Lenormant et M. Herriot. Elles sont bien curieuses. A l'égard de Juliette, le ton de René est alors d'une confiance apaisée. « *Songez*, lui écrit-il dans sa première lettre de Rome, *qu'il faut que nous achevions nos jours ensemble.* » Et c'est bien le programme qui devait en effet se réaliser par la suite : la vieillesse à trois, l'Enchanteur partageant alors ses jours entre les conjugales rue d'Enfer ou rue du Bac et l'Abbaye aux Bois. Chateaubriand en 1829 donne à sa lointaine amie mille détails sur sa vie romaine. Ils sont trop connus pour que nous y insistions ici. Chateaubriand dirige des fouilles, se préoccupe de son *Moïse* que l'on doit jouer à Paris, fait élever un monument au Poussin (c'était une idée de Juliette), donne des fêtes, fait élire un pape (on lui a adressé mille reproches pour sa

1. Plon.

politique pendant le conclave; ils ne semblent guère justifiés), invite à dîner tous les cardinaux, y compris le cardinal Fesch, ce qui de sa part était méritoire. Enfin il reçoit des visites. Comment ne pas s'arrêter au tendancieux compte rendu qu'il donne de l'une d'entre elles. « *La fameuse mademoiselle Allart*, écrit-il à Juliette le 25 avril 1829, *m'est arrivée de la part de madame Hamelin.* (Excellente recommandation. La célèbre madame Hamelin avait été la maîtresse de Chateaubriand et devait pousser de hauts cris par la suite en constatant que Chateaubriand dans ses souvenirs avait omis de parler d'elle.) *Elle m'a paru fort extraordinaire, assez jolie, mais d'un aspect peu naturel. Elle fait un nouveau roman et part pour Naples.* »

Que madame Récamier n'ait donc aucune inquiétude! Elle ne lira pas les *Enchantements de Prudence* où Hortense Allart elle-même, sous la signature de madame P. de Saman, devait retracer les épisodes qui suivirent cette visite si cavalièrement évoquée par le prudent René. Ce dernier se présenta *dès le lendemain* chez Hortense Allart pour lui rendre visite. Elle n'était pas là. Il vint, revint, la vit enfin. Elle se plaignit des Italiens *qui ne savaient pas aimer*. Il offrit aussitôt de la consoler. Mais un obstacle bientôt devait l'arrêter, qui était singulier. Hortense, n'étant pas *ultra*, ne lui pardonnait pas « sa guerre d'Espagne ». Il fallut que René défendît sa politique. Bien vite, du reste, il découvrit une meilleure voie : il réclama l'honneur de lire un des manuscrits de la jeune voyageuse. Dès qu'il en eut parcouru quelques lignes, il trouva qu'elle avait du génie. M. de Chateaubriand savait parler aux femmes. Et M. Sainte-Beuve, lui, savait les faire parler. Il semble bien en effet qu'il n'ait eu par la suite une « aventure » avec Hortense que pour la questionner sur Chateaubriand. C'est une conception de la critique.

Toujours est-il qu'en 1829, après avoir écrit une dernière lettre des plus tendres à madame Récamier, Chateaubriand prit la route de Paris, se promettant de dire de *dures vérités* au gouvernement, et se réjouissant de revoir Hortense Allart, avec qui il avait pris toutes dispositions nécessaires. Une autre femme l'attendait encore. Mais toutes ces délices amoureuses devaient laisser moins de traces dans l'histoire que sa fameuse

rencontre avec l'Occitanienne qui eut lieu à Cauterets quelques mois plus tard.

L'identité de cette jeune fille que Chateaubriand, un soir, dut ramener chez elle *dans ses bras* pour éviter de fâcheuses complications, n'a été révélée qu'il y a quelques années par la publication du *roman de l'Occitanienne*[1], un ouvrage où se trouvent réunis les Souvenirs de l'« inconnue » et les lettres de Chateaubriand. Chacun sait maintenant qu'en 1829 Léontine de Villeneuve avait vingt-quatre ans et non seize, comme l'a écrit Chateaubriand, et que la rencontre, loin d'être fortuite, était depuis longtemps concertée. A quinze ans, Léontine avait écrit à René une première fois, avec une de ses amies, Coralie de Gaïx, pour lui dire qu'elle l'admirait et qu'elle était bien faite pour le comprendre, car elle allait parmi les ruines *évoquer les vertus de nos aïeux*. Les parents avaient arrêté la lettre. Mais, obstinée, Léontine avait écrit de nouveau à René en 1827. Cette fois, après quelques hésitations de la part de Chateaubriand, qui avait craint, tout d'abord, d'avoir affaire à un homme[2], la correspondance était devenue régulière.

L'entrevue de Cauterets fut émouvante. Chateaubriand fit monter la jeune fille *sur la montagne de l'illusion*, lui suggéra de venir dans la cité des papes où il comptait bientôt réunir tous ses amis[3], l'ensorcela si bien enfin de ses paroles qu'elle lui proposa d'aller s'installer à Rome dans un couvent, où il pourrait venir la voir chaque jour. René, satisfait de ce succès, déclina cette offre dangereuse, et, quelques mois plus tard, Léontine, ayant entendu *les voix de la raison* et d'autres encore, épousa le comte de Castelbajac, qui n'avait pas soixante ans comme Chateaubriand.

La correspondance avec René ne s'arrêta pas pour cela. Léontine rêvait de placer la main de Chateaubriand dans la main de son mari, projet qui fut mis à exécution par la suite,

1. Plon.

2. L'hypothèse était sage. On devait voir, par la suite, le comte Primoli, se faisant passer pour une femme, entretenir une longue correspondance avec Dumas fils.

3. L'amour de Chateaubriand pour Rome va recevoir prochainement une consécration officielle. Un monument y doit être élevé à la mémoire du plus illustre de nos ambassadeurs.

sans que les deux hommes attachassent à ce geste la signification mystique à laquelle la jeune femme avait songé. Puis les lettres s'espacèrent, mais on ne se perdit jamais de vue. En 1847, la comtesse vint visiter Chateaubriand que ses infirmités tenaient alors fixé sur un fauteuil. Comme M. de Castelbajac était là, l'entrevue fut sans éclat. Mais Léontine revint seule quelques jours plus tard. Et le pauvre Enchanteur se montra bouleversé.

« *Au moment où je lui faisais mes adieux, — les derniers*[1] — *il me dit* : « *Je vous ai bien aimée!* » *et levant les yeux* « *Je vous aime toujours* », *ajouta-t-il précipitamment.* »

Cette scène presque tragique illustre assez bien les dernières années de Chateaubriand. Des souffrances physiques s'y ajoutèrent à l'horrible amertume que ressent naturellement, dans la vieillesse, un homme qui a demandé aux femmes sa meilleure raison de vivre. L' « ennui » fameux de Chateaubriand était dû à un sentiment de l'inutilité de tout et à une sorte d'hallucination de la mort, d'où le désir d'une femme ou quelque fièvre d'action pouvaient seuls le faire sortir. On peut croire M. le Savoureux quand, dans son remarquable ouvrage sur Chateaubriand[2], il attribue la tristesse douloureuse de René adolescent à l'insatisfaction physique. Une « sylphide » imaginaire, il n'est rien de meilleur pour le rêve, rien de moins satisfaisant pour l'appétit. Quand on réfléchit à l'existence de Chateaubriand, elle semble avoir été en grande partie dirigée par un besoin de conquêtes féminines. Sainte-Beuve cite quelques phrases de Chateaubriand bien significatives. *Mais ai-je tout dit dans mon* Itinéraire? *Allais-je au tombeau du Christ dans des dispositions de repentir? Une seule pensée m'absorbait; les regards attachés à l'étoile du soir, je lui demandais des vents pour cingler plus vite, de la gloire pour me faire aimer.* Et qui l'intéressait le plus, quand il se rendait très solennellement à Prague, quelque trente ans plus tard, de défendre « la prisonnière de Blaye » devant « la prisonnière du Temple », ou d'obtenir un sourire de la jeune Waldmunchenienne, de la hotteuse de Hohlfeld ou de la jolie servante saxonne?

1. Chateaubriand mourut l'année suivante.
2. Rieder.

Bien que, selon une spirituelle expression citée par madame Durry, Hortense Allart, qui le rencontra lorsqu'il avait soixante-deux ans, se soit plainte de trouver plus souvent en lui le Père Aubry que l'impétueux Chactas, Chateaubriand conserva très longtemps une solidité d'appétit digne de considération. Mais rien ne pouvait apaiser son cœur tourmenté, ni les hommages intimes, ni ce grand flot de gloire qui jetait des inconnues jusque dans sa prison, ni l' « agitation incroyable » que manifestaient les femmes, à l'Académie, quand il se résignait à assister à une séance.

En dépit de la savante argumentation développée par M. Baldensperger dans cette revue[1], la fameuse *Confession délirante*, — ces pages où s'exprime avec une âpreté si furieuse l'horreur de vieillir, le désespoir de ne pouvoir offrir à la femme aimée que des « déchéances physiques », — a été certainement écrite par un Chateaubriand vieux. « *Si tu me dis que tu m'aimeras comme un père*, écrit-il, *tu me feras horreur, si tu prétends m'aimer comme une amante, je ne te croirai pas* »; et encore : « *Quand tu aimeras un jour un beau jeune homme, demande-toi s'il te parle comme je te parlais.* » Aucun sourire de femme ne pouvait plus apaiser celui qui désirait toujours. Il était *vieilli sur la terre... sans avoir rien perdu de ses rêves*, et son esprit se tournait avec un regret désolé vers les amours d'antan. Ce n'était pas toujours pour exhaler des soupirs de gratitude au souvenir de celles qu'il avait aimées. N'était-ce pas, se demandait-il, dans ses Mémoires, *le fracas de la renommée, l'éclat des hautes positions* qui lui avaient attiré tant d'empressements. Il est vrai qu'il n'avait peut-être voulu ces positions que pour obtenir ce résultat. Mais il ne faut pas demander de logique au cœur. S'il n'était pas sûr d'avoir été réellement aimé, sinon par deux femmes, il n'était pas sûr

1. *Le Grand Amour d'exil de Chateaubriand*, 15 janvier 1931. M. Baldensperger y soutenait que le célèbre morceau (probablement détaché des *Mémoires d'Outre-Tombe*) et intitulé tantôt *Amour et Vieillesse*, tantôt *Confession délirante* avait été écrit pour Charlotte Yves, en 1797, puis en 1822, lorsque Charlotte, devenue l'amirale Sutton, eut restitué les feuillets à leur auteur. Madame Durry fournit contre cette thèse des arguments à retenir, dont les meilleurs sont sans nul doute les psychologiques. La *Confession délirante*, connue de Sainte-Beuve, n'a été publiée qu'en 1899. On a cru longtemps que ces pages haletantes avaient été écrites pour Léontine de Villeneuve. Madame Durry estime qu'une jeune Louisianaise les inspira : Célestine Soniat.

d'avoir aimé lui-même davantage — ou plus exactement d'avoir tiré de son amour la complète félicité. Une des *pensées* retrouvées récemment à Combourg est, de ce point de vue, significative. « *Je n'ai jamais été serré dans les bras d'une femme avec cette plénitude d'abandon, ces doubles nœuds, cette ardeur de passion que j'ai cherchée et dont le charme vaudrait toute une vie.* » Sur ce sujet je crois que madame Durry a vu clair : *il fallait à René toutes les femmes.* Et celle qu'il étreignait ne valait pas celle qu'il désirait, car ce n'était pas la même. La possession fauchait vite son désir. S'il a rêvé si longtemps de Charlotte Yves, c'est qu'il ne l'a pas eue. S'il a choisi si volontiers pour héroïnes des jeunes filles, c'est qu'il tirait de leur pureté une force exaltante. Elle ne manquait pas d'intuition, cette Anglaise inconnue qui, un jour, à une réception de l'ambassade, à Rome, s'approcha de Chateaubriand et lui dit : « *Monsieur de Chateaubriand, vous êtes bien malheureux.* »

***

Que toutes les « madames » de M. de Chateaubriand aient exercé sur lui, du point de vue littéraire, une influence directe, c'est ce qu'on ne saurait dire. Mais si l'on admet que René, plus encore que la plupart des hommes, avait besoin d'amour, on reconnaît qu'elles lui ont rendu des services aussi essentiels que la nourriture, le soleil et les arbres. Par contre madame de Chateaubriand, si l'on se réfère à certain passage des Mémoires, justement commenté par M. le Savoureux, aurait, *en réduisant sa liberté dans une certaine mesure augmenté l'énergie de ses accents, animé ses ouvrages d'une fièvre intense, d'une flamme cachée, qui se fût dissipée à l'air libre de l'amour.* Ainsi René, songeant au mariage, faisait l'apologie de la prison. On le vit pourtant, à maintes reprises, tout mettre en œuvre pour s'éloigner de sa femme. A Gand il chercha deux chambres par toute la ville pour éviter d'avoir à en partager une avec son épouse. Ambassadeur à Londres, il tâche de l'empêcher de venir en invoquant des raisons d'argent. Et l'on trouve dans *Rancé* un passage bien révélateur sur les hommes mal mariés, qui, tourmentés par les mauvaises humeurs de leurs épouses, ont une vie plus pénible que les moines de la Trappe.

Pourtant M. Levaillant, en publiant les papiers de Lemoine, nous a révélé qu'en 1824 madame de Chateaubriand, excédée, ayant déserté le domicile conjugal, son époux mit tout en œuvre pour la faire revenir. Il savait qu'elle l'aimait passionnément, et, de ce point de vue, il lui rendait justice. Elle l'exaspérait, il en avait peur, il lui était attaché. C'était une femme charitable sans être bonne, irritable, grincheuse, mais extrêmement spirituelle et intelligente. Déjà la publication des cahiers de madame de Chateaubriand par Ladreit de Lacharrière avait révélé chez elle une richesse d'observation, une justesse d'expression incontestables. A distance madame de Chateaubriand paraît même très amusante. Ayant beaucoup lu, même les œuvres de son mari, quoique celui-ci en ait dit, elle trouvait, pour évoquer les gestes de ses intimes, des expressions impayables. Les documents publiés par madame Durry (carnet de pensées et lettres) n'ont pu qu'accentuer l'impression favorable qui se dégageait des cahiers de madame de Chateaubriand. La publication du *Congrès de Vérone* ayant irrité la duchesse d'Angoulême, madame de Chateaubriand accomplit en 1841 un petit voyage diplomatique à Gratz[1], dans l'espoir de provoquer une réconciliation. Elle y réussit et la lettre, jusqu'à ce jour inédite, qu'elle joignit à certaine missive amnistiante du duc de Lévis, surprend par la justesse implacable des idées et la cinglante netteté du style.

Si l'on est tenté d'évoquer le souvenir de madame de Chateaubriand, il faut aller, près du lion de Belfort, visiter l'infirmerie Marie-Thérèse. Elle est aussi nettement sous le signe de Madame que la Vallée sous celui de Monsieur[2]. C'est une maison de retraite pour convalescentes et prêtres malades que madame de Chateaubriand avait fondée en 1819. En 1825, pour éviter qu'une entreprise de montagnes russes ne vînt troubler la tranquillité de cet asile, Chateaubriand acheta une maison voisine. Les revers de fortune le

1. La duchesse de Berry, sur la demande impérative de Chateaubriand lui-même, s'il faut en croire Metternich, avait conféré, en 1833, le titre de dame d'honneur à madame de Chateaubriand. En 1841 celle-ci alla faire son service auprès de la duchesse de Berry qui intervint auprès de la duchesse d'Angoulême en faveur de Chateaubriand. Les effets de cette démarche ne furent d'ailleurs pas immédiats.

2. Cette emprise est d'ailleurs consacrée. Madame de Chateaubriand est enterrée dans la chapelle.

contraignirent à s'y installer l'année suivante. Il devait y demeurer jusqu'en 1838, époque à laquelle de nouveaux embarras financiers l'obligèrent à vendre maison et terrain. Chateaubriand, après bien des discussions, avait fait abattre le mur qui séparait son propre jardin de celui de l'infirmerie Marie-Thérèse. Il avait donc tout loisir de regarder les vieux curés et les veuves inconsolées. Sur le gazon quelques vaches paissaient. On montre aujourd'hui encore le bâtiment de l'étable. M. de Chateaubriand s'ennuyait. La moindre visite dans cet asile à peu près inchangé persuade qu'il y avait de quoi. Les religieuses lui volaient ses vieilles plumes pour les vendre; madame de Chateaubriand ne songeait qu'à son chocolat. Elle en avait établi une petite fabrique pour accroître les ressources de la fondation. Une tradition recueillie par M. G. Lenôtre veut qu'on ait présenté à M. de Chateaubriand les acheteurs importants. Quand on n'acquérait que quelques tablettes, on vous le montrait de loin. Il est certain que madame de Chateaubriand persécutait les visiteurs de son mari pour leur placer son chocolat religieux. Victor Hugo encore jeune en fit la fâcheuse expérience. Madame, qui jusqu'alors l'avait accueilli très froidement, réussit à lui vendre avec un sourire, — son premier — pour quinze francs de chocolat. « *Le chocolat catholique et le sourire de madame de Chateaubriand,* — écrit-il dans *Choses Vues,* — *me coûtèrent quinze francs, c'est-à-dire vingt jours de nourriture. Quinze francs, c'était pour moi alors comme quinze cents francs aujourd'hui. C'est le sourire de femme le plus cher qui m'ait été vendu.* »

En 1838, M. de Chateaubriand quitta l'infirmerie sans déplaisir pour s'installer dans un rez-de-chaussée de la rue du Bac (ancien hôtel de Clermont-Tonnerre, aujourd'hui 120, alors 112). Si l'on est curieux de connaître ces diverses demeures de Chateaubriand, il faut lire l'ouvrage que M. de Loménie leur a consacré[1]. Comme les récents ouvrages de MM. Bérenger, Moreau et Rouff, il forme en même temps une petite biographie de Chateaubriand; mais considérée sous un angle immobilier assez original. C'est un voyage pittoresque que celui qui nous conduit de l'actuel hôtel de

1. *Les demeures de Chateaubriand,* par E. Beau de Loménie (Les Portiques).

France de Saint-Malo (la maison natale) jusqu'au tombeau tout voisin du Grand Bé, en passant par le triste Combourg, les hôtels de Fougères où Chateaubriand allait visiter ses sœurs, mesdames de Marigny[1], de Québriac, de Farcy, les pauvres maisons de Londres, le gentil presbytère de Bungay, les palais d'ambassade de Berlin, Londres, Rome, les nombreux châteaux des « amies », et divers modestes logis autour de Saint-Thomas-d'Aquin. Ces changements de demeures ponctuent souvent des catastrophes financières. Mais, de ce point de vue, Chateaubriand supportait aisément l'infortune. Ni murs, ni meubles, ni livres ne semblent lui avoir tenu à cœur. Il n'aimait que les jardins et les arbres.

***

L'amour de Chateaubriand pour la nature, ce sentiment qui, dans son œuvre tout entier, apparaît d'une manière si incontestable, a été pourtant contesté. Il y a eu sur le sujet des débats passionnés. Il ne faut pas croire en effet que le domaine des études « chateaubrianesques » soit un domaine paisible. Si ce n'est pas absolument un champ de bataille, c'est tout au moins un terrain de grandes opérations. Elles ont commencé le jour où M. Bédier, ayant pris une règle et un compas[2], a conclu en 1903 que Chateaubriand, pendant son voyage en Amérique, n'avait même pas entr'aperçu la plupart des lieux qu'il avait décrits. Si l'on tient compte du temps nécessaire pour observer et écrire, ce ne seraient pas des jours, mais *des mois et des mois encore* qui auraient manqué à Chateaubriand pour accomplir son voyage. Pourtant il y a les descriptions! Mais voilà que justement M. Bédier tire de récits de voyageurs qui avaient précédé Chateaubriand une série de passages dont René s'est incontestablement inspiré. D'où M. Bédier conclut : *C'est à partir d'un texte déjà fixé par autrui ou par lui-même que son imagination personnelle s'ébranle et s'élance.* Et M. Bédier indiquait aux érudits une voie nouvelle : il leur révélait chez Chateaubriand *une méthode d'invention poétique* jusqu'alors insuffisamment étudiée.

1. Une correspondance entre Chateaubriand et madame de Marigny a été récemment publiée par madame Durry.

2. *Études critiques*, par J. Bédier (Colin).

La question a fait couler beaucoup d'encre et parcourir bon nombre de kilomètres. Des voyageurs ont refait l'itinéraire de Chateaubriand, contesté la conclusion de M. Bédier. M. Bédier ayant laissé entendre que Chateaubriand n'avait pas été à Washington, sa description de la maison du général Washington ne le satisfaisant pas, d'aucuns ont éprouvé le vif plaisir de publier la lettre d'introduction donnée à Chateaubriand par le marquis de la Rouërie, lettre retrouvée récemment... à Washington. Enfin c'est une très grande querelle, à la faveur de laquelle les thèses les plus excessives ont été développées de part et d'autre.

Il est bien possible que Chateaubriand ait quelque peu embelli ses souvenirs, mais on n'a aucune raison sérieuse de l'accuser de mensonge systématique. Il s'est inspiré parfois de certains voyageurs, c'est vrai, mais comme le dit nettement M. le Savoureux, défenseur ardent et judicieux de Chateaubriand, ce fut surtout pour leur emprunter des précisions botaniques et zoologiques. Du point de vue littéraire ce qui importe d'ailleurs, c'est que Chateaubriand a apporté un accent nouveau, une sensibilité nouvelle. Ce n'est pas dans les livres qu'il a été la chercher. Et en s'engageant dans la voie ouverte par M. Bédier, certains disciples ont commis la grosse faute de rechercher incessamment, sous chaque texte de Chateaubriand, avec une insistance et souvent une maladresse puériles, les « sources ». Qui Chateaubriand a-t-il bien pu copier, étant admis une fois pour toutes qu'il était incapable de tirer directement ses observations, ses sensations de la réalité et de la nature?

On trouve le reflet de quelques-unes de ces préoccupations, dans une édition, d'ailleurs fort savante, du *Dernier des Abencérages*. Chateaubriand, écrivent M. Hazard et madame Durry dans la préface[1], *ne s'inspire que par exception de la réalité directement saisie... Pour écrire il a besoin de lire. Plus qu'un détail vécu, une phrase imprimée se traduit pour lui en activité créatrice... Il lui faut d'abord, et impérieusement, du noir sur du blanc.* Ces propositions comportent quelques applications

1. Toute remplie d'observations fort intéressantes sur la documentation historique « espagnole » de René. Cette édition de l'*Abencérage* a été publiée chez Champion.

pratiques pittoresques. Une preuve que Chateaubriand développe des thèmes et se moque de la réalité, c'est qu'il se permet dans l'*Abencérage* de décrire un clair de lune sur l'Alhambra. Or, en avril 1809, l'Annuaire du bureau des longitudes nous prouve que Chateaubriand n'a pu voir qu'un petit croissant de lune. Comment a-t-il osé après cela parler de *blancs rayons*? M. Henriot dans *le Temps* a riposté qu'il y avait erreur. Chateaubriand était à Grenade en 1807. Il y avait erreur en effet. Les auteurs ont corrigé leurs épreuves, mais maintenu leur raisonnement. Nous laissons à de plus savants le soin de continuer cette féconde discussion.

M. Chinard, qui a consacré un ouvrage à l'exotisme de Chateaubriand, a récemment publié une édition d'Atala et de René[1] dans la préface de laquelle on retrouve le thème de MM. Bédier et Hazard. « *Ce petit poème*, écrit M. Chinard,... *n'est ni une production spontanée, ni une fleur soudainement éclose. On peut y voir au contraire l'aboutissement splendide de trois siècles d'une littérature spéciale enfouie dans la poussière des bibliothèques, la quintessence extraite par un grand artiste de tant de volumes insipides...* » Voilà donc Chateaubriand transformé en abeille butineuse de bibliothèques. Qu'il ait été en Amérique, c'est là un accident inutile et presque gênant, ce que les philosophes appellent un épiphénomène. Et quand on est préoccupé des sources, Odérahi, roman de Palisot de Beauvois, importe plus que la présence réelle en Amérique.

Plus récemment encore M. Chinard a donné une édition des *Natchez*[2]. Dans l'étude qu'il a placée en tête du texte, il indique avec une précision admirable les sources des *Natchez*. Elles sont nombreuses : La Bible, Homère, Virgile, le Tasse, Lahontan, Lafitau, le Page du Pratz, Carver, Bartram, Charlevoix. On s'imagine peut-être que Chateaubriand était capable d'admirer une aube par lui-même. Erreur! « *C'est Bartram*, écrit tranquillement M. Gilbert Chinard, *qui lui a appris à noter les bruits de la solitude et le réveil de la nature dans le désert.* »

Le texte des *Natchez* est enrichi de notes extrêmement abondantes, qui révèlent en M. Chinard un « sourcier » des plus experts. Les quelques lignes où Chateaubriand dépeint Céluta

1. Éditions Fernand Roches.
2. Librairie Droz.

sont l'objet d'une discussion serrée. *Pour M. le Braz nous aurions un portrait de Charlotte Ives... Il peut y avoir quelque souvenir de Charlotte, mais tout au fond on peut trouver une réminiscence homérique* (suit un extrait de l'Odyssée, nullement démonstratif). *Chateaubriand s'est par surcroît servi de la description que fait Bartram des femmes Muscogulges* (suit un extrait de Bartram). Que de lectures a dû faire Chateaubriand avant de peindre une jeune fille! Il a cependant écrit dans *les Mémoires* que pour faire le portrait d'Atala il s'était servi d'une Floridienne qu'il avait rencontrée près de l'Ohio. Elle a en tout cas été fortement *idéalisée* et *poétisée*, conclut M. Chinard, aux yeux de qui, sans doute, une somme de lectures équivaut à la ... poétisation.

Ailleurs, commentant le portrait d'un vieillard, M. Chinard écrit : *La source première de ce portrait est Virgile* (citation). *La source plus probable est un passage de Jérusalem délivrée.* Au-dessous de la lutte de René et d'Ondouré, longue citation du Tasse, suivie de ce commentaire : *La comparaison avec Alcide rend le rapprochement probable. Chateaubriand a pu se souvenir cependant de la lutte d'Ajax et d'Odusseus au livre XXIII de l'Iliade. Enfin les détails plastiques peuvent être un souvenir de quelque tableau ou de quelque statue.* (Précieux renseignement!) On voit que M. de Chateaubriand avait de la mémoire. M. Chinard aussi : on s'en convaincra en lisant ces notes où, au-dessous des sources vraisemblables, s'alignent les sources probables, etc... Poussée à ce point, une idée se détruit elle-même. Tant de sources, le plus souvent, s'annulent. Et l'on serait plus reconnaissant à M. Chinard, si, au lieu de nous montrer les modèles de Chateaubriand, il avait essayé de nous montrer l'originalité de Chateaubriand, si, au lieu de tenter de nous prouver que René a imité, il avait essayé de comprendre lui-même en quoi il était inimitable.

Autant il paraît superflu de rechercher les textes qui ont déterminé un écrivain à écouter les bruits de la nature, autant il est légitime de rechercher les sources d'un ouvrage historique. C'est ce qu'a fait madame Durry en comparant le *Congrès de Vérone* avec l'essai historique sur la révolution d'Espagne de Martignac et l'*Essai sur la littérature anglaise* avec le *Shakspeare* de Guizot, et surtout M. Albert Dollinger dans une

excellente thèse consacrée aux *Études historiques de Chateaubriand*[1]. Ayant étudié le manuscrit Chalvet, M. Dollinger fixe les dates de composition respectives de ces études commencées en 1811, dont deux volumes étaient déjà écrits en 1814 et qui ne parurent qu'en 1831. La question des dates est ici importante, parce qu'elle révèle chez Chateaubriand une originalité de conception qui eût plus vivement frappé les contemporains, si Michelet n'avait publié, en cette même année 31, son *Introduction à l'Histoire universelle*. M. Dollinger montre aussi fort nettement pourquoi l'*Introduction* et la *Préface* écrites en 1828 et en 1831 donnent une place plus importante à la liberté, alors que les premiers livres reflètent une théorie philosophique toute proche de Bossuet. En rapprochant les textes de Chateaubriand et ceux de Tillemont, de Gibbon et de Fleury, M. Dollinger prouve que Chateaubriand leur a fait des emprunts considérables. Il leur a même souvent emprunté leurs citations, qu'il n'a fait que reproduire, au bas des pages, *pour l'effet* comme disait Sainte-Beuve. On appréciera le passage où M. Dollinger, rendant hommage à l'impartialité de Chateaubriand, l'attribue à sa totale indifférence à l'égard des hommes, — celui aussi où il montre l'insuffisance du travail critique accompli par Chateaubriand. On ne peut que souscrire en somme à cette conclusion de M. Dollinger, qui tient compte à la fois des défauts de documentation et de la beauté des descriptions : *Chateaubriand n'avait pas la science de l'historien, mais il en avait l'art.*

***

On ne s'étonnera pas, après avoir respiré une atmosphère de combat dans les études consacrées à Chateaubriand écrivain, d'en retrouver une toute semblable dans celles qui portent sur l'action de l'homme politique. Sainte-Beuve, dans un Lundi de 1850, avait vivement attaqué Chateaubriand homme d'état. Il recommandait de ne jamais oublier, quand on considérait les entreprises politiques de M. de Chateaubriand, la phrase que celui-ci avait prononcée dans sa jeunesse : « *Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connais-*

1. Les Belles Lettres.

sance des hommes pût épouser si chaudement une cause quelconque. » Il montrait que la conduite politique de Chateaubriand avait été pleine de contradictions et sujette à de perpétuels changements provoqués par des impulsions de nerveux, des coups de tête. Chateaubriand homme politique aurait pris des attitudes de poète, fait explosion à maintes reprises sans conviction réelle, puis joué des rôles pour justifier ces éclats, contraignant à maintes reprises, par ses démissions théâtrales, à rappeler ce vers *qui semble fait pour lui à la lettre* :

Le vicomte indigné sortit au second acte.

Et Sainte-Beuve rappelait qu'après avoir comparé Bonaparte à Cyrus, Chateaubriand avait vu en lui le plus corrompu des hommes, un Néron. Il avait apporté l'appui de sa plume à Louis XVIII, mais lui avait dit familièrement que la monarchie était finie. Il n'avait été au reste tout à fait sûr d'être royaliste qu'au *lendemain* du jour où il avait quitté la carrière diplomatique pour protester contre la mort du duc d'Enghien. De 1814 à 1824 Chateaubriand aurait été un monarchiste pur, un ultra; du 6 juin 24, jour de son renvoi du ministère, jusqu'à la Révolution de 1830, il est devenu libéral. Puis, durant la fin de sa vie, légitimiste « pour l'honneur », champion de la duchesse de Berry à qui il avait dit ce mot répété par toute la France : *Madame, votre fils est mon roi*, il aurait donné une main à Carrel, l'autre à Béranger[1].

Tout cela est vrai; et si l'on considère qu'un homme politique ne doit jamais changer d'opinion, — ce qui est pourtant dans la pure tradition des hommes politiques — et si l'on entend, dans cet esprit, défendre Chateaubriand à tout prix, il n'y a qu'une ressource, c'est de montrer que ce n'est pas lui qui a changé, mais les circonstances et les hommes qui l'entouraient. On ne peut, par ce biais, rendre compte de toutes ses fluctuations, mais en expliquer quelques-unes. Pour le docteur le Savoureux, Chateaubriand a toujours été libéral. Et c'est exact. Il a toujours chéri la liberté, l'indépendance, et

1. Voir dans Durry, *op. cit.*, t. I, p. 184, la mention d'une liste de membres d'un gouvernement révolutionnaire, sur laquelle le nom de Chateaubriand figurait.

dans son tableau prophétique, *l'Avenir du Monde*, il a merveilleusement montré comment le machinisme et le communisme menaceraient également la liberté individuelle. Mais enfin c'est un fait que Chateaubriand a été aussi ultra, et que la *Monarchie selon la Charte* combine curieusement des idées de libéral et un programme d'ultra. Et, comme ultra, on ne peut nier que Chateaubriand ait été enragé contre Richelieu et Decazes.

Pour M. Beau de Loménie qui a écrit deux importants volumes sur la politique de Chateaubriand sous la Restauration, il ne faut pas s'attacher aux apparences. Peu importe que Chateaubriand ait été le collègue de Villèle avant d'être l'allié de Martignac : en réalité, lui seul a vu clair, lui seul a été loyal vis-à-vis de la monarchie et, si Charles X s'était adressé à lui, la catastrophe eût été évitée. Tout est possible. Chateaubriand était adroit, quand il n'était pas irrité. Il avait de l'éloquence : tels discours de lui sur l'expédition d'Espagne ou la politique de l'Angleterre sont des chefs-d'œuvre. Il était populaire... Mais nous devons nous en tenir aux faits, tout en reconnaissant que, bien souvent, ils n'apparaissent pas encore dans une éblouissante clarté. Le renvoi de Chateaubriand en 1824 par exemple est interprété aujourd'hui encore de manières diverses. Il avait exaspéré le roi en s'attribuant toute la gloire de la campagne d'Espagne, d'après M. Bérenger (qui décrit avec une lucidité d'homme politique averti tout le duel Chateaubriand-Villèle); il était victime des machinations de Sosthène de La Rochefoucauld, d'après M. Beau de Loménie. Pour Sainte-Beuve, et bien d'autres, Chateaubriand avait mené une lutte secrète contre le ministère dont il faisait lui-même partie. Il est vrai que cette assertion est surtout fondée sur les souvenirs de Villèle qui ne pouvait être très impartial.

Du côté de la politique extérieure, mêmes obscurités : certains documents publiés par madame Durry donnent à penser qu'à Vérone, Chateaubriand aurait été, sans le soupçonner, manœuvré par Talleyrand. De l'opportunité même de la politique étrangère de Chateaubriand, on pourrait discuter sans fin. L'utilité de la guerre d'Espagne paraît douteuse. Elle s'inspirait sans doute du désir de relever le prestige de la

France, mais elle témoignait d'un secret dédain à l'égard de l'Angleterre dont les effets auraient pu devenir fâcheux. Par la suite, au reste, Chateaubriand a conservé cette attitude. Il eût volontiers fait retentir un bruit d'armes et tenté d'intimider l'Europe pour reconquérir les frontières du Rhin. Aussi la politique prudente et pacifique de Louis-Philippe, de « Philippe », comme il disait dédaigneusement, lui a-t-elle fait horreur. Mais ici tout donne à penser qu'il s'est trompé — comme Thiers d'ailleurs. Et, si l'on veut s'en convaincre et de la suprême sagesse de « Philippe », il n'est que de relire les mémoires, les rapports de l'avisé et modeste Sainte-Aulaire.

***

En somme la pensée politique de Chateaubriand reste souvent mystérieuse. Ou plutôt elle ne peut se réduire en une formule, parce que le « vicomte indigné » était trop impulsif et trop intelligent. Il trouvait toujours d'éblouissants raisonnements pour justifier ses impulsions. Tel il est dans la vie politique, tel il est dans sa pensée religieuse. Le manifeste en faveur de la foi a vraisemblablement précédé la foi. Et c'est peut-être parce qu'il est toujours insaisissable que Chateaubriand reste si séduisant. La postérité est en face de lui dans la même attitude que ses « madames » : elle sent qu'il fuit toujours, qu'il est toujours ailleurs. Il est un carrefour où tous les vents peuvent passer. Il le savait, il en a souffert. C'est le secret de son ennui. Il fallait qu'il trouvât quelque chose ou quelqu'un à dévorer. C'est un créateur éperdu et sans conviction. Sans conviction durable tout au moins. Il n'est qu'un domaine où on ne l'ait jamais vu changer de méthode : celui de l'art. Cet écrivain admirable fut un travailleur d'une patience inépuisée remettant éternellement ses écrits sur le chantier. Tous les nouveaux manuscrits que l'on découvre viennent le confirmer. Pour le reste, il est violence et secrets. On n'a pas fini de se battre pour lui. C'est la meilleure preuve qu'il reste bien vivant.

MARCEL THIÉBAUT

LE SALON DE L'EUROPE

HENRY BATAILLE ET BERTHE BADY

A une époque où l'Europe venait encore à Paris et où le théâtre était l'une de ses distractions préférées, un « ménage » d'artistes exprimait ce que le monde des auteurs et des coulisses pouvait offrir de plus particulier, de plus nouveau encore et dont il semble qu'avec l'éloignement, la personnalité se soit affirmée, — en dépit des œuvres qui s'oublient et de la voix des comédiennes qui s'est noyée dans l'infini.

Vers le début de ce siècle, je ne saurais préciser l'année — l'histoire m'ayant été seulement contée — un jeune couple cheminait à Saint-Moritz, à travers les sapins.

La femme était artistement vêtue, c'est-à-dire que, ne se préoccupant guère des modes alors adoptées pour les séjours en montagne, et ne disposant évidemment que d'une somme modeste pour ses frais de toilette, elle se souciait moins de ce qui était pratique que de ce qui pouvait lui paraître agréable à regarder. Et nous savons que ce qui semble aux artistes séduisant à considérer fait presque invariablement frémir d'horreur les femmes possédant ce que le monde appelle l'art de s'habiller.

J'imagine qu'elle devait porter quelque écharpe voyante, un chapeau trop grand ou trop petit, selon la mode, et que sa jupe flottait autour d'elle, sans souci de ce que l'alpinisme exige de liberté dans les mouvements.

L'homme portait un petit feutre mou, gris et rond, posé en avant du front; il marchait péniblement, appuyé sur une canne, les épaules couvertes d'un plaid et traînant le pas.

La femme le secourait d'une voix passionnée, l'encourageait à prolonger une promenade qu'il voulait interrompre avant le but fixé. Comme elle insistait, il se fâchait, portait la main à la place où était censé battre un cœur épuisé, mais impératif.

Brusquement, le promeneur au maigre visage, aux épaules voûtées, s'assit sur le tronc d'un arbre abattu et déclara ne plus vouloir avancer. Sa compagne se lamentait, car le jeune homme au chapeau placé sur le devant de la tête prétendait que la syncope était imminente et qu'il allait mourir.

— Henry! Voyons, Henry! — soupirait la jeune femme à la mise *artiste* et originale et qui évoquait, avec plus de jeunesse, la *Sapho* d'Alphonse Daudet.

Le mourant ne voulait point renoncer à mourir. Penchée sur son compagnon, la femme à la voix pathétique essuyait de son mouchoir les tempes humides de l'homme qui soupirait.

Une route forestière passait devant l'arbre abattu, sur lequel le promeneur s'était laissé choir si misérablement. Au loin, avançait, surmontée d'un dais de coutil à franges, une victoria attelée de deux chevaux qui agitaient des grelots et des chasse-mouches. Une jeune femme s'y tenait assise, offrant toutes les apparences du bonheur. Auprès d'elle, une fillette, trop élégamment vêtue, avec des recherches qu'on laisse habituellement aux personnes moins jeunes, souriait dans l'ombre d'une capeline. Une couverture était posée sur les jambes de cette mère et de sa fille, pour devancer la première fraîcheur du crépuscule qui ne paraissait pas songer à venir. On eût dit le soleil accroché, pour une saison entière, dans la fournaise du ciel.

La mère et la fille aperçurent en même temps le couple d'imagerie sentimentale que formaient celui que la femme à la voix pathétique appelait Henry — et elle-même, penchée sur lui comme une Mater Dolorosa des Pietàs du xve siècle qui eût été habillée par James Tissot.

Comme la victoria allait passer devant eux, le sourire de la dame, — un de ces sourires que semblent avoir fourni les maisons ayant livré la robe, le chapeau et la trousse d'or incrustée de brillants (un sourire de chez Cartier), — ce sou-

rire se contracta. La dame fit arrêter le cocher et, devancée par sa fille, sauta du marchepied.

C'est toujours une aubaine pour certaines personnes *heureuses* (comme les cartes sont *gravées*, les souliers *vernis*, etc.), de rencontrer au cours d'une promenade, une « Pietà », un sujet d'émotion, un prétexte à récit de voyage.

— Les pauvres gens!...

— Il souffre, n'est-ce pas? — demanda la dame.

L'accent était-il italien ou russe, hongrois ou polonais? Mais les yeux disaient en toutes langues, que, vraiment, c'était un délice de rencontrer un couple aussi pittoresque, aussi attachant, aussi... aussi... Enfin, cela valait mieux qu'un bouquet de rhododendrons nains offert par une vachère.

— Oh! oui, madame, il souffre beaucoup...

— Le pauvre... le pauvre homme!

Le reste de la conversation, — agaçante et flatteuse pour le malade, — se devine. Enfin, la mère et la fille consentent à s'éloigner et regagnent leur voiture, tandis que la *Pietà* garde la pose.

Mais la dame revient sur ses pas... Elle a ouvert sa bourse d'or, rapidement, sans être aperçue : « Au revoir... Au revoir, dit-elle, en serrant la main de la « pauvre femme si originalement vêtue ».

— Au revoir, madame.

Le cocher aide les promeneuses à remonter dans la victoria, étend la couverture écossaise sur les genoux, grimpe sur son siège, fait claquer son fouet. Les grelots tintent, les chasse-mouches s'enlèvent au garrot des chevaux. Image de la félicité sur terre — et de l'ennui, — la voiture s'éloigne et disparaît, parmi des taches de soleil, à travers les sapins....

— Il faut rentrer, — dit le malade, que sa compagne aide à se lever du tronc d'arbre sur lequel il s'était assis.

— Rentrons, — réplique l'égérie, en rajustant son écharpe, si originalement fleurie. — Mais, au creux de sa main habituellement crispée, car elle vit dans l'angoisse, une petite chose dure la gêne. Elle regarde, ouvre la main, pousse un cri.

— Qu'y a-t-il encore? — soupire le malade, à qui tout est épreuve et souci.

— Oh! Henry, regarde! — s'écrie la jeune femme dont les bandeaux se sont soulevés sous le chapeau.

— Qu'est-ce que c'est que ça!...

— Dix francs... Une pièce d'or... C'est la dame!

— La dame?

— Elle m'a serré la main, en s'en allant... Je n'ai pas fait attention...

Le malade a oublié sa faiblesse. Il vitupère. Il accuse d'incommensurable stupidité la personne si originale, à la voix émouvante, et fait un pas déjà, dans la direction prise par la voiture, comme avec l'espérance de la rejoindre pour rendre ses dix francs à la voyageuse trop charitable. Il n'y faut pas songer. Le malade est furieux. Il court. Il fait des enjambées de sept lieues. Il a oublié ses souffrances. Mais il est devenu muet et ne veut plus adresser la parole à sa compagne.

« ...Eh bien! ajoutait Berthe Bady, plus tard, en racontant l'histoire, devinez dans qui nous nous sommes cognés, le soir, dans le hall, en descendant dîner?

» Nous nous sommes cognés dans la dame qui nous avait fait l'aumône! Et elle en faisait une tête, la malheureuse!...

» Mais je n'ai pas osé lui rendre ses dix francs! »

***

La poitrine de cire. — Cette anecdote que Bady racontait, peint exactement la première impression qui m'est restée d'Henry Bataille, que je connus peu de temps après, en Suisse, à Genève, dans un hôtel au bord du Léman, alors qu'il retournait du côté de Paris. L'anecdote racontée plus haut ne devait pas être très ancienne et le couple offrait l'image pittoresque, *originale*, qui avait soulevé le cœur de la belle étrangère.

A la vérité, j'avais aperçu Bataille une fois, peu de temps auparavant, à un bal des *Quatz'Arts*, qui, alors, avait lieu au Moulin-Rouge. J'aurais été incapable de le reconnaître, car, fréquentant l'Académie Julian qu'il devait presque aussitôt quitter, un ami sculpteur, lui avait fait, avec de la cire, des fausses joues et une ravissante poitrine de femme.

Le costume bravait non seulement la pudeur, mais toute morale. Il choquait et se faisait remarquer par la bravade

de son indécence, car pour mieux faire valoir cette poitrine de cire, Bataille s'était coiffé d'une ample cornette.

Pour causer un scandale au bal des Quatz'Arts, il fallait y apporter beaucoup de réflexion et d'audace. Le projet semblait même irréalisable. Bataille y était parvenu.

Cette image, sans que j'en eusse jamais reparlé, maintes fois m'est apparue depuis. Comme souvent me revenait à l'esprit l'anecdote racontée par Berthe Bady de l'aumône reçue à Saint-Moritz.

Si l'on s'en tient à ces deux souvenirs, la moniale déchaînée du bal des Quatz'Arts et le poète fatigué et sujet à des vertiges angoissants, qui errait à Saint-Moritz, torturant sa compagne avec des souffrances, fréquemment plus imaginaires que réelles, toute l'œuvre de Bataille s'indique, se voit, se déroule. C'est comme une clef secrète que l'on vous a mise dans la main, pour ouvrir subitement toutes les portes.

La Chambre blanche, le Beau Voyage, la Lépreuse, le baiser du fils à sa mère, à la fin du premier acte de *Maman Colibri, le Scandale, la Vierge folle, la Femme nue, l'Enfant de l'Amour* et, plus tard, la série de ces pièces qu'il devait se hâter d'écrire, avec une mise en scène si compliquée et des audaces si voulues, *le Phalène,* et tant d'autres, jusqu'à *l'Homme à la Rose,* pièces faites sur mesure pour mademoiselle Yvonne de Bray dont les dons sont remarquables, la voix mordante, acide et pleine, et qui est douée de cette nature de théâtre qui fait les comédiennes de grande race.

Mais mademoiselle de Bray marque la seconde période de Bataille. La première nous semble la plus intéressante, parce que la jeunesse l'emporte toujours sur la vie de l'homme arrivé, « en situation », au théâtre, surtout, où les grands hommes paraissent d'autant plus jaloux de leur renommée, qu'elle est plus éphémère.

***

L'Académie Julian. — Lorsque j'arrivai à l'Académie Julian, rue du Dragon, Bataille en était parti. Il avait été l'élève de Doucet et de Bouguereau. Je ne me souviens plus si

Doucet avait succédé à Bouguereau ou si Doucet alternait avec Bouguereau. Pourtant si! Bouguereau corrigeait encore le samedi lorsque je vins à l'Académie Julian, car je me rappelle, de l'atelier Jean-Paul Laurens où je travaillais au premier étage, être descendu au rez-de-chaussée, pour voir « corriger » M. Bouguereau.

Il s'asseyait sur le tabouret de l'élève, écartait ses grosses cuisses, prenait le fusain ou le pinceau dans la main droite et tenait à la gauche, appuyée sur son genou, un cigare qui semblait ne jamais se consumer complètement.

Au mur, parmi d'autres peintures étroitement serrées, figurait une étude d'Henry Bataille, qui avait obtenu une mention à un concours. Il s'y trouvait des qualités. Du moins, alors, ignorant du « métier », lui en trouvais-je infiniment.

Lorsque je rencontrai, à Genève, Bataille et Berthe Bady, j'évoquais mon passage rue du Dragon; et, bien que nous ne nous y fussions jamais aperçus, nous trouvâmes plus de plaisir à nous lier.

***

Le petit appartement de l'avenue du Bois-de-Boulogne. — Au retour, je fus invité à déjeuner rue Margueritte, dans un hôtel où était descendue Isadora Duncan. Encore quasi inconnu, Bataille attendait là que fût aménagé le petit appartement récemment loué, avenue du Bois-de-Boulogne. C'était une sorte d'entresol de trois pièces, au n° 12 (aujourd'hui le 14 de l'avenue Foch), comprenant un cabinet de travail et une chambre sur l'avenue; derrière, une salle à manger exiguë et la cuisine. Tout ce que Berthe Bady avait arrangé là, sans frais, venait d'une maisonnette de l'avenue Frochot où ils avaient vécu leur lune de miel, dans le voisinage de Toulouse-Lautrec, mais que je n'ai pas connue.

Avenue du Bois-de-Boulogne, le cabinet de travail était tendu de papier d'apprêt; du satin pendait aux fenêtres et des meubles fatigués de Waring, mêlés à quelques échantillons de sièges du XVIIIe siècle, donnaient à la pièce un aspect attachant, aimable, artiste et familier.

Bien modeste et charmant ensemble, qui fait dire à Jean

Lorrain, on ne sait pourquoi : « Bataille souffre du modern-style comme d'un cancer! »

C'est là que commença de s'envoler une renommée d'auteur de théâtre, qui ne toucha tout d'abord qu'un public restreint. Paris semblait se défendre contre ce nouveau talent, avec rudesse et cette sorte de force d'inertie particulière, cette saisissante homogénéité que garde le public (si peu défendu par ailleurs) devant la production de certains auteurs.

***

Maman Colibri. — *L'Enchantement,* — représenté avec mademoiselle Marthe Régnier, incomparable d'ingénuité, de jeunesse et de talent, — avait déçu et même agacé. Les spectateurs riaient à certaines répliques d'une humanité, d'un réalisme sincères et ne pleuraient pas aux passages où l'auteur, cependant, avait visiblement pelé un oignon, dans ce but.

Maman Colibri marque le début d'un théâtre évadé des tragédies légendaires et du symbolisme de *la Belle au Bois dormant* (écrite en collaboration avec Robert d'Humières, qui commençait de traduire Kipling dans le même temps avec l'aide de M. Fabulet).

C'est pour Réjane qu'avait été écrite *Maman Colibri,* et pour le théâtre du Vaudeville. Bataille n'avait pas osé proposer Bady. Elle n'avait encore joué qu'à l'*Œuvre,* puis réalisé à la Porte-Saint-Martin, auprès de Coquelin, une émouvante et nouvelle image de Fantine, dans *les Misérables.* Mais Bataille voulait arriver et Réjane était encore dans tout l'éclat de son talent. Mais elle tomba malade ou, pour je ne sais plus quelle raison, dut renoncer à ce rôle, qu'il fallut bien confier à Berthe Bady.

Sans avoir eu besoin de les apprendre, elle en connaissait les moindres répliques. La pièce avait été conçue, soufferte, accouchée, si l'on peut dire, à côté d'elle.

***

Le lit-cage. — Dans le petit appartement du 12 de l'avenue du Bois-de-Boulogne, Henry Bataille s'était réservé la chambre

contiguë au cabinet de travail. Berthe Bady couchait sur un de ces lits de fer appelés *lits-cage*, qu'on lui dépliait le soir, dans la salle à manger. C'est là qu'elle revenait dormir après les représentations de *Maman Colibri* dont elle sortait brisée, c'est là qu'elle a dormi, dans quel inconfortable réduit! après ses premiers grands succès, la porte de la chambre du malade entr'ouverte afin de pouvoir voler auprès de celui qu'elle craignait sans cesse de perdre, auquel elle était soumise avec la sérénité de l'ange et les inquiétudes, les révoltes et les soumissions de la femme — et de la bête.

Henry!... Henry!... Ce nom qui lui venait sans cesse aux lèvres, l'égarait, la maintenait dans une tyrannie de tous les instants, la grandissait, l'avilissait, la révoltait et causait son enchantement. Elle ne se fût pas absentée pendant une heure sans avoir pris le téléphone, où qu'elle fût, pour s'enquérir de lui. Sa voix frémissante, sourde, déchirée, tremblait chaque fois devant le récepteur avec les mêmes angoisses et sans souci de qui pouvait l'entendre.

Atteint d'agoraphobie, Bataille ne pouvait alors traverser une rue. Il ne sortait jamais le jour, seulement le soir, après dîner. Il longeait les maisons de l'avenue du Bois, parfois jusqu'à l'avenue Malakoff, contournait le palais Castellane et remontait par l'avenue de la Grande-Armée, les soirs triomphants. Autrement, la promenade se bornait au trottoir de l'avenue du Bois, le long de laquelle il glissait comme une ombre, le feutre rabaissé sur les yeux.

Jamais il n'acceptait de prendre un repas chez un ami.

Ce cabinet de travail, clair et rose, que ne décorait qu'une grande lithographie peu connue d'Helleu, une femme à la ceinture nouée, les cheveux tordus sur la nuque, était une sorte de cellule dont ne sortait pour ainsi dire jamais ce prisonnier qui regardait passer la fleur de Paris, dans les autos et les derniers équipages.

Point de bibliothèque. L'idée même en faisait horreur à cet ancien peintre, qui lisait peu, mais dévorait les journaux, tous les journaux, les grands et les petits, et, d'abord, à la rubrique des théâtres.

Le visage maigre et rasé, le masque ayant une rare finesse d'expression, le nez effilé, les lèvres minces, l'œil noir, brillant,

implacable, cruel même ou malicieux, lorsque, les lèvres se rapprochant en une sorte de moue, il susurrait, plus qu'il ne l'articulait, quelque cruauté, qu'il avait l'air de reprendre avec gentillesse, comme l'Amour arrache d'un flanc la pointe acérée d'une flèche sur les allégories, pour la relancer de nouveau.

— Égoïste! — s'écriait Bady, en s'efforçant de rire des yeux, tandis que la bouche étendait, prolongeait le mot, le terminait en sifflement : « Égoïste! »

Plus âgée que lui de quatre ou cinq ans, pathétique mais point belle, le contraire d'une Parisienne, elle imprégnait sa tendresse et ses fureurs de tous les magnétismes de la maternité.

Une sensibilité extrême, maladive, avait envahi l'organisme de Bataille, comme certaines plantes parasites envahissent un jardin, jusqu'à ne plus laisser de place pour aucun sentiment qui ne fût exclusivement consacré au développement de tout ce qui enflammait l'œuvre commencée. En paraissant se déchirer, jouer avec eux-mêmes et ne rien faire d'autre que se détruire, ces deux êtres « travaillaient » à l'œuvre commune, collaboraient sans répit, avec l'intrépide ardeur des abeilles. Ils se faisaient souffrir comme d'autres vont à leur bureau. Et, pendant ce temps, le directeur du Vaudeville, de la Renaissance ou de la Porte-Saint-Martin, était tenu au courant des progrès de la pièce.

Bataille ne sortait point, mais il téléphonait, il recevait, toujours incommodé, quasi mourant, la voix expirante, le col de la chemise entr'ouvert, car il étouffait, les pieds dans des escarpins, car il ne pouvait supporter un soulier, — se surveillant du coin de l'œil dans la glace, en apparence abandonné, mais profondément lucide, sachant ce qu'il voulait obtenir et n'y renonçant jamais.

***

La visite de Sarah. — Sarah Bernhardt, elle-même, avant qu'on lui coupât la jambe, ne pouvant guère remuer, déjà, dut monter le petit escalier de l'avenue de Bois-de-Boulogne, car il n'y avait pas d'ascenseur dans la maison.

Peu après *Maman Colibri*, Bataille avait commencé pour elle un drame en vers libres, car le succès d'Edmond Rostand était alors une des obsessions de Bataille. Après bien des interventions, Sarah promit de venir. Sarah vint un jour, vers midi, dans le petit appartement dont les fenêtres ouvraient sur le printemps de Paris et qu'un dernier lilas solitaire, fleuri à l'abri de la grille encombrée de lierre, embaumait.

Les grands yeux clairs chaviraient dans leur orbite aux cils bleuis; elle apportait des fleurs, soutenue par deux de ces familières qui prolongeaient, dans la vie angoissante et ouvrière de la tragédienne, les entrées de Phèdre ou de Cléopâtre.

C'était une Cléopâtre, précisément, que lui destinait Bataille. Et il la regardait, debout, le veston d'appartement non boutonné, le col entr'ouvert, de son œil noir impitoyable, son petit nez effilé aux narines frémissantes, la lèvre contractée et prête à siffler quelque louange. Il la regardait. Il songeait à Rostand. Il songeait qu'il avait fait venir jusqu'à lui Sarah Bernhardt et que c'était un bel écho pour ces journaux qui dans la chambre voisine couvraient les draps du lit défait.

Devant ce nouvel auteur dont se levait la renommée, la femme légendaire, qui avait souri au monde entier, se sentait moins jeune, soudain, moins sûre d'être toujours vivante et susceptible de devenir, une fois encore, la sœur de Desdémone et de ces reines sensuelles et blessées qu'elle avait promenées par-delà les mers.

Quels charmes elle déploya, immobile dans le fauteuil où elle s'était si faussement posée, soutenue par ses deux suivantes, avec la légèreté d'une déesse. Face aux fenêtres entr'ouvertes sur la vaste avenue, devant cette jeunesse de Paris toujours impitoyable et séduisante (et, probablement déjà vieille, à son insu, de tout ce qui la marque aujourd'hui devant une jeunesse nouvelle et à son tour fugitive et soumise à des lois qu'elle n'a jamais voulu croire inexorables).

Sarah, qui avait acquis une connaissance exceptionnelle de son métier d'actrice et de femme, se sentait chanceler devant ce regard noir de méridional qui charmait, dont les lèvres bruissaient, qui faisait état de sa faiblesse et par qui elle pressentait qu'elle serait infailliblement manœu-

vrée, — et qui lui semblait, — la pauvre femme — tellement moderne.

Rostand était le poète fait à sa mesure, toutes ses mesures, dont elle savait bien ne jamais retrouver le double, désormais. Elle ne songeait pas à le faire oublier, mais peut-être, puisqu'il travaillait pour Coquelin, depuis *l'Aiglon*, pouvait-elle espérer, grâce à Bataille, le piquer au jeu.

Bataille avait prévu ces calculs assez naïfs.

Malheureusement, la tirade qu'il lut avec tout le « chiqué » qu'il faut savoir dépenser en lisant aux acteurs ce qui fut écrit pour eux, la tirade, éloquente et poétique, déçut la tragédienne.

Ce n'était pas le cours sinueux, régulier, fleuri, embaumé, facile de l'œuvre de Rostand. Sa mémoire, acquise aux alexandrins, s'égarait à l'avance dans ce texte invertébré que ne maintenaient ni le rythme, ni le nombre. Ce n'était point le drame à rebondissements de Sardou, mais ce n'était pas cet article Rostand, de tout repos, sans aléa, qu'elle avait débité dans *la Princesse Lointaine, la Samaritaine, l'Aiglon*, avec tant de succès et de plaisir personnel.

La tragédienne et l'auteur se quittèrent au milieu d'une véritable bataille de fleurs. Une heure de l'après-midi avait depuis longtemps sonné. Sur l'avenue du Bois-de-Boulogne, les promeneurs des matins de printemps s'étaient dispersés.

Sarah descendit, accompagnée à mi-étage par le poète. Elle devait prochainement le retrouver, lui téléphoner. Elle le traita de « chéri » dans ses adieux, lui prodigua de l'extrémité de ses doigts experts des baisers dans les au-revoirs, par-dessus la main courante de la rampe modeste, qui la changeait des balustres florentins, des trônes byzantins et de tout ce qu'on lui avait fabriqué — durant une interminable et si glorieuse carrière — d'égyptien, de samaritain, de toc, d'inouï, pour s'accoter, s'accouder, aimer, tuer et mourir!

Sarah et Bataille, en se jouant ces adieux de première classe, savaient ne se revoir jamais!

Réfugiée dans la petite salle à manger, Bady, qui avait hâte de connaître le résultat de l'entrevue, s'était glissée dans l'antichambre.

Les suivantes, avec un sourire bien attaché aux joues, aidèrent la tragédienne à remonter dans son auto, les mains rem-

plies de fleurs, qu'elle eut encore la présence d'esprit de serrer contre sa gorge en relevant les yeux vers les fenêtres du premier étage, qu'elle se souvenait d'avoir vues ouvertes. Cramponnée à l'un des rideaux de soie fanée, Bady s'y était précipitée pour assister au spectacle.

Sur la chaussée de l'avenue aux marronniers en fleurs, l'auto emportait, parmi les chinchillas et les tulles, et les roses déjà retombées sur ses genoux, celle qui ne serait jamais Cléopâtre et qui, depuis quelques instants, admirait Rostand davantage.

***

Le beau voyage, en ambulance. — L'été venu, Bataille louait une propriété à la campagne, pour la saison. C'est Bady qui courait les agences de location, débattait les prix et, prenant le train, lorsqu'elles se trouvaient au-delà de la ceinture des banlieues, s'en allait visiter les maisons choisies. Il y en eut une dominant la vallée de la Seine, à Marly et dont le potager recevait quelques piliers de l'aqueduc, puis, à quelque distance, le *Cœur Volant.* Il y en eut à Forges-les-Eaux et, près de Melun, puis à Vivières, dans l'Aisne. Cette dernière, Bataille en fit l'acquisition deux ans avant la guerre et les Allemands y passèrent.

Lorsque Bataille partit pour Forges-les-Eaux, c'est une voiture d'ambulance qui l'emmena. Il n'était point malade plus qu'à l'ordinaire ni moins, mais ne pouvait voyager qu'étendu, les stores baissés, car, de chaque côté des vitres, le glissement en arrière du paysage l'étourdissait. On l'avait installé dans le véhicule, un éventail en papier à la main, avec médicaments préventifs et, comme, au moment de partir, un perroquet dont il avait récemment fait l'acquisition poussait des cris désespérés, on descendit la cage — et le perchoir — dans l'ambulance.

En arrivant à Forges, Bataille descendit d'abord à l'hôtel et se mit à dîner avec grand appétit.

***

L'ex-Princesse américaine et le Napolitain. — Par quel bizarre amusement du hasard, à ce début de saison, encore inhabité, l'hôtel hébergeait-il une Américaine d'une grande fortune et qui avait même été d'une beauté qui semblerait aujourd'hui destinée à Hollywood? D'abord mariée à un prince allié aux familles du meilleur sang, cette princesse de convenance s'était vite singularisée par son goût immodéré pour la musique des tziganes. Le plus célèbre de son temps à Paris avait été *enlevé* par elle.

Tous les journaux alors s'étaient repus de l'affaire, car les scandales ne sont pas la propriété exclusive de ce temps, et des époques bien antérieures en ont compté de pires que ceux auxquels nous assistons. La société même est plus discrète ou plus secrète aujourd'hui que jamais sur ce point.

Ayant quitté son tzigane, l'Américaine scandaleuse et errante avait enlevé l'employé du funiculaire du Vésuve. Et c'est ce couple, tout seul, qui habitait l'hôtel de Forges-les-Eaux.

On imagine la délectation de l'auteur de la *Femme nue*, au voisinage de cette princesse que, sinon l'amour, du moins une sensualité peu dominée, avait rejetée si bas. Pendant les premiers jours de l'installation dans la maison louée à Forges, ce fut tout le sujet de la conversation. Peut-être se fût-on un peu lié, mais, vraiment, dépouillée du retentissement dont ses scandales l'avaient environnée, la femme était sans intérêt et son amant tout à fait misérable et d'ailleurs à demi moribond.

J'étais venu passer quelques jours à Forges-les-Eaux pour commencer une collaboration, qui connut bien des vicissitudes par la suite. Il s'agissait d'une Manon : *Manon, Fille galante.*

Dans les entretiens sur l'Américaine flanquée de son triste Napolitain, le nom d'une autre princesse éphémère, elle aussi, mais de meilleure qualité, quoique bien critiquable et fort bizarre, revenait souvent. Bataille au temps où il sortait encore un peu et collaborait avec Robert d'Humières, avait été conduit chez elle, dans le petit hôtel qu'elle habitait rue Christophe-Colomb.

***

La baronne Deslandes. — Divorcée du comte Fleury, elle avait repris son nom de jeune fille, Madeleine Deslandes, qu'elle faisait précéder d'un titre que son père, le baron Deslandes, avait porté. La baronne Deslandes vivait alors entre Paris et Londres, en marge d'une société dont elle s'était exclue par son divorce et au seuil d'un monde, celui des artistes, auquel elle venait offrir ses dons, sa beauté, son art de se vêtir, son hôtel qui offrait quelques-unes de ces « excentricités » qui paraissent toujours bien timides, avec le recul du passé.

L'objet le plus intime du cabinet de toilette avait la forme d'un crapaud, c'en était un, en faïence de Chine et auquel elle avait donné un nom : *Benoît!*

Il n'en fallait guère plus, alors, pour se ranger au camp des excentriques.

La baronne Deslandes s'efforçait de retenir alors Maurice Barrès, qui souriait, mais se défendait bien. Dans l'imagination seule de madame Deslandes exista jamais le rôle qu'elle prétendait par la suite que Barrès avait joué dans sa vie. Elle racontait plus tard, à des jeunes gens comme moi, qu'elle préoccupait savamment, que le *Jardin de Bérénice* n'eût jamais été écrit sans elle.

Bataille, qui n'était jamais sorti, avait gardé du salon Deslandes un souvenir dont il se servait pour aiguiser la jalousie rétrospective de Bady. Celle-ci, qui ne savait contenir ses ressentiments, clamait à qui voulait l'entendre que des rapports qui, à la vérité, n'avaient jamais existé, unissaient dans le passé la baronne et le poète. Madame Deslandes l'apprit. C'était inévitable, dans ce monde à l'affût de tous les potins.

— Bataille! Bataille! — s'écriait-elle avec un léger accent allemand, qu'elle tenait du côté maternel, — Bataille! Mais lorsque Bobby m'a suppliée de me l'amener (Bobby, c'était Robert d'Humières) je le considérais comme un valet de pied.

La fureur évidemment l'aveuglait injustement.

Mais « valet de pied » fut rapporté à Bataille. Et c'est la baronne Deslandes (qu'il avait vue une fois), qui lui servit de modèle approximatif pour la Princesse de *la Femme nue.*

Madame Deslandes ne pardonna jamais cette offense. Il est vrai qu'elle ne sortait de son lit que vers cinq heures du soir, vivait de projets non réalisés, dans des murs blancs, devant une licorne de la grandeur d'une biche, en bronze doré ancien, objet chinois assez rare et qui convenait à ses attitudes et ses accoutrements.

— Je suis la première, — s'écriait-elle, — qui ait porté les cheveux en boucles courtes, la première qui ait supprimé le corset, — c'était vrai. Elle s'habillait chez elle de robes flottantes, presque toujours de satin souple et uni, aimait les harmonies et apparaissait en « coucher du soleil ». Mais un jour il faudra parler d'elle en personnage de premier plan, car elle était d'un temps où les individus n'étaient pas encore, comme ils le sont devenus, apparemment fabriqués en série.

Jamais on n'eût persuadé à Berthe Bady que Bataille n'avait été qu'une fois chez la baronne Deslandes. Et lorsqu'elle s'écriait : — « La Deslandes? » on aurait pu supposer que toute une longue aventure avait lié ces deux êtres, qui n'avaient jamais réciproquement connu d'autre sentiment que la plus complète aversion.

***

Premières vacances à Vivières. — Lorsque Henry Bataille fit l'acquisition de Vivières, en 1912, il avait fait représenter *la Vierge folle*, *Poliche*, écrit spécialement pour mademoiselle Cécile Sorel, *la Femme nue*, après les pièces des débuts. Et encore *le Songe d'un soir d'amour* au Théâtre-Français où madame Bartet lui avait prêté l'art d'une voix, d'une diction incomparables. Il avait réalisé tout ou presque, sans doute, de ces trésors que l'enfance, l'adolescence et la jeunesse ont amassé dans l'être pensant et doué. Il était célèbre, gagnait beaucoup d'argent et savait d'ailleurs mettre ses œuvres en valeur, avec un sens remarquable des affaires.

Après la *Marche nuptiale*, la *Femme nue*, la *Vierge folle*, Berthe Bady avait goûté elle-même à tout ce que la notoriété de Paris peut offrir de satisfaction à une comédienne. Elle n'était plus une artiste *d'exception*. Elle s'habillait même

chez les grands couturiers, bien qu'elle continuât de vivre en peignoir à la maison. Bataille, lui, possédait des pyjamas de soie, mais ce n'étaient que des pyjamas.

Vivières était une manière de petit château passé à des bourgeois et qui avait perdu ses airs quasi féodaux, à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets, pour devenir maison de campagne. L'air y parut bienfaisant à son locataire.

Mais, plus que l'influence de l'air, la réussite, — ce que la réussite au théâtre offre d'immédiat, de brutal, on pourrait dire d'écrasant pour un être nerveux, sensible et compliqué comme l'était ou comme l'avait été le poète de *la Chambre blanche*, — la réussite avait modifié son tempérament. Il ne redoutait plus ou guère l'incompréhension du public. Il savait à présent quelles concessions lui faire et allait bien le montrer dans ses prochains ouvrages. Il n'avait plus à solliciter les comédiennes ou les directeurs de théâtre. Tous se disputaient à l'avance ses promesses.

Berthe Bady savait qu'elle ne jouerait plus les pièces prochaines, ou accidentellement. Elle s'ennuyait. Elle s'occupait sans enthousiasme des nouveaux aménagements de Vivières; d'ailleurs elle n'était point prodigue et les choses ne l'intéressaient guère, en comparaison des gens. Elle soupirait dans ses peignoirs à fleurs, se mettait un instant au piano pour accompagner « Henry », qui avait composé une mélodie, parole et musique :

Chère âme, je t'aime
Déesse au sang pur...

J'ai oublié la suite et j'estropie peut-être le début.

Elle rêvait à sa Belgique, à son couvent, qu'elle avait quitté pour venir gagner un premier prix de piano à Paris. Mais le théâtre l'attirait et elle avait d'abord fait la connaissance de François de Curel. Celui-ci avait songé, disait-on, à l'épouser. Mais elle était successivement devenue l'amie de M. Antoine et de M. Lugné-Poë. Ce passé qui semblait avoir sommeillé douze ou quinze ans entre Bataille et elle, remontait comme la vase d'une eau stagnante.

Elle souffrait la pire des souffrances que puisse éprouver une femme qui a donné sa vie à un être exigeant, malade et infini-

ment séduisant, — elle ne se sentait plus indispensable, à peine nécessaire.

Ah! comme elle regrettait ses visites anciennes à quelque directeur de journal pour obtenir un permis de chemin de fer afin de partir avec celui qu'elle aimait pour l'Italie!

Comme elle regrettait le temps des démarches, celui où, lorsque Bataille devait recevoir la visite de sa sœur qui était remarquable d'intelligence, de finesse et de tact, elle devait aller faire quelque course, pour ne point la rencontrer!

— Tu as vu ta sœur? — demandait-elle au retour, de sa voix angoissée, mais sans attendre aucune réponse.

Le succès, la gloire que donne Paris, avait tout épongé, effacé. Elle vieillissait. Les pièces ne seraient plus pour elle. Elle ne servait même plus d'intermédiaire, pour rien.

— Ce Vivières! — s'écriait-elle, avec une intonation qui évoquait les femmes damnées de Baudelaire. « Ce Vivières! » Elle s'y ennuyait, — comme au Moyen âge. Tout prétexte pour prendre le train lui devenait heureux.

« Chère âme, je t'aime! » fredonnait Bataille, en s'accompagnant lui-même au piano, dans le salon ébauché, à l'abat-jour de papier rose.

***

La chambre aux glaces « du haut en bas ». — Bataille quitta le premier étage de la petite maison du 12 de l'avenue du Bois-de-Boulogne pour un vaste appartement situé plus avant dans l'avenue, au second étage et dans lequel il fit ces dépenses somptuaires, vaines et sans personnalité, auxquelles poussent les décorateurs.

Le marbre, le fer forgé, le chêne, les glaces, les coins aménagés, les pièces inutiles et que n'a point garnies la suite des années, composaient un de ces ensembles hétéroclites et coûteux, que le locataire qui suivra, déjà désigné dans l'avenue, s'empressera de détruire. La chambre de Bataille était une fois encore sur l'avenue.

Celle de Bady avait été oubliée. Peut-être volontairement. Sur la cour, contiguë au vestibule, se trouvait une sorte de pièce sinistre, plus vestiaire que salon. Elle lui fut attribuée.

— Pour l'égayer (?) — dit Bataille — on recouvrira les murs avec des glaces, *de haut en bas!*

Lorsque Berthe Bady y pénétra, elle vit dans chaque angle sa personne deux fois répétée coupée en deux, « de haut en bas ». Elle poussa un cri de terreur et s'enfuit en versant des larmes.

Peut-être, comme la reine Marie-Antoinette entrant dans la petite bibliothèque de Versailles, dont une alcôve était ainsi recouverte de miroirs, et dont Alexandre Dumas père, plus que les historiens, prétend qu'elle s'y vit décapitée.

Peut-être Bady avait-elle découvert le proche avenir, dans la profondeur des ténèbres à jamais silencieuses de ces glaces complices, qui dressaient huit bras à la fois lorsqu'elle en levait un et qui, dans l'insondable de ces angles, ne lui montraient, quoiqu'elle pût faire, que la moitié de son visage horrifié.

Jamais elle n'y demeura.

***

La déesse au front pur. — L'année suivante, à Vivières, une autre femme occupait la place que Berthe Bady y avait si peu remplie, comme une ombre.

La « Déesse au front pur » était resplendissante de jeunesse, d'activité, de foi dans cet avenir auquel Bady avait tant de raisons de ne plus croire.

Yvonne! Yvonne! ce nom remplissait la maison.

La salle de bains était devenue immense et lumineuse, les chambres habitables, le salon miroitant. Des fleurs remplissaient les vases et des pochades traînaient contre les cimaises, car Bataille s'était remis à peindre. La cuisine avait perdu sa frugalité rudimentaire. « Henry » mangeait comme un ogre et engraissait.

Un drame, en secret, se jouait, pourtant. Berthe Bady s'était installée dans un petit appartement de l'avenue Montaigne et celui dont elle avait, il faut bien le dire, éveillé, soutenu, enflammé le talent, dont elle avait interprété les œuvres, avec une originalité, une humanité exceptionnelles, des défauts même qui servaient l'œuvre, celui qui lui devait tant s'était enfin décidé, sur l'intervention de Me Henri-Robert, à lui servir une pension.

Elle s'était mise à répéter une pièce de Cromelynck dont elle était émerveillée. Ses amies l'entouraient, mademoiselle Sorel, mademoiselle Jeanne Renouardt, d'autres encore.

M. Lucien Daudet, qui appréciait ses dons, s'était entremis pour lui faire donner le rôle de Sapho, qu'elle jouerait à la Porte-Saint-Martin.

***

Le dîner interrompu. — Mais la vie secrète de ces deux amants qui s'étaient séparés dissimulait d'épouvantables orages.

Un soir que mademoiselle Sorel, qui demeurait encore au 99 des Champs-Élysées, qu'elle devait bientôt quitter pour le quai Voltaire, avait réuni quelques amis à dîner, autour d'Isadora Duncan, Berthe était venue.

Elle ne parlait point et semblait accablée. Soudain elle quitta la table, comme si quelque force impétueuse l'eût poussée vers le téléphone. L'appareil se trouvait placé dans une sorte d'armoire spécialement aménagée, voisine de la salle à manger. Elle avait demandé l'appartement de l'avenue du Bois. Sans doute Bataille était au récepteur. Le début de la scène nous échappa dans le bruit des conversations du dîner. Mais, soudain, tous les convives se turent car des cris sans nom, des sanglots formaient un tumulte tragique dans l'étroite cabine.

Nous fîmes effort pour couvrir de nos voix ce drame dont un seul personnage se faisait entendre.

***

La robe enterrée. — La dernière fois que je retournai à Vivières, peu de temps avant la guerre, c'était pour déjeuner avec Gabriele d'Annunzio, qui voulait Berthe Bady pour sa prochaine tragédie et désirait ne pas se créer d'ennuis avec Bataille. Le poète italien vint tard. Auparavant Bataille m'avait pris à l'écart pour me parler d'*Elle*. Elle, c'était Berthe.

Peu de jours auparavant il avait retrouvé, dans un placard, l'un de ces peignoirs dans lesquels elle s'était tant ennuyée,

pendant son dernier séjour. Il en avait fait un petit paquet et seul, tout seul, pendant la nuit, à travers les terrasses et les pergolas nouvelles, il avait gagné un coin écarté, avait fait un trou pour y enfouir la chère robe, dernier témoignage du passé.

***

Un peu plus tard... — Un peu plus tard, au début de juillet, je vis passer Bady sur la place de Saint-Cloud, devant la grille du parc, dans une petite automobile rapide conduite par un jeune homme tête nue, aux épais cheveux blonds et qui s'amusait à « gratter » les voitures du dimanche, au coude que fait la montée.

Elle semblait heureuse. Je connaissais ce charmant et honnête garçon, qui la bousculait avec gentillesse et agréait, avec la reconnaissance des fils dont les mères ne se sont pas beaucoup occupées, tout ce qu'elle reportait sur lui de tendresses presque plus souvent maternelles qu'amoureuses.

Il fut tué en avion, à la fin de la guerre. Berthe Bady, profondément malade, apprenait le rôle de Sapho aux environs de Chartres, lorsqu'elle mourut subitement. Un an après, Bataille frappé, à son tour, expirait à sa table de travail, en poussant un cri.

ALBERT FLAMENT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (*VIII*e).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Le très brillant relèvement des cours des Rentes que je notais dans ma précédente chronique comme la caractéristique du marché financier a poursuivi ses progrès. A peine, à deux ou trois reprises, un peu d'hésitation a-t-elle marqué la nécessité d'une consolidation qui s'est accomplie du reste, jusqu'ici, sans la moindre difficulté.

Cependant, progressivement les obligations et les actions de Chemins de fer qui sont accoutumées de s'engager dans le sillage des Rentes, puis, à leur tour, les actions industrielles se sont mises en mouvement. Si bien qu'en ce moment la Bourse tout entière, des Rentes aux Mines d'or, est en liesse. Ce n'est point, certes, l'effervescence que nous connûmes il y a une demi-douzaine d'années à la veille de la « crise ». Mais c'est déjà une activité franche et de bon aloi dont nous commencions à nous résigner de perdre le souvenir.

En enregistrant l'ampleur des progrès accomplis depuis cinq ou six semaines, notamment sur les Rentes, les vieux boursiers déclarent que le marché financier vient de vivre une période tout à fait exceptionnelle, et qu'il faudrait remonter, peut-être, à une centaine d'années en arrière pour en retrouver l'équivalent. C'est, ma foi, vrai.

Les raisons de ce retournement brusque et complet du marché financier auquel nous venons d'assister, vous les connaissez. Je n'ai pas à y insister ici. L'intérêt est maintenant de scruter l'avenir. Je crois qu'il s'annonce favorablement. Il est remarquable que les bonnes nouvelles semblent se succéder sans arrêt et s'accumuler à plaisir, sans doute parce que l'on veut délibérément négliger les autres. Voici que l'on nous promet, pour un temps proche, des allégements fiscaux. Qui eût osé l'envisager il y a seulement quatre ou cinq mois?

Voici encore que l'on engage la réalisation d'un vaste programme d'outillage économique en vue de comprimer le chômage qui paraissait, tout récemment encore, tendre à s'incruster si

fâcheusement chez nous. Voici aussi que du dehors nous vient la nouvelle de l'accord des producteurs de caoutchouc, depuis si longtemps en suspens que l'on avait fini par le considérer comme absolument irréalisable. Et je ne parle pas de la détente qui paraît bien se manifester dans la politique internationale. La conjoncture semble donc redevenue nettement propice à la hausse de la Bourse.

Les capitaux qui l'ont compris promptement — ils ne sont encore qu'une minorité — et qui se sont engagés sans hésitation dès le début de la hausse ont déjà réalisé, presque instantanément pourrait-on dire, de très copieux bénéfices. Il est bien évident que ceux d'ailleurs encore considérables — on peut les évaluer à une quarantaine de milliards — qui sont susceptibles de venir à leur tour s'employer sur le marché financier devront y mettre un peu plus de circonspection que leurs devanciers.

Après avoir momentanément joué la « tendance », comme on joue la veine, ce qui n'a qu'un temps bref, il faudra se remettre aux placements étudiés et raisonnés. Les Mines d'or, comme je le disais l'autre jour, y garderont, n'en doutons pas, leur prestige. On l'avait cru à leur déclin quand les pays, l'un après l'autre, abandonnaient l'étalon d'or. C'était une erreur que les événements se sont chargés de démontrer. Le redressement financier de notre pays consolide maintenant, du point de vue économique international, cet inégalable prestige du métal-roi. Là aussi, sans doute, des discriminations s'imposeront sur le plan purement industriel. Mais ce ne sera que question de détail.

En fait les vieilles Mines, notamment celles du Sud-Afrique, qui n'ont plus qu'une durée d'exploitation limitée pourront voir leur prospérité se ralentir, mais de jeunes Mines, dans d'autres régions, conquerront et commencent déjà à conquérir la faveur des capitaux. C'est légitime et c'est une orientation qui vaut d'être suivie.

La Bourse de Londres dont l'activité ne se dément pas depuis déjà longtemps en fournit, d'ailleurs, la preuve évidente pour les capitaux attentifs.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).